XXIII. 4

SERMONS

DU PÈRE

BRYDAYNE.

—

TOME III.

SERMONS

DU PÈRE

BRYDAYNE,

MISSIONNAIRE ROYAL,

PUBLIÉS SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

QUATRIÈME ÉDITION.

—

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE M. VANDERBORGHT, LIBRAIRE,
MARCHÉ-AUX-POULETS, 26.

—

1846

CONFÉRENCE

SUR L'AUMONE.

Jesus *autem, convocatis Discipulis suis, dixit : Misereor turbæ, quia triduo jam perseverant mecum, et non habent quod manducent; et dimittere eos jejunos nolo, ne deficiant in via.*

Jésus ayant appelé ses Disciples, leur dit : J'ai compassion de ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger; et je ne veux pas les renvoyer sans avoir mangé, de peur qu'ils ne tombent en défaillance sur le chemin.
Matth. xv. 32.

Près de cinq mille hommes, mes frères, suivent Jésus-Christ dans le désert, pour écouter ses divins oracles, et le suivent depuis trois jours sans avoir de quoi pourvoir à leur nourriture. Le Sauveur en est touché de compassion : il trouve cinq pains sous ses mains adorables, il lève les yeux au Ciel, il les bénit et les multiplie avec une si prodigieuse abondance, qu'après qu'ils en eurent tous été rassasiés, il dit à ses Disciples de ramasser les morceaux, qui suffirent pour en remplir plusieurs corbeilles. Que cette charité de la part de notre divin Maître, mes frères, est prévenante! qu'elle est compatissante et généreuse, et qu'elle doit bien nous édifier, nous pénétrer, et nous attendrir! Qu'il est beau, en effet, de voir le Sauveur du monde entrer dans les besoins temporels d'une infinité de pauvres gens attachés à sa suite, se sentir ému de

compassion à la vue de leurs misères, interrompre ses salutaires instructions pour leur faire part de ses libéralités, et signaler également à leur égard sa tendresse et sa puissance, dans la multiplication des pains qu'il leur distribue. Mais si cet exemple de miséricorde corporelle de la part d'un Dieu, est si beau, si instructif et si touchant, pouvons-nous nous défendre de l'imiter et de le suivre? Ah! mes frères, apprenez donc aujourdhui, à l'exemple de ce divin Maître, à lever les yeux sur cette foule de pauvres qui vous environne et que le malheur des temps grossit de jour en jour; devenez sensibles à leurs souffrances, prévenez leurs demandes, soulagez abondamment leurs besoins. C'est à quoi je viens aujourd'hui vous exhorter de toutes mes forces, dans cette Conférence. Car comme le Sauveur du monde n'était pas tellement occupé à instruire ses Apôtres et à leur expliquer les mystères du royaume de Dieu, qu'il ne s'occupât en même temps, selon le rapport de l'Évangile, des besoins et des nécessités des pauvres; de même nous ne devons pas être tellement appliqués, pendant le cours de cette sainte Mission, à nourrir le peuple de la sainte parole, que nous ne soyons aussi attentifs à le secourir dans ses besoins et à le soulager dans ses misères. Eh! que dis-je, mes frères? pourrions-nous omettre de vous entretenir de l'aumône, sans manquer à l'un des devoirs les plus essentiels de notre ministère?

Au reste, riches du monde, ne vous imaginez pas que je vienne ici plaider uniquement la cause des pauvres; car, quoique l'amour que j'ai pour eux me

porte à vous exhorter à leur faire la charité, je vous avoue pourtant que c'est plutôt votre intérêt que le leur, qui m'oblige à vous parler de cette matière. Je dis, votre intérêt, parce que c'est en faisant l'aumône, comme je vous le montrerai, que vous attirerez sur vous une très-grande abondance de grâces et de secours, soit pour le temps, soit pour l'éternité. Pour vous, pauvres de Jésus-Christ, qui me faites l'honneur de m'entendre, souffrez que je vous dise, dans cette occasion, avec autant de sincérité que de tendresse, ce que saint Pierre répondit à un mendiant qu'il trouva à la porte du Temple : Mon fils, lui dit-il, je n'ai ni or ni argent à vous donner; mais je vous donne ce que j'ai : *Quod habeo, hoc tibi do* (1). Je vous en dis de même, chers pauvres de Jésus-Christ; je n'ai pas assez de bien pour vous faire toutes les aumônes que je souhaiterais; mais je vous donne tout ce que j'ai : *Quod habeo, hoc tibi do.* J'ai une faible voix que je consacre bien volontiers à vos besoins, une voix épuisée de travaux et de fatigues que je m'en vais élever au milieu de ce Temple, pour réveiller la sensibilité de tant de riches à votre égard, pour les porter à vous secourir, et à suppléer par-là à la triste impuissance où je suis de le faire moi-même. Fasse le Ciel qu'au sortir de cette Instruction ils vous ouvrent leurs entrailles, leurs bourses et leurs trésors, qu'ils étendent leurs mains charitables jusques dans votre sein, et qu'ils vous apprennent, par leurs largesses, que la parole sainte a germé dans leur cœur, et a produit dans eux les fruits

(1) Act. III. 6.

les plus solides et les plus abondants. C'est la grâce que nous vous demandons, ô mon Dieu, par l'entremise de Mare. *Ave, Maria.*

Avis sur la quête.

Je vous prie de remarquer, mes frères, qu'il n'en est pas de cette Instruction comme des autres. Nous sommes toujours très-incertains du succès. Si nous prêchons le salut, et que nous vous en montrions toute l'importance, hélas! qui sait si vous y travaillerez avec application et avec zèle. Si nous vous annonçons la pénitence, qui peut nous assurer que vous l'embrasserez avec amour. Si nous vous découvrons toute l'horreur du péché, qui peut nous répondre que vous l'éviterez avec soin, et que vous prendrez de justes mesures pour réparer ceux que vous avez déjà commis. Et voilà ce qui nous jette dans le trouble et presque dans le découragement, chaque fois que nous vous annonçons les vérités saintes. Mais il n'en est pas de même de celle-ci. Vous pouvez, dès aujourd'hui même, dès demain pour le plus tard, nous rassurer, nous consoler, nous donner les preuves les plus incontestables et les plus flatteuses des fruits abondants que vous aurez retirés de notre ministère. Comment cela? En ne mettant, pour ainsi dire, aucune borne à vos libéralités, dans la quête que nous nous proposons de faire demain en faveur de tous les pauvres de la ville : et afin que vous sachiez à quoi vous en tenir, voici de quelle manière nous devons y procéder.

C'est donc en conséquence demain que nous entreprendrons cette quête.....

(*L'heure, la Messe, les Consuls, les Chanoines, les principaux de la Ville, les bourses, les chariots, etc.*)

Nous entrerons partout, et nous ne craindrons pas d'être mal reçus, venant de la part de Jésus-Christ même. Quelle consolation pour moi de pouvoir vous rendre une visite que je vous dois autant par amitié que par justice! et quelle gloire pour vous de voir Jésus-Christ entrer dans votre maison pour solliciter votre charité en faveur des pauvres, ses membres souffrants. Car voilà de quel œil vous devez envisager cette quête. Nous demanderons à tous, (à moins qu'il n'y en ait parmi vous d'assez innocents, pour ne devoir pas réparer ses péchés par ses aumônes), soit pour ne faire aucun jaloux, soit pour ne priver personne du mérite de l'aumône; nous demanderons jusqu'aux artisans, aux pauvres, aux domestiques, aux enfants, aux servantes, puisqu'il n'en est aucun qui, ayant quelque chose pour ses plaisirs, ses divertissements, ses vanités, ses débauches, ne doive avoir aussi quelque chose pour les pauvres. (*L'obole de la veuve.*) Nous n'excepterons pas même les plus petits enfants, et nous nous tiendrons infiniment honorés de recevoir de leurs innocentes mains. (*Histoire.*) Ah! que ne puis-je encore vous raconter ici tant d'autres traits! tant de pauvres inconsolables du refus que nous faisions de leurs aumônes, qui nous demandaient, qui nous cherchaient par toutes les rues, pour nous conjurer, les larmes aux yeux, d'accepter une partie de ce qui leur était le plus nécessaire pour leur subsistance, afin d'avoir quelque part aux fruits inestimables

de l'aumône chrétienne! des enfants de famille, qui, touchés de la plus vive charité, se sont dépouillés de leurs habits en présence de leurs pères, pour nous les confier entre les mains et en revêtir quelque pauvre de Jésus-Christ! Comme les pauvres manquent de tout, nous demanderons aussi de tout, et nous recevrons avec reconnaissance tout ce qu'on aura la charité de nous donner : argent, blé, vin, linge, meubles, etc., et surtout quelque chose de la profession et du métier, afin que le Seigneur y répande désormais sa bénédiction.

Cependant, qu'on nous donne peu, qu'on nous donne beaucoup, nous serons toujours contents; nous ne regarderons pas même ce que vous nous aurez donné : mais vous nous ferez plaisir de nous indiquer tous les différents habitants qui logent dans vos maisons; et supposé que vous deviez être absents vous-mêmes, de donner de bons ordres ou à vos domestiques ou à vos enfants, afin que rien ne nous échappe et que tout le monde nous donne.

Tout ce que je vous recommande ici, mes frères, et sur quoi je ne saurais trop insister, c'est de ne rien négliger, dans cette occasion, pour rendre vos aumônes méritoires, et de profiter pour cela des salutaires avis que saint Paul donnait aux Corinthiens, lorsqu'il s'agissait d'une semblable quête parmi eux, en faveur des pauvres fidèles de Jérusalem qui avaient été volés et pillés par les Juifs. Ce saint Apôtre voulait d'abord que leur charité fût prompte; et que, comme les besoins des fidèles étaient pressants, ils se hâtassent aussi de les secourir, et de faire en sorte qu'au moins

leur contribution fût toute prête pour le jour de son arrivée : De peur, dit-il, que ce ne fût une honte pour mon ministère, de voir qu'à mon arrivée je n'eusse rien avancé : *Ne cùm venerint Macedones mecum, et invenerint nos imparatos, erubescamus nos* (1). De là comprenez que c'est au plus tôt, et dès ce soir même, que vous devez vous exécuter, et assigner sur tous vos biens la portion qui est due aux pauvres et que vous devez nous remettre; qu'elle doit être prête, quand nous nous présenterons devant vous, et que vous ne devez pas même attendre qu'on vous la demande : *Ne cùm venerint Macedones, etc.* Ah! il me semble déjà entendre dire à ce mari : Eh bien! ma femme, que donnerons-nous au bon Prêtre? Que lui donnerons-nous, mon mari? Tout, tout ce qu'il voudra... L'Apôtre demandait encore aux Corinthiens, que leur aumône fût proportionnée et mesurée selon les biens de chacun, et selon les nécessités des pauvres : d'où vous devez conclure que les riches doivent donner abondamment, et que les pauvres mêmes doivent donner une partie du peu qu'ils possèdent, en conservant le désir de donner davantage s'ils le pouvaient; parce qu'au sentiment de l'Apôtre, quoique l'aumône se proportionne aux biens de chaque particulier, le fruit et le mérite qu'on en retire s'étend aussi loin que la bonne volonté qu'on aurait de la faire : *Secundùm id quod habet, accepta est, non secundùm id quod non habet* (2). Quoi de plus propre que cette raison de l'Apôtre, pour encourager les pauvres, qui n'ont pas beau-

(1) II. Cor. IX. 4. — (2) II. Cor. VIII. 12.

coup à donner pour l'ordinaire! Saint Paul voulait, en troisième lieu, qu'elle fût honnête et abondante, et non comme une dépense de ménage, ou comme un tribut de l'avarice : *Sic quasi benedictionem, non tanquàm avaritiam* (1). Sur quoi il les fait souvenir, que, qui sème peu en cette vie, moissonnera peu dans l'autre; que, qui sèmera abondamment, moissonnera de même : *Qui parcè seminat, parcè et metet; et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet* (2). Enfin ce saint Apôtre exigeait que cette aumône, cette quête, se fit de bonne grâce, chacun donnant gaiement et de bon cœur ce qu'il aurait résolu de donner, et non avec tristesse et avec chagrin, comme s'il y était forcé ou par la honte de ne suivre pas l'exemple des autres, ou par la crainte d'une puissance supérieure : et la raison en est, disait-il, que Dieu aime celui qui donne avec joie : *Unusquisque prout destinavit in corde suo, non ex trestitià aut ex necessitate; hilarem enim datorem diligit Deus* (3). Et ne craignez pas, mes frères, ajoutait-il, qu'à force de donner, les choses nécessaires puissent jamais vous manquer. Car enfin, le Dieu que vous soulagez dans la personne des pauvres, est assez puissant pour vous mettre dans une abondance également suffisante, et pour fournir à vos bonnes œuvres, et pour pourvoir à votre entretien et à votre nourriture : *Potens est autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis; ut in omnibus semper omnem sufficientiam habentes, abundetis in omne opus bonum* (4). N'est-il pas d'ailleurs

(1) II. Cor. IX. 5. — (3) II. Cor. IX. 6. — (1) II. Cor. IX. 7. — (4) II. Cor. IX. 8.

écrit des justes qui font l'aumône, continue l'Apôtre, que Dieu multiplie leur bien, et qu'il augmente de plus en plus les fruits de leur justice : *Sicut scriptum est : Dispersit, dedit pauperibus; justitia ejus manet in seculum seculi.*

Tels sont, mes frères, les importants avis que l'apôtre saint Paul donnait aux premiers fidèles, au sujet d'une quête générale qu'il avait ordonnée dans la ville de Corinthe, pour soulager les Saints de Jérusalem, qui se trouvaient dans la misère. Quelle quête abondante ne dois-je pas me promettre parmi vous, si vous voulez bien vous y rendre dociles. Ah ! bien loin de vous prier, comme faisait l'Apôtre aux Corinthiens, de me donner, à la face des Églises, des preuves éclatantes de votre charité, et de me faire voir que ce n'est pas sans raison que j'ai compté sur vos largesses : *Ostensionem ergo, quæ est charitatis vestræ, et nostræ gloriæ pro vobis, in illos ostendite in faciem Ecclesiarum* (1); j'espère, au contraire, de pouvoir vous rendre avec lui ce glorieux témoignage qu'il rendait au peuple de Thessalonique, que tout pauvres que vous êtes pour la plupart, vous donnerez non-seulement autant que vous pourrez, mais même au-delà de ce que vous pourrez; et que bien loin que j'aie besoin de vous presser, vous me prierez, comme ce peuple fidèle, avec les dernières instances, de recevoir vos largesses et vos aumônes : *Quia secundùm virtutem testimonium illis reddo, et supra virtutem voluntarii fuerunt, cum multa exhortatione obsecrantes nos gratiam, et communicatio-*

(1) II. Cor. VIII. 24.

nem mysterii, quod fit in Sanctos (1). Eh! puis-je penser autrement de vos sentiments, vous voyant ici volontairement assemblés, avec autant d'assiduité que de zèle, pour entendre parler de l'importante matière de l'aumône? N'ai-je pas lieu de croire que vous êtes favorablement disposés à pratiquer cette vertu, quand je vous vois chercher de vous-même à être également convaincus de sa nécessité et de ses avantages?

Mais, me direz-vous, à qui remettrons-nous ces aumônes, et quel usage en doit-on faire? A qui vous les remettrez? non pas à moi, qui ne veux point les toucher, quoique je doive les recueillir, mais à Jésus-Christ même, après avoir passé par les mains des Prêtres, des Magistrats, des principaux Messieurs de votre Ville, qui me feront l'honneur de m'accompagner dans cette cérémonie, qui vous doivent être extrêmement respectables par leur caractère, et dont la religion, la probité et le parfait désintéressement sont connus de tout le monde, et ne laissent aucun lieu de craindre qu'ils les détournent à leur profit. Saint Paul, mes frères, prenait toutes les précautions nécessaires, dans la quête qu'il avait ordonnée au peuple de Corinthe, pour se mettre à couvert de tout soupçon injurieux au Ministère, sur le sujet de cette grande somme dont il était dispensateur : car quels magnifiques éloges ne donne-t-il pas à la vertu de Tite et aux deux autres compagnons qu'il avait choisis pour le seconder dans la charge de recueillir ces aumônes? Ne soyez donc pas surpris, mes frères, et ne trouvez pas mauvais que

(1) II. Cor. VIII. 3. 4.

nous usions de la même prudence, et qu'à son exemple nous prenions les plus justes mesures pour ôter tout lieu à la défiance, et pour nous mettre à l'abri de toute censure; puisqu'il n'y a point de probité si éprouvée qui ne puisse être en butte aux jugements les plus injustes et les plus téméraires, et que même il ne suffit pas, comme dit l'Apôtre, de faire le bien devant Dieu, en se contentant du témoignage secret de sa propre conscience, mais qu'il faut encore faire le bien devant les hommes, sans leur donner jamais le moindre sujet d'aucun reproche.

Quant à l'usage qu'on doit faire de ces aumônes, ne doutez pas non plus qu'elles ne soient distribuées avec toute sorte d'équité, de sagesse, de prudence, de charité et de lumière, puisque ce sera Monseigneur, ou N... qui sera chargé de ce soin. Les Hôpitaux, les OEuvres de charité et de miséricorde, les prisons, les pauvres honteux, jusqu'aux mendiants, tout s'en ressentira, et tout glorifiera Dieu, mes frères, disait saint Paul au peuple de Corinthe, de votre soumission à l'Évangile et de la charité avec laquelle vous aurez communiqué vos biens, soit à eux, soit à tous les autres qui peuvent se trouver dans la nécessité : *Per probationem ministerii hujus, glorificantes Deum in obedientia confessionis vestræ, in Evangelium Christi, et simplicitate communicationis in illos, et in omnes* (1).

Commençons donc, mon très-vénérable Père, de traiter cette matière si importante de l'aumône, qu'il tarde déjà sans doute à ce peuple fidèle de nous enten-

(1) II. Cor. IX. 13.

dre développer. Eh! qu'il serait à souhaiter pour les pauvres, que tous nos auditeurs imitassent, dans cette occasion, ou pussent imiter la généreuse conduite de cette personne si distinguée par ses talents et ses vertus (1), que nous avons connue vous et moi dans une de nos Missions, et qui s'étant rendue à la Conférence de l'aumône pour s'édifier, fut si touchée de tout ce qu'elle entendait sur cette matière, qu'à chaque réponse que je donnais aux différentes questions que vous aviez la bonté de me faire, elle augmentait l'aumône qu'elle avait résolu de faire. Oui, à mesure que je découvrais et la nécessité et les avantages de l'aumône chrétienne, ce charitable auditeur se sentait aussi toujours plus porté à donner davantage; en sorte qu'étant venu dans la résolution de ne donner qu'un louis, il se vit comme heureusement engagé à en donner plus de dix, avant que la Conférence fût finie. Plaise au Seigneur, mes frères, d'accompagner aujourd'hui mes paroles de la même onction, de la même grâce, et du même succès.

Voyez à présent, mon vénérable Père, quelles demandes et quelles questions vous avez à me faire sur le sujet que je viens de proposer, et je tâcherai d'y satisfaire le moins mal qu'il me sera possible.

1re DEMANDE.

Quelque bon que je sois naturellement, et quelque porté que je me sente à faire l'aumône, jamais vous ne réussirez à me convaincre de la nécessité de cette œuvre,

(1) M. Vanserre, chanoine de Vienne.

à moins que vous ne me montriez une loi indispensable qui nous y oblige; car j'ai toujours regardé l'aumône comme une action bonne, mais comme indifférente. Où me trouverez-vous, en effet, parmi les dix Commandements de Dieu, que nous sommes obligés de garder, un seul précepte qui nous oblige de faire l'aumône?

RÉPONSE.

Faire l'aumône, quand on a de quoi la faire, ce n'est ni un simple conseil ni une œuvre de surérogation : ce n'est point un présent libre et volontaire qu'on fait au pauvre, mais un tribut d'obligation que nous devons payer aux personnes dont la misère nous est connue. C'est une loi expresse, c'est un précepte étroit et rigoureux, c'est un commandement indispensable, qui regarde tous les riches. Il n'est point, en un mot, d'obligation ni de devoir plus solennellement marqué ni plus souvent réitéré dans tous les Livres saints, que celui où nous sommes tous de faire l'aumône : en voici la preuve. Je vous ordonne, dit Dieu, dans l'Ancien Testament, d'avoir toujours la main ouverte aux besoins de vos frères indigents, et de répandre partout des aumônes si abondantes, que dans le lieu de votre séjour il ne se trouve pas une seule personne qui soit dans la misère : *Omninò indigens et mendicus non erit inter vos* (1). Ne dites donc point, ajoute-t-il dans les Proverbes, à votre ami et à votre frère qui se trouve dans le besoin : Allez, et revenez, je vous donnerai demain ; puisqu'il faut, si vous le

(1) Deut. xv. 4.

pouvez, que vous lui donniez à l'heure même. *Ne dicas amico tuo : Vade, et revertere; cras dabo tibi : cùm statim possis dare* (1). Ah! gardez-vous bien, vous dit le Sage, dans un autre endroit, de priver le pauvre de son aumône; car je vous déclare de la part de Dieu, que celui qui fermera l'oreille à ses cris pour ne pas l'entendre, ou qui détournera les yeux de dessus son visage pour ne pas le voir, criera un jour lui-même dans le désespoir de son âme, sans qu'il soit écouté ni même regardé du Seigneur : *Qui obturat aurem suam ad clamorem pauperis, et ipse clamabit, et non exaudietur* (2). Eh quoi ! s'écriait autrefois le prophète Isaïe, parlant au peuple de Dieu, seriez-vous si cruel et si dénaturé que de mépriser et de haïr ainsi votre propre chair, en refusant au pauvre, qui est votre frère et de même nature que vous, un vêtement pour le couvrir, une portion de votre pain pour le nourrir, et l'entrée de votre maison pour le loger et le retirer auprès de vous? *Frange esurienti panem tuum* (3). O mon cher fils, disait le saint homme Tobie à son fils bien-aimé, il faut donc que vous soyez toujours charitable de la meilleure manière que vous le pourrez; si vous avez beaucoup de bien, donnez-en beaucoup aux pauvres; si vous en avez peu, faites-leur même part du peu que vous avez; car l'aumône sera pour vous et pour ceux qui l'auront pratiquée, ajoutait ce saint homme, un grand sujet de confiance devant le Dieu suprême : *Fiducia magna erit coram summo Deo eleemosyna omnibus facientibus eam* (4).

(1) Prov. III. 28. — (2) Prov. XXI. 13. — (3) Isaï. LVIII. 7. — (4) Tob. IV. 1.

C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur parle dans l'Ancien Testament, au sujet de l'aumône. La loi peut-elle être plus expresse et plus décisive?

Mais parcourons un moment le Nouveau, et voyons ce qu'en a dit Jésus-Christ même, ce qu'en ont dit et pensé tous ses Apôtres. Donnez l'aumône, nous dit ce divin Sauveur, à tous ceux qui vous la demanderont, et ne la refusez à personne : *Date eleemosynam* (1). *Omni petenti te, tribue* (2). Que celui, dit-il dans un autre endroit, qui a deux habits, en donne un à celui qui n'en a point. Faites-vous ainsi, mes enfants, nous dit cet adorable Maître, par vos largesses et vos charités, des bourses qui ne s'usent point pour le temps, et des trésors qui puissent vous servir pour l'éternité; des trésors d'où les voleurs ne s'approchent point et que les vers ne puissent jamais corrompre : car je vous dis en vérité, que quiconque aura seulement donné un verre d'eau froide à un pauvre, pour l'amour de moi, ne demeurera pas sans récompense. *Quicunque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ, amen dico vobis, non perdet mercedem suam* (3). Les Apôtres, au reste, instruits à l'école de Jésus-Christ et nourris de sa doctrine, ne sont ni moins zélés ni moins attentifs à nous faire sentir toute la force de ce précepte, et à nous inspirer les mêmes sentiments de charité pour nos frères. Écoutez l'apôtre saint Paul, qui ne cesse de recommander à son cher disciple Timothée d'ordonner à tous les riches du monde d'être charitables et bienfaisants envers les

(1) Luc. XII. 33. — (2) Luc. IV. 30. — (3) Matth. X. 42.

pauvres : *Divitibus hujus seculi præcipe thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum* (1). Voyez ce grand Apôtre lui-même se charger du soin de recueillir les charités et les aumônes des fidèles, et de les porter dans toutes les Églises où les chrétiens ses frères souffraient des besoins pressants. Peut-on lire rien de plus fort encore que ce que l'Apôtre saint Jacques nous apprend sur ce sujet, lorsqu'il nous déclare que la véritable religion consiste à avoir soin des pauvres, à soulager les misérables, à visiter les orphelins et les veuves, et à lessecourir dans leurs afflictions; et que sans l'accomplissement de ce devoir, l'on ne saurait avoir, devant Dieu, ni de christianisme ni de piété solide? *Religio munda, et immaculata apud Deum, hæc est, visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum* (2). En effet, ajoute l'apôtre saint Jean, si quelqu'un voit son frère dans la nécessité, et qu'il lui ferme sa bourse, son cœur et ses entrailles, comment peut-il se flatter d'aimer son Dieu, dont le pauvre est la plus parfaite image? et s'il n'aime son Dieu, comment peut-il s'aveugler jusques à ce point que de croire qu'il est catholique et chrétien?

Tels sont les témoignages que toute l'Écriture rend au sujet de l'aumône. Or, après des témoignagnes et des preuves si décisives et si convaincantes, qui est-ce qui osera se défendre d'un précepte si légitimement imposé, dis-je, qu'il n'en est pas de mieux fondé dans toute la religion? Et qui ne s'humiliera, qui ne se confondra de l'avoir si souvent violé, de l'avoir pres-

(1) I. Tim. VI. 17. 19. — (2) Jacob. I. 27.

que toujours si mal accompli, comme je vous le ferai voir dans la suite.

2e DEMANDE.

Sur quoi cette loi se trouve-t-elle fondée? Car il ne suffit pas de me la faire voir écrite dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament; il faut encore, pour dissiper tous les doutes de mon esprit et pour briser toute la dureté de mon cœur, me montrer sur quels fondements solides elle est établie. Il n'est rien qui fasse plus d'impression sur moi que les bonnes raisons.

RÉPONSE.

Je réponds, avec saint Thomas, que la loi qui nous oblige à faire l'aumône est également fondée sur la charité et sur la justice : deux motifs, mes frères, bien capables de toucher tout homme raisonnable. Précepte fondé sur la charité : car il est constant, dit saint Paul, que tous les chrétiens unis par la grâce ne font qu'un seul corps mystique dont Jésus-Christ est le Chef; or comme dans un corps naturel tous les membres compatissent à la douleur de celui qui souffre par l'union qui est entre eux, de même, conclut le grand Apôtre, il faut que par l'union et la charité qui doit régner parmi tous les chrétiens, chaque fidèle prenne des sentiments de compassion et de charité pour ceux qui sont dans l'affliction et dans la souffrance. Précepte fondé sur la justice : car enfin, riches du monde, si vous êtes riches, aisés et commodes, soyez bien persuadés que vous ne l'êtes pas pour

vous-mêmes, mais que vous ne l'êtes que pour les pauvres; en sorte que s'il n'y avait point de pauvres dans le monde, j'ose vous assurer que Dieu ne vous eût jamais donné ces biens, ces richesses et ces domaines que vous possédez. Qu'a-t-il donc prétendu encore une fois le Seigneur, et que prétend-il encore en vous laissant jouir en paix des biens et des commodités de la vie? Il a voulu, dit saint Paul, que votre abondance suppléât à la disette de vos frères, et que par-là vous établissiez entre eux et vous une juste égalité. Et peut-on penser autrement de la conduite d'un Dieu souverainement sage, bon et équitable? Eh quoi! mes frères, Dieu n'aurait-il donc créé les pauvres que pour les rendre malheureux? Ne leur aurait-il donc fait voir le jour que pour leur faire regretter le néant et les ténèbres dont il les a retirés? Serait-il de l'ordre de sa Providence, de les laisser manquer des choses les plus nécessaires à la vie, tandis qu'il vous laisserait vivre vous-mêmes dans toute sorte d'abondance? Non, non, mes frères, ce Dieu de miséricorde, ce Père commun de tous les hommes, y a pourvu : il s'est souvenu qu'il avait d'autres enfants que vous, et ces enfants sont les pauvres, qu'il vous a chargés de nourrir, de loger, d'habiller, d'entretenir. Voilà ce qu'il exige de vous, et à quoi il a destiné une partie de ces fonds, de ces biens et de ces trésors dont il est le Maître souverain, et dont à proprement parler il ne vous a faits que les économes et les dépositaires. C'est donc à vous à présent de justifier sur ce point les ordres adorables de son amoureuse Providence. Ah! ne l'oubliez donc jamais : le Seigneur vous a

confié le soin dupauvre. Oui, il vous a confié le pauvre : *Tibi derelictus est pauper* (1). Il vous a confié, à vous, le patrimoine de cet orphelin; à vous, la dot de cette pauvre fille; à vous, le soin de cette veuve désolée et ruinée par la mort de son mari; à vous, la subsistance de cette famille honteuse; à vous, la délivrance de ce malheureux chargé de fers; à vous, la conservation de ce Bureau de charité, de cette OEuvre de miséricorde; à vous, le rétablissement de cet Hôpital, qui est sur le point de tomber; à vous tous, enfin, le soulagement de tant de pauvres infortunés, dont la vie offre tous les jours à vos yeux, un si triste, un si douloureux spectacle. Voilà, mes frères, les indispensables obligations dont le Seigneur vous a chargés, en vous confiant les richesses que vous possédez : en sorte que lorsque vous en faites l'aumône aux pauvres ou que vous les employez en des œuvres de charité, vous ne devez point vous flatter en cela de gratification ni de libéralité : non, vous dit saint Ambroise, après le Sage, puisque vous ne donnez alors aux pauvres que ce que vous leur devez, que c'est de leur bien que vous êtes libéral et non pas du vôtre, que c'est une justice, et non une grâce, que vous leur faites : *Reddis debitum, non largiris indebitum;* et que c'est, en un mot, un devoir essentiel que vous remplissez, une dette rigoureuse dont vous vous acquittez, enfin la légitime du pauvre que vous lui restituez, et que vous ne pouvez lui refuser sans crime et sans injustice. Il est vrai que les pauvres sont quel-

(1) Ps. IX. 36.

quefois incommodes et importuns, vous dit saint Chrysostôme ; mais après tout, c'est leur droit qu'ils exigent.

3me DEMANDE.

J'avoue que cette loi est appuyée sur des fondements et des raisons bien justes et bien légitimes. Mais combien de lois qu'on peut enfreindre impunément, qui n'obligent point sous peine de péché mortel et d'une damnation éternelle ? Celle-ci sans doute est du nombre; car vous ne voudriez pas apparemment damner un riche qui ne ferait pas l'aumône.

RÉPONSE.

Détrompez-vous, mes frères. Le précepte de l'aumône, qui vous a paru jusqu'ici de si petite conséquence, est néanmoins si étroit et si rigoureux, qu'il y va de votre âme, de votre salut et de votre éternelle damnation, si vous négligez de l'observer. J'en donne la preuve, que je veux porter jusqu'à la plus évidente démonstration. Dieu ne nous damne, mes frères, ni ne nous peut damner, que pour la transgression d'un précepte essentiel, et que pour des offenses mortelles : car la foi nous apprend qu'il n'y a que le péché mortel qui mérite un châtiment éternel, et qui doive être frappé de malédiction et d'anathème. Or Jésus-Christ a fulminé cet anathème et cette malédiction éternelle contre tous ceux qui refusent de faire l'aumône aux pauvres. Donc on ne saurait violer le précepte de l'aumône, surtout en certains cas, sans pécher mortellement, et sans encourir une éternelle damnation.

Écoutez donc ici, riches impitoyables, cœurs insensibles et dénaturés, vous qui n'avez que des entrailles de fer pour les nécessités de vos frères, qui vous engraissez de la substance de la veuve et de l'orphelin, qui écoutez tranquillement et sans être émus les cris et les plaintes des pauvres ; vous enfin qui ne vous servez de la misère du temps que pour rendre les temps toujours plus misérables; écoutez, dis-je, l'effroyable et foudroyante sentence que l'Éternel, vengeur des pauvres, doit enfin prononcer contre vous dans le terrible jour de sa colère : Retirez-vous de moi, vous dira ce souverain Juge, ce Juge souverainement irrité; retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. Eh! Seigneur, s'écrieront alors les réprouvés d'une voix lamentable et dans le plus affreux désespoir; qu'avons-nous fait, et quel crime, quel attentat avons-nous commis pour mériter un si terrible châtiment? Qu'avez-vous fait, barbares? J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare* (1); j'étais pressé de la soif, et vous ne m'avez pas donné à boire : *Sitivi, et non dedisti mihi potum;* j'étais hors de chez moi, dans un pays étranger, réduit à mendier mon pain, et vous n'avez pas voulu me recevoir chez vous, ni même me reconnaître : *Hospes eram, et non collegistis me* (2)? j'étais tout nu, et exposé aux injures de l'air, et vous m'avez refusé de quoi me couvrir : *Nudus eram, et non cooperuistis me;* j'étais malade dans un hôpital, chargé de fers dans une prison, et vous n'avez pas

(1) Matth. xxv. 42. — (2) Matth. xv. 43.

daigné faire un seul pas, vous n'avez pas fait le moindre effort pour me rendre une visite, et pour me consoler dans mes infirmités et dans mes chaînes, pour me soulager dans mes misères : *Infirmus, et in carcere, et non visitastis me.* Allez, maudits, retirez-vous de moi, vous ne méritez que des feux éternels. Mais, grand Dieu, répliqueront tous ces impitoyables riches : eh ! où est-ce que nous vous avons vu sans demeure, exposé aux injures de l'air, pauvre, nu, infirme et souffrant ? En quel temps vous avons-nous vu dans tous ces tristes états, sans vous donner aucun soulagement ? Ah ! si nous y avions jamais trouvé votre adorable personne, nous vous aurions donné, pour vous en retirer, non pas une aumône, mais tout notre sang. Ah ! malheureux, vous m'y avez vu, lorsque vous y avez vu ce pauvre, parce que, tout pauvre qu'il était, je vous avais fait avertir cent fois que je le regardais comme un autre moi-même : en sorte que tout ce que vous avez refusé aux pauvres, c'est à moi-même que vous l'avez refusé. C'est moi qui étais ce misérable que vous avez abandonné, négligé, méprisé. En pouviez-vous douter, après l'assurance que je vous en donnais dans mon Évangile ? Vous ne m'avez pas reconnu, vous n'avez pas cru que ce fût moi : vous avez donc manqué en même temps et de foi à ma parole et de charité envers ma personne. Oui, cœur ingrat et dénaturé, dira Jésus-Christ, j'étais dans ce pauvre que tu refusas de secourir un tel jour avec tant d'inhumanité. Me reconnais-tu bien ? vois-tu cette main adorable et bienfaisante qui fit autrefois par son seul attouchement tant de merveilles et de prodiges en

faveur de tous ces malheureux affligés qui recouraient à moi? C'est celle-là même que te présenta ce misérable que tu rejetas et que tu ne voulus pas seulement regarder, lorsqu'il était à ta porte couvert d'ulcères, comme un autre Lazare, pour te demander les miettes qui tombaient de ta table. Reconnais-tu bien cette voix que je fais présentement retentir dans toute la nature, cette voix si touchante, si puissante, capable d'ébranler les déserts, de fendre les rochers, cette voix qui consola tant de malheureux? C'est celle-là même qui te demanda l'aumône par la bouche de ce mendiant qui n'avait plus qu'un souffle de vie, et que tu ne voulus jamais entendre, de peur d'en être attendri. Après de tels refus et de telles cruautés, comment as-tu encore l'audace de me demander mon Paradis? Quoi! tu m'as cruellement refusé un verre d'eau, et tu veux que je t'enivre du torrent de mes délices? Tu m'as injustement refusé un méchant habit qui ne te servait plus de rien, quelques vieux haillons, quelque mauvais meuble, et tu prétends que je te donne l'immortalité, et le précieux vêtement et les biens immenses de ma gloire? Tu m'as impitoyablement refusé un morceau de pain, et tu voudrais présentement que je te fisse part de mon royaume? Tu n'as jamais voulu me voir, ni me reconnaître; tu m'as sans cesse rebuté, méprisé, renvoyé dans la personne des pauvres, et tu voudrais éternellement jouir de ma présence? Non, malheureux, retire-toi de moi; tu ne fus jamais digne que de mes malédictions et de mes anathèmes.

Chose étrange! s'écrient ici saint Chrysostôme et

saint Léon, le refus de l'aumône sera pour ainsi dire, au jour du Jugement, l'unique fondement de la réprobation des hommes, du moins à en juger par les termes de l'Évangile. JÉSUS-CHRIST, le souverain Juge, ne nous reprochera pas d'autres crimes que celui-là. Si nous en sommes convaincus, c'en est assez pour nous rendre dignes des flammes éternelles.

4e DEMANDE.

Mais si cela est, mon Père, il y aura donc bien des gens damnés pour n'avoir pas fait l'aumône?

RÉPONSE.

Eh! qui en doute? oui, il y en aura. Vous le concluez, mes frères; je le conclus avec vous, et c'est la conclusion de JÉSUS-CHRIST même. Car enfin, vit-on jamais plus d'indigence et de misère, et cependant trouva-t-on jamais moins de ressource et de secours? Tous les jours, des foules de malheureux ne se présentent-ils pas à vous? mais en devenez-vous pour cela plus compatissants et plus charitables? Quelle illusion! on croit être entièrement quitte de ce que l'on doit aux pauvres, quand on leur a donné à peine quelque faible soulagement. On croit même avoir fait au-delà de ce qu'on doit, quand on leur a distribué dans le cours d'une année entière l'argent qu'on dépense bien souvent dans une seule partie de plaisir et de jeu, dans un seul festin, dans une seule parure de vanité. Eh! que dis-je, vous ne rougissez point de leur dire qu'on n'a rien, dans le temps qu'on s'efforce de faire paraître qu'on a beaucoup, en étalant à leurs yeux mille

superfluités. Je n'ai rien à vous donner, dites-vous aux pauvres, dans le temps, dit saint Basile, que vos doigts, chargés de pierreries brillantes, donnent, si je puis m'exprimer ainsi, le démenti à votre bouche, et publient hautement que vous n'êtes que trop en pouvoir de les soulager. Mais le désordre va bien plus loin encore, puisque, au lieu de les soulager et de les secourir, vous les accablez souvent d'insultes et de reproches. Allez, leur dites-vous d'un air hautain et méprisant, Dieu vous assiste! Oui, Dieu les assistera; ne croyez pas qu'il les abandonne. Vous n'êtes que des fainéants et des vagabonds. Ah! si la honte et le respect qu'ils ont pour vous ne les retenait, que ne pourraient-ils pas vous reprocher à vous-mêmes? Gens oisifs et ennemis du travail, vous ne méritez pas qu'on vous donne. Mais s'ils ne le méritent pas, Jésus-Christ ne le mérite-t-il pas assez pour eux? Je ne sais, en vérité, ajoutez-vous quelquefois, d'où sortent tant de pauvres, ni d'où ils viennent. (*Nescio unde sint*, disait Nabal à l'égard de David.) Allez. Eh! où voulez-vous qu'ils aillent? Ah! riches impitoyables, ne considérez-vous point que c'est Dieu même qui les conduit vers vous? A qui voulez-vous qu'ils s'adressent, si ce n'est à vous seuls qui pouvez adoucir toutes leurs amertumes et les secourir dans leur extrême malheur. Allez, en effet, croyez-moi, pauvres de Jésus-Christ, allez chez les nations barbares, et là vous trouverez des personnes plus sensibles à vos misères et plus charitables que parmi les enfants de la charité même. Dieu vous assiste, répétez-vous encore d'un air hautain et dédaigneux. Mais, dites-moi, je vous prie,

comment prétendez-vous qu'il les assiste? Exigez-vous un miracle éclatant de sa Providence, qui multiplie encore de nos jours les pains en leur faveur, comme il les multiplia autrefois en faveur du peuple fidèle qui le suivait dans le désert? Ce Dieu de bonté n'a-t-il pas déjà pourvu à tous les besoins des pauvres, ne les a-t-il pas déjà assez assistés, en vous ordonnant de les soulager? Toutes ces richesses d'iniquité dont vous jouissez, sont-elles à vous, parce que le Seigneur vous en a confié le dépôt? ne pouvait-il pas les placer dans des mains étrangères? et s'il les a laissées entre les vôtres, pouvez-vous bien vous persuader que ce soit pour tout autre usage que pour assister vous-même les pauvres? Non, non, détrompez-vous : si vous êtes riches, vous ne l'êtes que pour eux. Dieu vous assiste! Eh! il le faut bien que Dieu les assiste, puisque vous avez vous-mêmes la cruauté de les abandonner! Et où en seraient-ils, s'ils trouvaient aussi peu de ressources dans son adorable bonté, qu'ils en trouvent dans les richesses que sa divine libéralité vous a prodiguées? Où en seraient-ils si Dieu était aussi lent à les secourir, que vous êtes durs vous-mêmes à les assister de vos biens et à les soulager dans leur misère? Hélas! la plupart ne seraient-ils pas malheureusement réduits à mourir de faim? Dieu vous assiste! Eh! bien qui en doute qu'il ne les assiste? Dieu n'est-il pas également le Père des pauvres, comme le vôtre? Ces pauvres, pour être des vases d'ignominie à vos yeux, en sont-ils moins chers à ce Dieu de majesté et de gloire? Ne sont-ils pas les images les plus vives et les plus parfaites du Verbe incarné? Le même sang qui a coulé

pour votre rédemption, n'a-t-il pas été également répandu pour eux? Pourquoi Dieu laisserait-il donc périr tous ses chers membres souffrants, sans aucun secours, tandis qu'il vous laisserait vous-mêmes jouir de toutes les douceurs de la vie présente? Dieu vous assiste! oui, Dieu les assistera; mais en même temps qu'il se rendra favorable à la voix du pauvre, il se rendra sourd et insensible à la vôtre : il les assistera, mais en même temps qu'il répandra sur eux toutes ses bénédictions, il fera tomber sur vos têtes ingrates tous les fléaux de sa vengeance divine.

Ah! vous leur reprochez encore leur fainéantise! En vérité, avez-vous bonne grâce de rebuter si sévèrement tous ces pauvres malheureux qui s'adressent à vous, pour la fainéantise dont vous les taxez? Que ne vous diraient-ils point, que ne vous reprocheraient-ils point eux-mêmes à leur tour, si quelque bienséance ne les retenait? Qu'a donc cette oisiveté que vous nous reprochez, pourraient-ils vous dire, de plus criminel et de plus honteux que celle dont vous nous donnez vous-même l'exemple? Si nous n'employons pas au travail notre misérable vie, à quoi consumez-vous la vôtre? Cette indigne mollesse dans laquelle vous demeurez plongés, ces spectacles, ces jeux, tant de profanes amusements, sont-ce là des occupations moins dignes de censure que notre oisiveté? et si vous trouvez que nous soyons répréhensibles, lorsque nous employons notre temps à demander notre vie que nous ne sommes plus en état de gagner, n'êtes-vous pas mille fois plus coupables vous-mêmes, lorsque, ne pensant qu'à vous procurer des plaisirs, vous

refusez si cruellement de nous l'entretenir et de nous la conserver?

Enfin, venez-vous écrier encore, que vous ne savez en vérité d'où sortent tant de pauvres, ni d'où ils viennent, et qu'il n'est pas possible de les secourir tous. Vous ne savez pas d'où sortent tant de pauvres, ni d'où ils viennent? Mais vous-mêmes, d'où sortez-vous? d'où venez-vous? du néant! ils en viennent aussi : des mains de Dieu, du sein de Dieu; ils en viennent comme vous, et voilà ce qui devrait vous les rendre infiniment chers, puisque ce sont vos frères, vos égaux, les enfants du même Dieu que vous. Mais savez-vous où ils iront, et où vous irez vous-mêmes? S'ils souffrent avec patience, ils iront avec le pauvre Lazare, dans le sein d'Abraham; et vous, si vous ne les soulagez pas mieux, vous tomberez, avec le mauvais Riche, dans l'enfer. Les pauvres, ajoutez-vous, crient, gémissent; ils se rendent si importuns, qu'on ne peut guère faire autrement que de s'inquiéter contre eux. Mais comment voulez-vous qu'ils en usent avec vous? Quand ils demandent avec douceur, avec modération, vous les rebutez, vous les éloignez. N'ayant point d'autre parti à prendre pour toucher vos cœurs, ne faut-il pas qu'à l'exemple du Législateur, ils frappent le rocher à plusieurs reprises pour en tirer quelque ressource pour leur subsistance? Mais les pauvres, ajouterez-vous, entrent dans nos Temples, viennent nous interrompre par leurs récits jusqu'aux pieds des autels dans le temps de nos prières et durant le saint Sacrifice; la chose est-elle supportable? Mais, mes frères, peuvent-ils vous présenter une occasion plus

favorable pour rendre agréable à Dieu le parfum de vos oraisons et de vos sacrifices? Que savez-vous si ce n'est pas Jésus-Christ lui-même qui vous les envoie, afin que si vous les écoutez il vous écoute favorablement? Ah! mes frères, que la prière est salutairement interrompue, quand elle ne l'est que par la voix du pauvre; et qu'elle mérite au contraire d'être peu favorablement écoutée, quand elle n'est point accompagnée de l'aumône! Nous ne lisons pas que le Sauveur ait jamais chassé les pauvres de l'enceinte du Temple, mais qu'il en a fait sortir ignominieusement ces hommes de cupidité qui le profanaient par un trafic scandaleux. Hélas! où le pauvre trouverait-il un asile assuré, s'il n'en trouvait aucun aux pieds des autels de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ pauvre, humilié et anéanti pour notre amour.

Concluons donc de tout ceci, mes frères, que la loi de l'aumône, cette loi si décisive et si expresse, si solennellement marquée dans les Livres saints, n'étant presque point observée de personne, il n'est par surprenant que la plupart se damnent pour la seule omission de ce précepte.

5me DEMANDE.

Je conviens avec vous qu'il y a un précepte de l'aumône bien formel et bien précis, un précepte fondé sur la charité et sur la justice, un précepte qui oblige sous peine de damnation, et je conclus sans peine avec vous qu'il y aura beaucoup de riches damnés pour ne l'avoir pas observé. Rien de plus solide et de plus touchant que tout ce que vous nous avez dit sur l'importance de ce

précepte : mais il me paraît qu'après avoir prouvé un précepte si important, il faudrait vous appliquer à en établir la pratique, c'est-à-dire, nous montrer dans quelles occasions et de quoi nous sommes obligés de faire l'aumône, parce qu'enfin, dès que ce point est d'une si grande conséquence pour nous, nous ne devons rien ignorer de tout ce qui le concerne..

RÉPONSE.

Pour établir comme il faut la pratique de l'aumône, c'est-à-dire, déterminer quand et de quoi le riche est obligé de la faire, il faut d'abord considérer deux objets : l'un qui regarde le temps, l'autre qui regarde la matière même de l'aumône. Quant à ce qui regarde le temps où le précepte de l'aumône oblige : je ne prétends pas seulement parler de ces nécessités extrêmes, qui, dans le siècle malheureux où nous vivons, ne sont que trop ordinaires, et ne sont pas certainement si rares que les riches pourraient se le persuader. Toute la Théologie convient que le riche, dans une pareille nécessité du pauvre, est obligé de donner même de son nécessaire, selon cette parole si connue de saint Ambroise : *Pasce fame morientem; si non paveris, occidisti.* Si vous refusez du pain, dit ce saint Docteur, à celui qui en manque absolument, vous en devenez le meurtrier, et votre dureté vous rend homicide. Non, mes frères, ne vous y trompez pas, ce n'est pas seulement sur ces sortes de nécessités extraordinaires, qui sont toujours difficiles à démêler, et qu'on ne veut presque jamais reconnaître, que tombe le précepte de l'aumône : je dis, avec tous les Théologiens, qu'il regarde les besoins

ordinaires et communs des pauvres; et voici la raison solide qu'ils en apportent. Comprenez-la, s'il vous plaît. Jésus-Christ, disent-ils, doit condamner les réprouvés aux flammes de l'enfer, pour avoir violé le précepte de l'aumône. C'est donc un précepte commun et ordinaire, puisqu'il doit être la cause de la damnation d'un grand nombre de personnes. Mais qui ne voit, reprennent les saints Docteurs, que le précepte de faire l'aumône dans l'extrême nécessité, ne saurait être une chose commune et ordinaire, et qu'il est difficile et impossible même qu'un grand nombre de personnes soient condamnées pour l'avoir violé. Le cœur de l'homme n'est pas capable d'une assez brutale insensibilité, pour voir tranquillement expirer à ses yeux un pauvre, faute de quelque léger secours. Il faut donc conclure avec l'École, que le précepte de l'aumône regarde les besoins ordinaires des pauvres. Pensez-vous que Lazare fût dans une extrême nécessité? c'était un pauvre mendiant, et tel qu'on en voit encore tous les jours. Le Riche cependant est damné pour ne l'avoir pas secouru.

Mais il ne suffit pas de vous avoir appris quand il faut faire l'aumône, et de vous avoir montré que le précepte tombe sur les besoins ordinaires des pauvres; il faut encore, pour satisfaire pleinement à votre demande, vous apprendre de quoi vous devez les soulager; et je dis avec les Pères et les saints Docteurs, que c'est de votre superflu; car je ne vous propose point ici l'exemple de ces fidèles qui se privaient, en faveur des pauvres, de leur nécessaire; je ne vous propose point l'exemple des Macédoniens qui donnaient aux pauvres

non-seulement selon leur pouvoir, mais au-delà même de ce qu'ils pouvaient : *Et supra virtutem voluntarii* (1); c'est le témoignage que leur rend saint Paul; témoignage également glorieux pour eux et honteux pour nous. Je ne vous propose pas non plus l'exemple de saint Ambroise et de son peuple, qui soulageait les pauvres, dit ce grand évêque, jusqu'à s'appauvrir eux-mêmes et à s'épuiser : *Interdùm plùs quàm possumus.* Ces exemples seraient admirés, mais ils seraient peu suivis. Renfermons-nous donc dans les bornes nécessaires. Je l'ai dit, et je le répète : c'est votre superflu, mes frères, qui doit être la matière de vos aumônes ; le superflu des riches, dit saint Augustin, fut toujours le nécessaire des pauvres : *Superflua divitum, necessaria pauperum.* D'où ce Père ne fait pas difficulté de conclure que c'est posséder le bien des pauvres, que de posséder du superflu : *Res aliena possidetur, cùm superflua possidentur.* Et de là vient aussi que saint Bernard leur fait porter de si justes plaintes jusqu'au trône de Dieu, qui touchent son cœur, et qui attirent bien souvent sur les riches les plus terribles fléaux de sa colère : *Clamant nudi, clamant famelici; conqueruntur et dicunt : Nostrum est quod effunditis.* Vous nous volez, vous diraient-ils avec ce Saint, ce que vous employez à des dépenses si inutiles; c'est du nôtre que vous êtes si somptueux sur vos tables et si magnifiques dans vos parures; c'est de notre substance et de notre vie. Riches injustes et sensuels, c'est ainsi que ce saint Docteur les fait parler : Pourquoi vous faire honneur de ce qui ne vous appartient pas?

(1) II. Cor. VIII. 3.

pourquoi contenter à nos dépens votre luxe, votre sensualité et votre orgueil? *Nostrum est quod effunditis.* Toutes les folles dépenses que vos passions vous font faire tous les jours, ce que votre ambition prodigue, ou même ce que votre avarice resserre, ce que votre intempérance consume, ce que votre vanité dissipe, ce que vous perdez au jeu, ce que vous employez à la débauche, tous ces fonds sont à nous, et vous ne sauriez en jouir sans commettre un vol et une injustice : *Nostrum est quod effunditis... Et nos Dei plasmatio :* Ne sommes-nous pas comme vous, les enfants du Père céleste? ne sommes-nous pas l'ouvrage de ses mains? Sa bonté se serait-elle épuisée pour vous en nous abandonnant? Ah! nous ne nous plaignons pas de la différence que notre Père commun a mise entre ses enfants; nous adorons les ordres de sa Providence si favorables pour vous et si rigoureux pour nous; mais nous n'avons que trop de raisons de nous plaindre de votre injustice et de votre iniquité : *Clamant nudi.... conqueruntur et dicunt : Nostrum est quod effunditis.*

Mais afin de ne vous laisser rien ignorer de tout ce qui regarde une matière si importante, examinons, avec saint Thomas, ce que c'est que ce superflu du riche. C'est, répond le saint Docteur, tout ce qui probablement et communément parlant n'est point nécessaire au riche selon l'état présent où il se trouve : *Superflua quæ secundùm statum præsentem non sunt sibi necessaria, prout probabiliter æstimari potest.* Tout ceci a besoin d'être éclairci. Saint Thomas parle d'abord de ce qui vous est nécessaire selon votre état

présent, c'est-à-dire, selon votre état actuel et réel, et non selon un état chimérique, tel qu'une ambitieuse imagination est capable de se former : *Secundùm statum præsentem.* Eh! que dis-je? Saint Thomas ne veut pas même que votre avarice ou votre amour-propre trop éclairé et trop prévoyant perce jusques dans l'avenir pour prévenir dès à présent des accidents et des malheurs qui n'arriveront peut-être jamais. Il ne faut point, dit-il, juger du superflu par rapport à ce qui peut arriver : *Nec oportet quòd consideret ad omnes casus qui possunt contingere in futurum.* Le saint Docteur ne prétend pas cependant condamner par-là ces prévoyances sages, prudentes et raisonnables qui vous empêchent de tomber sous des coups qui vous menacent véritablement, et qui vous accableraient en effet si vous ne les aviez pas prévus. Non, il ne vous défend pas de penser à votre agrandissement, et de vous servir pour cela même de vos biens; mais il veut faire entendre par-là, qu'un chrétien ne doit point chercher à se dispenser, sous ce précieux prétexte d'agrandissement, des obligations de sa religion, entre lesquelles il doit compter l'aumône; et que s'il travaille en chrétien à s'agrandir, il doit être toujours dans la disposition d'abandonner tous ses projets et de sacrifier dans les nécessités pressantes son élévation même, au soulagement des pauvres. Le saint Docteur prétend encore que le superflu du riche est communément tout ce qui ne lui est pas nécessaire : *Quæ non sunt sibi necessaria.* Prenez garde, mes frères; il parle ici des choses nécessaires, et non pas des choses qui vous soient agréa-

bles, ou utiles, ou avantageuses : *Necessaria tibi;* il parle des choses nécessaires à votre personne, à votre état, à votre famille, et non pas à votre vanité, à votre faste, à votre luxe, à vos plaisirs et à vos passions. Or on trouve toujours du superflu, dit saint Augustin, quand on sait se contenter du nécessaire; au lieu que si l'on donne dans des dépenses inutiles, bientôt on manque de tout : *Si inania quærimus, nihil sufficite.* Enfin le saint Docteur ajoute, que comme une distinction exacte du nécessaire et du superflu est quelquefois bien difficile à faire, et qu'il n'est presque pas possible de marquer au riche le point fixe où il doit s'en tenir, il en faut juger probablement : *Prout probabiliter æstimari potest;* c'est-à-dire, comme l'explique un grand et savant Cardinal, selon le sentiment d'un vertueux chrétien et d'un sage et éclairé directeur : *Secundùm judicium pii prudentisque christiani.*

Mais s'il faut s'en rapporter au sentiment d'un sage et vertueux chrétien, c'est-à-dire, d'un homme habile et désintéressé, d'un confesseur éclairé et zélé, ce n'est donc plus votre ambition, votre cupidité, votre amour-propre, le désir d'élever votre famille, votre passion enfin, qui doit décider sur ce qui vous est nécessaire; ce n'est donc plus la coutume du monde, l'usage du monde, les maximes du monde, sur lesquelles vous devez vous régler; ce n'est plus la décision des mondains, de vos amis, de vos parents et de tous ceux qui ont intérêt à ménager votre bien, que vous devez écouter : *secundùm judicium pii prudentisque christiani.* Consultez-le donc, hommes du siècle, consultez-le,

femmes du monde, le sage et vertueux Ministre de Jésus-Christ, et il trouvera bientôt votre superflu.

6me DEMANDE.

Détrompez-vous, mon Père; ce Confesseur aurait beau chercher mon superflu, il ne le trouverait pas. Je n'en ai point, et tout m'est absolument nécessaire, à moins que vous ne vouliez que je ne déchoie de mon état; or vous êtes trop raisonnable pour ne pas permettre que je me soutienne dans une condition et dans un état où la divine Providence m'a placé.

RÉPONSE.

Ah! votre état, votre état! Mais quel est donc cet état dont vous êtes si jaloux, que vous voulez soutenir aux dépens des pauvres, et de toutes les œuvres de miséricorde qu'on vous propose? Je vous le demande, est-ce un état chrétien, ou est-ce un état païen? Est-ce un état dont Dieu soit l'auteur, ou un état où la passion vous a élevé? Est-ce un état conforme aux principes de la religion et aux maximes de l'Évangile, ou un état que l'ambition et la cupidité vous aient fait usurper? Car, vous le savez, mes frères, il n'est rien de si commun aujourd'hui dans le monde, que de voir les noms anciens devenus la proie des hommes nouveaux, et des hommes qui n'étaient rien il y a peu de jours, devenir tout-à-coup des hommes grands, riches, puissants, et le disputer de magnificence avec les plus anciennes familles d'une ville ou d'une province. Mais pour en revenir à votre état, si votre état

est un état chrétien, conforme aux lois de la religion, n'en devez-vous pas remplir les devoirs, parmi lesquels l'aumône est certainement un des plus indispensables? Si vous devez quelque chose à l'état où Dieu vous a mis, ne devez-vous rien à la glorieuse qualité de chrétien que vous portez? Non, mes frères, Dieu ne vous demandera pas compte des honneurs qu'on ne vous aura pas rendus, dans votre état, parce que vous aurez, en faveur des indigens, retranché tout ce faste qui vous environne; mais il vous demandera le compte le plus rigoureux des pauvres que, dans votre état, vous n'aurez point nourris ni soulagés, et des œuvres de charité que vous n'aurez point pratiquées. Non, vous ne serez point déshonoré dans le public, quand on saura que vous n'aurez diminué vos dépenses, réformé votre table, modéré votre jeu, que pour soulager la misère des pauvres. Ah! tant s'en faut qu'on vous décrie et qu'on vous blâme dans le monde, qu'au contraire vous en serez mille fois plus accrédités, plus chéris, plus aimés, plus respectés.

Mais que puis-je retrancher après tout, me direz-vous, dans un état où tout m'est si nécessaire? Tout vous y est nécessaire! Mais, de bonne foi, croyez-vous que Dieu regardera comme des nécessités pour vous, croyez-vous bien qu'il regardera comme des nécessités de votre condition et de votre état, toutes ces folles dépenses que vous faites tous les jours pour vivre dans l'éclat et dans l'abondance, pour soutenir une certaine splendeur, qui non-seulement épuise le revenu des pauvres, mais qui met le désordre dans vos affaires, qui ruine vos enfants, qui désole vos créanciers, qui

vous accable de dettes, et qui, après vous avoir procuré d'abord la satisfaction de vivre magnifique, vous cause dans peu le chagrin de mourir insolvable? Croyez-vous que Dieu reconnaîtra pour des nécessités de votre condition et de votre état, ce que vous prodiguez en jeux, en festins, en spectacles, en parties, en fêtes mondaines, en équipages multipliés et pour la plupart inutiles, en robes et en habits de forme et de couleur différente, dont on vous voit changer tous les jours? car il n'est rien de si bon goût ni de si grand prix que vous ne vouliez avoir dès que la nouveauté le fait paraître? Croyez-vous enfin que Dieu avouera pour des nécessités de votre condition et de votre état, tandis que les pauvres manquent du plus nécessaire, ce qui, dans votre maison, n'est que pour la curiosité et le luxe; ce qui, sur votre table, n'est que la sensualité et le faste; ce qui, sur votre personne, n'est que pour contenter votre vanité, votre amour-propre, ou pour allumer l'envie, la jalousie et les passions des autres? Ah! si c'étaient là des nécessités, je comprends comment, pour y fournir, non-seulement vous ne seriez pas en état de donner abondamment, mais que vous seriez obligés d'emprunter considérablement. Si c'étaient là des nécessités, je conçois que loin de pouvoir faire beaucoup de charités, vous seriez forcés de faire des injustices. Reste donc à savoir si au jour où Dieu jugera de toutes choses non selon la vanité de vos désirs, mais dans la vérité et dans l'équité de sa justice, il recevra toutes ces misérables raisons pour excuse de votre impuissance à assister les pauvres. Ah! ne vous y trompez pas, mes frères, dit

saint Bernard; au jour du jugement toutes ces prétendues nécessités ne seront convaincues que de rapines, de vols, de sacriléges et d'injustices : *Rapina est, sacrilegium est.* Pourquoi cela? parce que c'est là le vrai superflu qui de droit appartient aux pauvres, et que vous ne sauriez leur refuser sans crime.

Après cela, venez nous dire froidement que vous n'avez point de superflu, ou du moins que vous n'en avez pas d'autres que ce que vous êtes en usage de donner tous les jours aux pauvres. Mais quoi, riches du monde, ces misérables restes de votre intempérance, ces tristes rebuts de votre vanité, ces dépouilles usées qui ne peuvent plus vous servir, ces liards, ces deniers, ces légères oboles, enfin ces miettes de pain, que vous ne refuseriez pas même à une bête, est-ce donc là tout votre superflu? Mais quoi, homme opulent, ce peu que vous donnez de plus que les avares et les plus inhumains, puisque c'est là la moindre de vos dépenses et la plus légère portion de vos amples revenus, est-ce donc là tout votre superflu? Mais quoi, femme du monde, qui avez tant de bien et qui n'êtes pas engagée à de grandes dépenses par votre état, cette courte mesure d'aumône que vous avez réglée avec vous-même, et que vous avez fait approuver une fois pour toutes à votre confesseur sur un exposé superficiel et peu fidèle, est-ce donc là tout votre superflu? Mais si vous n'avez pas d'autre superflu que celui que vous dites, dans quel fonds puisez-vous donc de quoi fournir si abondamment à tous ces plaisirs immodérés que vous vous accordez, à ces parties si fréquentes de spectacles, de festins et de repas somptueux, à cette

propreté si recherchée, pour ne pas dire scandaleuse, de vos ajustements et de vos parures, à ce jeu continuel dont les frais suffiraient tout seuls à l'entretien de plusieurs familles? Mais si vous n'avez pas d'autres superflu que celui que vous dites, comment donc se sont bâtis et élevés ces superbes édifices, ces belles maisons, ces riches appartements que vous ne cessez d'orner et d'embellir, et qui ne servent bien souvent qu'à étaler aux yeux du public votre vanité et vos injustices? Comment donc ont été ajoutées à vos héritages toutes ces nouvelles acquisitions qui s'étendent encore tous les jours, et qui semblent menacer toutes les terres de vos voisins et les engloutir? De quels revenus engraissez-vous cette multitude de domestiques dont l'inévitable oisiveté fomente les vices et le libertinage, tandis que nos terres en friches n'attendent, pour rapporter leurs fruits, que des sujets propres à les cultiver? Mais, encore une fois, si vous n'avez pas d'autre superflu que celui que vous dites, qui vous fournit donc tout cet argent que vous dissipez tous les jours, le dirai-je? pour contenter vos passions honteuses et criminelles, que vous prodiguez à cette idole dont vous entretenez le luxe et qui entretient votre passion, que vous arrachez des mains de vos enfants et du sein de votre famille pour le faire passer dans des maisons étrangères? Avares d'une part et prodigues de l'autre, vous jetez tout, si je l'ose dire, vous répandez tout avec profusion, au gré d'une habitude infame qui vous domine, tandis que d'une autre part vous refusez tout impitoyablement aux pauvres. Quelle horreur! quelle cruauté! quel scandale!

Et ne me dites point ici, que si les besoins de votre condition présente vous laissent un certain superflu, ce superflu pourrait devenir un jour votre nécessaire, parce qu'il pourrait bien arriver que vous fussiez un jour dans une condition plus élevée. Je vous entends, mes frères. C'est-à-dire, que comme il n'y a point de rang ni de condition qui ne puisse vous servir de degré pour monter à une plus haute, vous n'aurez jamais du superflu pour les pauvres. C'est-à-dire, que la loi qui assigne aux pauvres le superflu des riches, est une loi captieuse qui ne leur donne rien d'effectif, et qui les laisse toujours dans leur indigence. C'est-à-dire, que le superflu est une chimère, et que Dieu en ordonnant aux riches de le répandre sur le pauvre, se joue également et du pauvre et du riche. En vérité, mes frères, si vous ne preniez comme un malheureux plaisir à vous tromper, à vous aveugler vous-mêmes, en faudrait-il davantage pour vous convaincre d'iniquité? Il pourrait bien se faire, dites-vous, que vous fussiez un jour dans une condition plus élevée : mais cette condition plus élevée à laquelle vous aspirez, n'est-elle pas elle-même ce superflu auquel vous devriez renoncer pour avoir de quoi secourir les pauvres? Quoi donc! l'ambition, qui est de tous les vices le plus opposé à l'esprit du christianisme, sera-t-elle jamais un titre légitime pour frustrer les pauvres du surabondant que vous réservez pour la satisfaire?

Enfin, riches du monde, raisonnez tant que vous voudrez sur le superflu et sur le nécessaire, voici où il en faut nécessairement venir. C'est que le nécessaire de l'état et de la condition, fondé sur l'ordre du monde,

ne peut ni ne pourra jamais absolument absorber le nécessaire réel du pauvre fondé sur l'équité de Dieu même. Voilà le grand principe : Dieu veut que le pauvre soit nourri, qu'il soit vêtu, qu'il soit soulagé, avant de vouloir ou de permettre que le riche se traite bien, avant que l'homme de condition soit magnifique, et que l'homme aisé fasse des dépenses considérables pour se contenter. Ainsi, sans autre raisonnement, dès là que les dépenses des riches, des gens de condition et des personnes aisées les mettent hors d'état de soulager les pauvres et de leur donner le vrai nécessaire, toutes ces dépenses du riche et de l'homme de condition sont de vraies rapines et d'énormes injustices; et les plaintes qu'ils font de ne pouvoir même avec toutes ces dépenses soutenir leur rang avec la décence convenable, sont des plaintes insensées dont les païens même auraient rougi.

En tout cas, dira peut-être ici cette femme du monde, pour se disculper devant Dieu et devant les hommes, cela ne me regarde point : je ne suis chargée ni de la dépense, ni des aumônes; ce détail ne regarde que mon mari. Oui, mais votre mari est-il bien en état de faire l'aumône selon ses biens, dès qu'il faut qu'il fournisse à tant d'inutiles dépenses que vous faites tous les jours? Vous lui avez peu apporté, et vous lui consumez beaucoup. Vous lui avez apporté beaucoup, et vous lui dépensez encore davantage. Comment peut-il après cela faire beaucoup de bien aux pauvres? S'il vous donne tous les ans une somme réglée pour votre dépense, du moins les pauvres devraient y trouver leur portion; et ils l'y trouveraient en effet, si vous saviez

vous arranger en femme chrétienne. Mais comment y pourriez-vous prendre quelque chose pour les pauvres? vous donnez sans règle, et par caprice et par fantaisie, à mille gens qui n'en ont pas besoin, à quiconque vous flatte et vous amuse. C'est une chose que vous achetez aujourd'hui et dont vous êtes folle, pour la laisser traîner demain et ne pouvoir plus la souffrir : et ainsi tous les jours de votre vie. Et de là qu'arrive-t-il, mes frères? hélas! le voici : c'est que les femmes ne donnent rien aux pauvres, sous prétexte que la somme dont on leur laisse une pleine disposition leur paraît absolument nécessaire pour leur condition, et que d'ailleurs elles se reposent des aumônes de la maison sur leurs maris, qui sont, disent-elles, les maîtres de faire ce qu'ils veulent. C'est que les maris, d'une autre part, n'en sont pas pour cela plus charitables, parce qu'il faut, disent-ils, qu'ils fournissent aux besoins de leurs femmes, qui ne finissent point. Et ainsi les uns et les autres ne se font point scrupule, pour se soutenir dans leur état, de violer un des importants préceptes de la religion, et d'encourir l'éternelle malédiction d'un Dieu qui précipitera un jour le mari et la femme dans l'enfer, pour avoir manqué tous les deux à faire l'aumône.

7e DEMANDE.

Non, mon Père, ce ne seraient pas précisément les besoins et les nécessités de mon époux, non plus que les décences de mon état, qui m'empêcheraient de faire l'aumône, mais c'est un grand nombre d'enfants dont je suis chargée, et à l'éducation desquels il me faut nécessaire-

ment pourvoir. Comment remplir tout ensemble cette indispensable obligation, et celle que vous nous imposez encore de faire l'aumône? La chose ne paraît pas possible.

RÉPONSE.

Vous avez des enfants? Voilà la grande excuse, dit saint Augustin, l'ancienne excuse, l'excuse de tous. Voilà l'excuse qui ne coûte rien à trouver, et qui est la mieux reçue du monde : J'ai des enfants, et j'ai besoin de tout mon bien pour les nourrir, pour les élever et les établir : *Magna excusatio : filios habeo, filiis meis servo.* Mais qui ne voit, ajoute le saint Docteur, que ce beau prétexte que vous tâchez de couvrir du voile de la piété, n'est dans le fond qu'une vaine excuse de votre iniquité : *Hæc vox pietatis, excusatio iniquitatis.* Vous avez des enfants, dites-vous, et vous voulez garder tout votre bien pour ces enfants, sans oser y toucher en faveur des pauvres! Mais voici ce qui en arrivera : c'est que vos enfants, instruits par votre exemple, feront la même chose pour ceux qui naîtront d'eux, ceux-ci, à leur tour, imiteront la dureté de leurs pères; et ainsi de génération en génération dans votre race malheureuse, personne, conclut saint Augustin, n'accomplira le précepte de Jésus-Christ, qui nous ordonne de faire l'aumône. Vous avez des enfants, dites-vous, et vous voulez les établir et les élever selon leur condition et leur naissance : à la bonne heure, cela vous est permis, c'est même un devoir pour vous; mais prenez garde que ce ne soit selon votre ambition, et non pas selon leur véritable rang; que ce ne soit selon une

prétendue condition, et non pas selon les maximes de l'Évangile et selon la modestie de Jésus-Christ. Qu'est-il nécessaire, par exemple, qu'ils soient si superbement vêtus, si délicatement nourris; qu'ils soient élevés dans un luxe qui déjà leur enfle le cœur, et qui y fait naître une suffisance et un orgueil qui croîtra et se fortifiera dans eux avec eux-mêmes? Qu'est-il nécessaire, en un mot, qu'ils ne manquent de rien, et qu'on satisfasse jusqu'à leurs désirs les plus inutiles et les plus vains, jusqu'à leurs caprices, jusqu'à leurs plus petites fantaisies, pendant que les pauvres de Jésus-Christ manquent de tout ce qui est le plus nécessaire pour la vie? Ah! retranchez, retranchez tant de dépenses superflues que vous faites tous les jours pour eux. Répondez aux mondains qui vous font dissiper inutilement votre bien, que vous avez des enfants; et dès lors vous aurez de quoi satisfaire aux nécessités de vos enfants et de quoi fournir aux besoins des pauvres, pour remplir cette double obligation que le Créateur vous impose.

Vous avez des enfants! Mais quoi, reprend saint Basile, votre âme ne vous doit-elle pas être mille fois plus chère et plus précieuse que tous les enfants du monde? Quand vous serez damné pour n'avoir pas fait l'aumône, vos enfants, avec toutes les richesses que vous leur aurez laissées, viendront-ils vous tirer de l'enfer et vous délivrer des supplices éternels que vous aurez mérités? Après tout, que craignez-vous tant pour vos enfants, hommes de peu de foi? S'ils sont des libertins, méritent-ils que vous preniez tant de peines, et que vous sacrifiiez même votre salut pour

les enrichir? pour peu que vous leur laissiez du bien, n'en auront-ils pas plus qu'ils n'en méritent? S'ils sont gens de bien, au contraire, ah! pouvez-vous bien vous persuader que Dieu les abandonne? Ce Dieu de bonté et d'amour oublia-t-il jamais les enfants de ceux qui ont pratiqué cette justice? A-t-on jamais vu, dans le monde, des maisons se ruiner par la charité? Les maisons et les familles ne fleurissent-elles pas à mesure que les pères et les mères sont plus charitables, et qu'ils ne songent qu'à bâtir la fortune de leurs enfants sur les fondements de la miséricorde ?

Vous avez des enfants! mais combien en avez-vous, demande saint Augustin? En avez-vous deux, quatre, six? prenez, vous dit le saint Docteur, Jésus-Christ pour le septième, dans la personne des pauvres; donnez-lui rang parmi vos enfants, nourrissez-le, entretenez-le dans votre famille. Quoi de plus glorieux pour vous, que de devenir par-là le père de Jésus-Christ! et de plus consolant pour vos enfants, que d'en devenir les frères! *Sex filios habes, septimum Christum computa.* En effet, si vous en aviez un de plus, qu'en feriez-vous, dit saint Chrysostôme? l'abandonneriez-vous, le laisseriez-vous à la rue, le priveriez-vous de la portion de votre héritage? Hélas! quoique le dernier venu, peut-être que vous en feriez votre idole et l'unique objet de vos soins et votre tendresse. Pourquoi donc Jésus-Christ ne serait-il pas en droit d'attendre de vous les mêmes charités et les mêmes attentions, dès qu'il vous fait l'honneur de se substituer à la place de l'enfant qu'il ne vous donne pas? Ne convenez-vous pas d'ailleurs, ajoute saint

Augustin, que vous destiniez à chacun de vos enfants une certaine portion de vos biens que vous jugiez suffisante. Je suppose pour un moment que la mort vient de vous en enlever un, peut-être même qu'elle vous en a enlevé déjà plus de deux : je vous demande, que faites-vous de ces différentes portions qui leur devaient échoir? Je les réserve, dites-vous, pour les partager entre leurs autres frères. Mais leurs autres frères n'étaient-ils pas déjà suffisamment partagés, puisque vous ne pensiez plus à leur donner autre chose? Leurs nécessités sont-elles devenues plus grandes, depuis la mort de cet enfant que vous avez perdu? Ne vous y trompez pas, conclut saint Augustin : cette portion que vous destiniez à cet enfant qui vous est mort, lui appartient encore après son décès, et vous en devez faire aujourd'hui l'usage qu'il souhaite que vous en fassiez. C'est à Jésus-Christ, dans le sein duquel il s'est allé reposer, qu'il la faut envoyer par la main des pauvres : *Illi debetur, ad quem perrexit.* C'est de là qu'il l'attend et qu'il la réclame : *Christo debetur, ad illum enim perrexit.* Que vous ayez donc encore tous les enfants que Dieu vous a donnés, ou qu'il ait permis que la mort vous en ait diminué le nombre, rien ne peut vous exempter de l'obligation indispensable que vous avez de faire l'aumône. Mais je veux que vous ayez encore plus d'enfants que vous ne dites : j'ajoute, avec saint Cyprien, que bien loin de diminuer vos charités, vous êtes, au contraire, obligés de les augmenter, de les multiplier. Pourquoi cela? parce que vous avez plus de devoirs à remplir, plus de grâces à attirer, plus de malheurs à détourner, plus

de péchés à expier. Ah! c'est ainsi, mes frères, remarque saint Cyprien, que le pratiquait le bienheureux Job : *Sic et beatus Job*. Ce saint homme, dit l'Écriture, avait soin d'offrir tous les jours des holocaustes au Seigneur, pour les péchés de chacun de ses enfants : *Consurgensque diluculò offerebat holocausta pro singulis. Dicebat enim : Ne fortè peccaverint filii mei in cordibus suis* (1). C'est par-là qu'il les édifiait, qu'il les sanctifiait, qu'il les purifiait de toutes les fautes qu'ils pouvaient avoir commis : *Mittebat ad eos Job, et sanctificabat eos*. Et tel est l'exemple, père de famille, que vous devez suivre et le modèle que vous devez imiter, en offrant tous les jours au Seigneur quelque aumône pour les péchés de chacun de ces enfants qu'il a commis à vos soins. Ah! que d'abondantes aumônes ne recevrions-nous pas dans notre quête de demain, si tous les pères de famille qui m'écoutent voulaient suivre un si bel exemple et réparer ainsi tous les péchés innombrables de leurs enfants? Et ne craignez pas au reste que tant d'aumônes soient jamais capables ne ruiner leur héritage : jamais Job ne fut plus riche, plus puissant, plus florissant, plus heureux, plus magnifique au milieu de sa nombreuse famille, que lorsqu'il s'appliquait unique-à racheter les péchés de ses dix enfants par des holocauste sans nombre; c'est ainsi qu'il faisait tous les jours de sa vie : *Sic faciebat Job cunctis diebus*.

Vous avez des enfants! Oui, vous avez des enfants; mais n'est-il pas bien étrange que, tandis que vos en-

(1) Job I. 5.

fants sont les moindres objets de votre sollicitude et de vos soins, et votre plus faible passion, vous n'ayez cependant jamais que ces mêmes enfants dans la bouche quand on vous demande quelque secours pour quelque bonne œuvre. Ah! on sait bien, que vous avez des enfants, et tout le monde les plaint même bien souvent de vous avoir pour père et pour mère, par l'indigne conduite que vous ne tenez que trop à leur égard. Car enfin, pères dissipateurs, pères prodigues et mondains, puisqu'à force de me parler de vos enfants vous m'obligez enfin d'éclater contre vous, vous souvenez-vous que vous avez des enfants, quand vous faites tous les jours tant de folles et criminelles dépenses qui seules suffiraient pour donner une éducation convenable à beaucoup plus d'enfants que vous n'avez? Vous souvenez-vous que vous avez des enfants, quand vous risquez une partie de leur patrimoine sur une carte ou sur un dé que le hasard vous présente? Vous souvenez-vous que vous avez des enfants, quand vous portez le plus clair de vos revenus avec toutes les affections de votre cœur, dans la maison de cet étranger ou de cet ami dont vous avez peut-être séduit l'épouse ou déshonoré la fille? Vous souvenez-vous que vous avez des enfants, quand vous répandez l'argent comme l'eau pour venir à bout de quelque injustice et de quelque vengeance, et pour réussir dans tous vos desseins criminels? Vous souvenez-vous que vous avez des enfants, lorsque vous consumez peu à peu leur succession par cette bonne chère de tous les jours, ou que vous en absorbez quelquefois la moitié dans une seule fête de réjouissance

et de plaisir? Vous souvenez-vous que vous avez des enfants, lorsque, par la démangeaison que vous avez de bâtir, par un goût frivole que vous avez pour tout ce qui vous paraît curieux et nouveau, vous travaillez à ne leur laissez que des pierres ou quelque vaine curiosité pour héritage? Vous souvenez-vous enfin que vous avez des enfants, lorsque, agité de l'esprit de chicane, vous dévorez toute leur substance en consultes, en poursuites, en voyages, en séjours, en procès. Mauvaise mère, vous souvenez-vous que vous avez des enfants, lorsque, pour contenter votre fantaisie et votre vanité, pour fournir à vos plaisirs et à votre jeu, et peut-être pour payer vos crimes, vous dérangez si fort vos affaires et vous ruinez peut-être votre maison? Ah! mes frères, quelle impiété, quelle horreur, et quel scandale, de ne vous souvenir de faire du bien à vos enfants, que lorsque vous prenez l'impie résolution de n'en point faire aux pauvres! Ah! si vous ne voulez point faire l'aumône malgré le précepte que Dieu vous en fait, malgré les châtiments épouvantables dont Dieu vous menace si vous ne la faites point; cessez du moins de nous alléguer pour raisons, que vous avez des enfants, et cherchez d'autres excuses qui ne vous rendent pas odieux et ridicules aux yeux des hommes, et qui ne soient pas de nouveaux péchés devant Dieu.

8me DEMANDE.

Je comprends que cette raison tirée du nombre de mes enfants pour ne point faire l'aumône, quelque spécieuse qu'elle soit, dans le fond ne vaut rien; parce

qu'après tout, plus nous avons des enfants, et plus nous sommes obligés de faire de bonnes œuvres pour attirer la bénédiction de Dieu sur eux, et que d'ailleurs, en s'arrangeant et en usant d'un peu d'économie, on trouve toujours de quoi pourvoir à ses enfants sans manquer à ce qu'on doit aux pauvres. Mais que répondez-vous à cette raison-ci, tirée de la misère même du temps, et de l'impossibilité où l'on se trouve presque de fournir à ses propres nécessités? Vous le savez, mon Père, les temps sont si fâcheux, si mauvais; les saisons si difficiles, si stériles; l'argent est si rare! Le commerce ne va plus comme autrefois; le blé, le vin, les denrées, tout est d'une cherté extrême; en sorte qu'en travaillant même beaucoup, on a bien de la peine à vivre. D'ailleurs nous trouvant sur le retour de l'âge, et n'étant plus en état d'amasser du bien, la prudence ne demande-t-elle pas du moins que nous ménagions celui que nous avons acquis? Qui peut savoir les malheurs qui peuvent nous arriver à l'avenir, car les temps deviennent tous les jours plus misérables.

RÉPONSE.

Les temps sont si mauvais, dites-vous, qu'ils ne vous permettent pas d'être si charitables! et c'est justement pour cela que vous devez multiplier vos libéralités et vos aumônes; car enfin, si les temps sont si mauvais pour vous, qui êtes dans l'abondance, combien doivent-ils l'être davantage pour les pauvres, qui n'ont de biens ni de possessions que ce qu'ils attendent de vos charités? Si vous qui jouissez de toutes les commodités de la vie, vous vous ressentez encore

du malheur et de la misère du temps, que ne sentiront pas le pauvre et l'indigent, qui dans les temps les plus abondants ont toujours peine à vivre? Si les riches d'Israël ne trouvent plus rien dans leurs greniers ni dans leurs pressoirs, comme parle l'Écriture, dans le temps de la famine; quelle sera la ressource d'une populace obscure, qui n'a encore ni pressoir, ni grenier, ni table, ni chaise, ni lit, ni meuble, ni linge, ni argent, ni travail, ni fonds, ni revenu ; en un mot, qui manque de tout, et qui se voit réduite à la dernière misère?

Mais examinons encore un peu de plus près, si vous le voulez bien, pour qui les temps sont si mauvais, et jugez-en vous-même par l'examen sérieux et par la comparaison terrible que je vais en faire. J'entre dans vos maisons, riches du monde, et je vous vois rouler, avec les saisons, de vos appartements d'hiver dans vos appartements d'été. Tout y éclate, tout y abonde, tout y brille, tout y est, pour ainsi dire, un printemps perpétuel pour vous; tandis que je vois d'un autre côté, le pauvre chercher en vain une misérable retraite pour se défendre des injures de l'air, et ne trouver enfin, après bien des peines, qu'une chétive cabane, qu'une maison nue et dépouillée. Je vois vos buffets gémir, pour ainsi dire, et succomber sous le poids de tous ces vases précieux que vous étalez, et qui ne servent souvent qu'à montrer votre vanité : tandis que dans la maison du pauvre, je n'aperçois presque pas un misérable vase de terre pour l'usage nécessaire de sa vie. Je vous vois à table vous nourrir des viandes les plus exquises, flatter votre goût par

les liqueurs les plus sensuelles et les vins de tous les pays, nager dans les aises et dans l'opulence : tandis que, d'une autre part, j'entends à votre porte les cris du pauvre qui demande un verre d'eau ou une miette de pain pour apaiser la faim ou la soif qui le dévore. Je vois que vous reposez dans des lits doux et moelleux, dans des lits plus richement parés, si j'ose ainsi parler, que les autels : tandis que je vois le pauvre couché sur la dure, étendu sur un peu de paille, qui peut à peine trouver dans quelques moments de la nuit de quoi se délasser de ses fatigues et se consoler des chagrins et des peines de la journée. Je vous vois, vous surtout femmes et filles du monde, autour d'une toilette, vous parer comme des idoles, affecter mille vaines propretés, vous parfumer la tête, répandre sur vos personnes toutes sortes de pompe, de vanité, de richesses : tandis que je vois mille pauvres femmes ou filles, créatures de Dieu comme vous, qui, couvertes de haillons, marchent la tête abattue, rougissent et souffrent de leur nudité et de leur misère, ne se nourrissent que de leurs larmes, et n'osent presque pas se montrer à personne. Enfin je pénètre jusque dans vos cabinets, dans vos garde-meubles, je monte à vos greniers, je descends dans vos caves, je jette les yeux partout, et partout je ne vois que richesses, qu'abondance, que provisions de meubles, d'argenterie, de linge, d'habits, de bois, de blé, de vin; en un mot, de toutes sortes de denrées qui peuvent vous rendre la vie douce, heureuse et tranquille : mais j'ai beau chercher dans la maison du pauvre de quoi le nourrir, le chauffer, le vêtir, de quoi lui faire oublier toutes

ses peines, lui endormir ses chagrins et lui adoucir ses amertumes. Hélas! il manque de tout, et je ne trouve, et je ne vois, dans sa triste et petite chaumière, que faim, que nudité, qu'abattement, que tristesse, que larmes, qu'abandon, qu'indigence et que misère. Après cela, mes frères, je vous demande pour qui les temps sont mauvais; je vous en laisse les juges. Ah! qu'il est aisé de décider cette question! Chers pauvres de Jésus-Christ, les temps ne seront donc mauvais que pour vous! Mais attendez, consolez-vous, prenez patience dans vos maux : à ces temps malheureux pour vous, succèderont des jours éternels de plaisir, de richesses, de consolation et de joie; tandis que ces riches inhumains tomberont du milieu de leur abondance dans la plus cruelle de toutes les misères, et du centre de leurs plaisirs dans un gouffre de tourments et de supplices qui ne finiront jamais. Car après tout, on ne saurait être heureux et dans cette vie et dans l'autre.

Et ne dites point ici, qu'étant sur le retour de l'âge, la prudence demande que vous réserviez votre bien pour la fin de vos jours, et qu'attendu que les temps deviennent toujours plus misérables, vous ne savez ce qui peut vous arriver. Eh quoi! mes frères, après avoir sacrifié autrefois les pauvres à cet esprit de vanité et de dissipation qui vous possédait, vous voulez encore le sacrifier aujourd'hui à une fausse prudence dont vous êtes entêtés et à de vaines craintes dont vous vous êtes frappés? Êtes-vous donc si déraisonnables et si cruels, que de laisser souffrir aux pauvres des besoins réels et pressants, par la seule crainte que

vous avez de ne souffrir un jour que des besoins imaginaires? Eh! que vous sert de vous tant attacher à vos richesses, puisque, de votre aveu, vous trouvant déjà dans un âge avancé, il vous reste si peu de moments pour en jouir? Quoi! vous aurez travaillé toute votre vie à accroître vos revenus, et vous voulez vous exposer à vous voir enlever par la mort, dans quelques années et peut-être dans quelques jours, le fruit de tous vos travaux, pendant qu'il est en votre pouvoir, si vous en faites part aux indigents, de vous en assurer la possession dans toute la plénitude des siècles? Ah! savez-vous bien ce que fera Dieu, si vous ne voulez pas perdre quelque portion de vos revenus par l'aumône, ce qui certainement vous mériterait une éternelle et abondante récompense? Il permettra que vous en soyez dépouillé d'ailleurs, et cela sans aucun espoir de dédommagement. Il permettra que vos enfants dissipent de votre vivant ce qu'ils pourront anticiper sur vos fonds : que vos serviteurs et vos domestiques vous soient infidèles; que vous vous trouviez surchargé de taxes, de constitutions onéreuses; que la rouille et les vers gâtent vos plus précieux meubles, que les injures des saisons moissonnent vos campagnes; qu'une longue maladie épuise tous vos revenus; que la perte d'un procès important entraîne la déroute entière de votre famille; que vous soyez accablé de mille accidents fâcheux, que vous périssiez enfin vous-même dans la misère. Telles sont les justes et terribles menaces que la religion vous fait dans mille pages de l'Écriture, si par d'indignes prévoyances sur tout ce qui peut arriver dans l'avenir, vous négligez

de soulager les pauvres. Mais je leur donnerai à la mort! Mais Dieu veut que vous leur donniez pendant la vie. La belle piété que la vôtre d'attendre la mort pour accomplir le précepte de l'aumône! Quelle charité de donner aux pauvres que ce qu'on ne peut emporter! Sera-ce le temps, demande saint Jérôme, de préparer la semence, quand la faux sera levée? de semer, lorsqu'il faudra moissonner? d'aller demander à Dieu la récompense de ses aumônes, quand il n'y en aura aucune de faite encore? Mais si la mort vous prévient, vous surprend, sans vous donner le temps de régler vos affaires ni de rien assigner aux pauvres, où en êtes-vous? Malheureux, où en êtes-vous? Direz-vous que vos héritiers en auront soin; mais vos héritiers répondront-ils jamais d'une obligation dont Dieu vous a chargé vous-même en personne? D'ailleurs, n'est-il pas vraisemblable qu'ils feront tout comme vous, et qu'en héritant de vos biens ils hériteront de votre avarice et de votre mauvais cœur? Mais je veux qu'ils soient plus compatissants et plus charitables : hélas! que vous serviront leurs aumônes, quand vous serez damné pour celles que vous n'aurez pas faites vous-même?

9e DEMANDE.

Mais prenez garde, mon Père, que la charité ne vous aveugle, et ne vous fasse grossir les objets. Pour moi, je suis persuadé que les misères des pauvres ne sont pas aussi réelles qu'ils les dépeignent; qu'ils savent si bien se contrefaire, que leurs infirmités ne sont bien souvent qu'apparentes; qu'en un mot, il y a beaucoup

moins de pauvres qu'on ne dit, et que leurs nécessités ne sont pas si grandes qu'on les fait, et que par conséquent vous ne devez pas nous tant inquiéter ni tant tourmenter comme vous faites pour nous engager à leur faire de grandes aumônes.

RÉPONSE.

Les pauvres nous trompent, dites-vous; ils se font plus misérables qu'ils ne sont; ils inventent cent mensonges et cent artifices pour faire paraître leurs nécessités plus grande et pour surprendre plus facilement notre charité. Eh! n'est-ce pas, reprend ici saint Chrysostôme, ce qui devrait vous couvrir de confusion, qu'il faille que les pauvres, pour attendrir vos cœurs, usent de mille artifices et de mille mensonges, enchérissent sur leurs infirmités naturelles, feignent des maux artificiels qu'ils ne souffrent pas, parce que la vue des maux véritables qu'ils souffrent ne vous touche pas assez? Ces mensonges et ces feintes ne sont-ils pas comme autant de chefs d'accusation contre vous, comme autant de preuves de votre dureté, de votre inhumanité à leur égard? auraient-ils recours à tous ces artifices indignes, si la simple exposition de leur misère était capable de vous toucher? et les obligeriez-vous ainsi de mentir, si vous vous laissiez un peu plus fléchir par le récit de leurs véritables misères? Il y a beaucoup moins de pauvres qu'on ne dit, ajoutez-vous, et leurs nécessités ne sont pas si grandes qu'on les fait. Mais est-ce que vous connaissez les pauvres, vous qu'on ne voit presque jamais prendre aucune part dans les assemblées de charité qui se tiennent pour

eux dans votre ville? vous qui vous imaginez que personne ne souffre, parce que vous ne manquez, que vous ne souffrez de rien, et que vous avez tout en abondance? vous qui regardez la pauvreté comme une flétrissure, comme un sujet de honte et de mépris? qui regardez ceux qui sont tombés comme des hommes imprudents plutôt comme des hommes malheureux? qui rougissez de lier commerce avec eux, qui les fuyez, qui les évitez, fût-ce même de vos parents réduits dans ce triste état? N'avez-vous pas la cruauté de les désavouer? Est-ce que vous connaissez les pauvres, vous qui ne laissâtes jamais tomber sur eux un seul regard d'humanité? vous, chez qui les pauvres n'entrèrent jamais? Ah! les compagnons de vos débauches, des mondains, des joueurs, des libertins, peut-être même les malheureuses victimes de vos impudicités y entrent tous les jours; mais les pauvres de Jésus-Christ osèrent-ils jamais se présenter devant vous, et trouvèrent-ils jamais dans votre maison un accès favorable? Connaissant donc aussi peu les pauvres que vous les connaissez, comment pouvez-vous donc assurer qu'il y en a beaucoup moins qu'on ne dit, et que leurs nécessités ne sont pas si grandes qu'on les fait? Ah! pauvres de Jésus-Christ, croyez-moi, cachez-vous et demeurez toujours inconnus, si vous avez encore un peu de charité pour les riches; retenez jusqu'à vos soupirs, et si la chose était possible, cachez-vous, vous dirais-je, cachez-vous à Dieu même, parce que la seule vue de votre misère le fait entrer en fureur contre ceux qui n'y prennent point de part, et qu'à votre premier gémissement il est prêt à se lever pour venir

écraser de sa foudre tous ces riches inhumains qui se font même une gloire de ne la pas connaître. Mais puisque vous ne la connaissez pas, et que vous vous imaginez toujours qu'on vous l'exagère et qu'on vous la montre toujours plus grande qu'elle n'est en effet, ah! il faut que je vous la représente aujourd'hui d'une manière si forte et si touchante, et néanmoins si vraie, que je vous force d'avouer que les misères des pauvres sont innombrables, et qu'à moins que vous ne soyez pires que des tigres, vous devez en être attendris jusqu'aux larmes et vous hâter de les secourir.

Vous dites donc, Monsieur, que la misère n'est pas si grande qu'on la fait. Mais quoi de plus commun cependant et de plus ordinaire que de voir des malheureux de toute espèce qui gémissent et qui souffrent sans que presque personne soit attendri de leur malheur; tant de pères de famille que la caducité de l'âge met hors d'état de nourrir leurs enfants; tant de femmes ruinées par la mort d'un mari ou d'un fils qui les faisait subsister; tant de pauvres orphelins qui ne peuvent encore nous parler que par leurs larmes; tant de jeunes filles à qui la passion déréglée, toujours plus libérale que la charité chrétienne, tend des piéges d'autant plus redoutables, que les dons de la nature se trouvent réunis avec tous les désavantages de la fortune; tant de pauvres artisans que la perte d'un procès et l'iniquité d'un juge ont réduits au désespoir; tant de débiteurs infortunés qu'un impitoyable créancier suffoque, en leur disant : Rendez ce que vous devez; tant de malades, en qui l'indigence et la douleur disputent ensemble à qui leur donnera le

coup mortel.... encore plus accablés par la pauvreté que par la maladie, qui gémissent sans secours, sans remède, sans consolation ; tant de malheureux chargés de fers, qui ont perdu dans un moment et leur liberté et leurs biens, enfermés dans des cachots où ils respirent l'air le plus mal-sain et où ils manquent de tout ; enfin tant de mendiants de toute espèce, couverts de plaies et d'ulcères, accablés de toutes sortes d'infirmités causées ou par l'humidité des lieux sombres et ténébreux où ils se retirent, ou par la mauvaise nourriture qu'ils prennent, ou par les chagrins qui les dévorent. Ah ! mes frères, ne sont-ce pas là des spectacles bien capables de réveiller toute votre pitié, et de vous faire convenir que la misère des pauvres, quelque grande qu'on vous la représente, n'est que trop réelle et véritable ? et si l'on vous a vu pleurer cent fois au récit de certains malheurs imaginaires que l'esprit humain n'invente et ne met sur la scène et sur le théâtre que pour avoir le plaisir d'exciter votre pitié et vos larmes ; quelle vive impression ne doit pas faire sur des cœurs aussi tendres et aussi compatissants que les vôtres, la simple et naïve exposition que je vous fais des véritables misères des pauvres ?

La misère n'est pas si grande qu'on la fait ! Charitable curé, ô vous, tendre, généreux et compatissant pasteur, qui essuyez nuit et jour les larmes des misérables qui se confient en vous, apprenez-nous quelle est la rigueur de la nudité, de la faim et de la soif que tant de vos pauvres paroissiens endurent, et vous toucherez peut-être le cœur de tant de riches insensibles.

Dites-nous quelle est la déplorable situation de tant d'honnêtes familles, que de tristes conjonctures ont jetées dans la dernière misère; que la mort d'un protecteur, que la perte d'un père laborieux, que la retraite frauduleuse d'un débiteur ont entraînées dans une ruine entière. Dites-nous quel et le triste sort de tant de personnes, qui, nées quelque chose dans le monde, sont tombées malheureusement dans l'indigence, et qui n'osant ni ne pouvant s'attacher à des œuvres serviles, gémissent d'une noblesse qui leur devient de jour en jour plus humiliante, et se privent même du nécessaire pour couvrir sous les dehors de la modestie le triste dérangement de leur fortune; de tant de domestiques et de serviteurs fidèles, qui ayant consacré leur temps, leurs espérances, leur jeunesse au service d'une maison, et devenus par le poids des années peu propres à la fatigue, se voient tristement abandonnés de leurs maîtres cruels et ingrats, sans oser crier à l'ingratitude et à l'injustice; de tant de pauvres honteux, enfin, qui tiennent leur misère secrète, qui n'osent déclarer leurs besoins, qui versent leurs larmes dans le silence, et qui ne se voient réduits à cet état malheureux que parce qu'ils ont été plus gens de bien que tant d'autres, et qu'ils se sont toujours montrés irrépréhensibles dans leur conduite.

La misère n'est pas si grande qu'on la fait; et vous ajoutez même, que, s'il y a des pauvres, la charité publique a pourvu à tous leurs besoins, en les renfermant dans les hôpitaux où rien ne leur manque. Eh! mes frères, parce qu'on a voulu pendant quelque temps proscrire la mendicité de votre ville, a-t-on pour cela

fait cesser la misère? Zélés Directeurs de tous les hôpitaux et de toutes les maisons de charité de cette ville, qui vous acquittez de vos charitables fonctions avec tant de douceur, de désintéressement, de lumière, de sagesse et de zèle, et qui croyez de rendre un grand service au public en renfermant les pauvres, ouvrez, ouvrez vos portes, laissez fondre sur nous ce torrent de misérables qui vous assiégent sans cesse, et souffrez que ces spectacles vivants de maladie et d'indigence reparaissent à nos yeux. Mais faites mieux, mes frères, transportez-vous vous-mêmes dans ces saintes maisons que la charité de vos pères a bâties. Jésus-Christ voulut bien autrefois se rendre en personne au lieu de la sépulture de Lazare; et à la vue de l'horreur et de la misère de son tombeau, de l'état triste et infect où son cadavre était déjà réduit, il y pleura, dit l'Évangile, il y versa des larmes, et il le ressuscita. Ah! vous en ferez sans doute autant; vous pleurerez, et vous rendrez la vie à mille pauvres délaissés, à je ne sais combien de malades qu'une espèce de mort triste et lente consume peu à peu et réduit presque à un funeste désespoir. Oui, vous serez attendris jusqu'aux larmes, de voir régner dans vos hôpitaux tant de misère, si vous voulez bien vous en rendre les tristes témoins, et vous donner un spectacle si digne d'une âme chrétienne.

Venez donc, et voyez si la misère n'est pas aussi grande qu'on la fait : *Veni, et vide.* Voyez! et quoi? cette foule de pauvres de tout sexe et de tout âge, qui inondent ces lugubres demeures de la misère et de la pauvreté; des vieillards qui n'ont plus la force de se soutenir; de jeunes enfants qui ne peuvent pas encore

parler; des orphelins à qui l'on a ravi les restes de leur héritage; des veuves abandonnées pour qui il ne reste plus de ressource; des soldats estropiés, qui sont dans l'impuissance de se soulager; des hommes pâles, languissants, malades et accablés dans leur lit de mille infirmités. Et quels moyens, quels fonds, quelles ressources pour fournir à tant de différents et pressants besoins? Hélas! vous le savez, vos hôpitaux manquent de tout, et l'on ne peut voir sans gémir que la plupart de vos pauvres malades sont si peu secourus et si mal servis, qu'ils sont sans linge, sans meubles, sans habits, sans lit, sans bouillon, sans remèdes, sans consolation, sans aucun secours : ces saints établissements n'ayant ni ne pouvant avoir presque aucune provision de rien. Il est vrai que MM. vos Administrateurs, toujours plus attentifs, plus ardents, plus empressés, plus charitables pour les besoins des pauvres, y font bien ce qu'ils peuvent; que des mains charitables et officieuses s'occupent continuellement à les prévenir : car il faut l'avouer, il y en a encore, dans l'un et dans l'autre sexe, de ces âmes généreuses, de ces cœurs bien faits, que la grâce et la nature semblent avoir formés à l'envi pour le secours des malheureux; mais ces personnes seules peuvent-elles soutenir le poids de cette entreprise, et ne succomberont-elles pas si vous ne leur tendez la main? Il est vrai encore que ces pieuses Maisons d'ailleurs ont bien quelque fonds, quelque pension, quelque petit revenu pour le soulagement des pauvres; mais, *Quid hæc inter tantos?* qu'est-ce que cela pour tant de gens, et pour tant de gens qui souffrent tant de nécessités à la fois? En est-il pour cela

moins vrai que les besoins croissent tous les jours, et que la dépense passe de beaucoup les aumônes qu'on reçoit? En est-il pour cela moins vrai, que le nombre des pauvres accable enfin les plus zélées servantes de Jésus-Christ, et que les fonds vont être entièrement épuisés entre les mains de ces zélés et fidèles Administrateurs, par la multitude des besoins, si vos abondantes aumônes n'y suppléent?

Vous dites que la misère n'est pas aussi grande qu'on la fait! mais venez, et voyez : *Veni, et vide.* Venez dans ces horribles cachots, dans ces obscures prisons, et voyez le triste état où sont réduits tant de malheureux prisonniers, également dépouillés des biens de la fortune, et privés de la liberté qui serait le seul remède à leurs disgrâces; car leur malheur est de ne pouvoir se présenter à vos yeux, et d'être hors d'état de travailler et de gagner leur vie. Semblables, si je puis ici me servir de cette comparaison, aux idoles des païens, qui sont sans mouvement et dans l'impuissance de se secourir; ces pauvres malheureux ont des mains pour agir, mais elles sont liées et ne peuvent s'occuper ni à la culture de la terre, ni aux fonctions propres de leur vocation, ni à rien au moyen de quoi ils puissent subsister : *Manus habent, et non palpabunt.* Ils ont des pieds pour marcher, mais ces pieds sont chargés de fers, et ils ne peuvent les porter en mille endroits où leurs affaires dérangées demanderaient leur présence et leur assiduité : *Pedes habent, et non ambulabunt.* Ils ont des yeux pour voir, mais ces yeux aveuglés par l'obscurité d'un cachot, ne sauraient percer au travers des murs pour reconnaître les piéges qu'on leur tend,

ni pour découvrir les injustices qu'on leur fait : *Oculos habent, et non videbunt.* Ils ont une bouche pour parler, mais à qui se faire entendre du fond de ces tristes demeures où ils sont enfermés? Une parole pour sortir dehors paie le passage, et leur est vendue au prix de l'argent. La réponse ne leur revient qu'aux mêmes conditions, et ils ne sauraient rien demander par l'organe d'autrui, qui ne leur coûte plus que ce qu'ils pourraient obtenir : *Os habent, et non loquentur.* En un mot, ils ont des oreilles pour entendre, mais ces oreilles sont fermées aux accusations qu'on forme contre eux, et souvent même aux témoins qu'on suppose pour les perdre : *Aures habent, et non audient.* Encore, s'ils étaient insensibles, comme ces idoles, ils ne seraient point à plaindre; mais, hélas! créatures raisonnables comme nous, ils souffrent, dans ces lieux d'horreur, tout ce qu'on peut souffrir, le mauvais air, l'humidité, l'infection du lieu, le défaut de nourriture, les incommodités de la vie, la captivité, la tristesse, la langueur, le désespoir qui les fait souvent soupirer après la mort à la vue de tant de misères. Et quels secours, mes frères, dans une si terrible extrémité? je n'ose presque pas vous le dire : pour lit, un peu de paille; pour nourriture, à peine un peu de pain; l'eau même leur est vendue. Le linge, s'ils en ont, car plusieurs en manquent, usé sur leur corps, tombe en lambeaux; presque aucun, en un mot, de ces infortunés, qui ait de quoi se couvrir et sur quoi reposer sa tête appesantie par mille chagrins qui le consument. Après quoi, venez nous dire froidement que la misère n'est pas si grande qu'on la fait. Eh quoi! tant de

tristes images d'une misère si réelle et si véritable, n'exciteront-elles pas toute la compassion de votre cœur, et ne vous engageront-elles pas à changer également et de langage et de conduite à l'égard de tant de misérables?

La misère n'est pas si grande qu'on la fait! Mais venez, et voyez : *Veni, et vide.* Venez dans les sombres maisons de peut-être plus de deux cents pauvres artisans de votre ville, qui ne vous ont jamais vu chez eux, et qui rougissent de vous aller découvrir leur pitoyable état; venez, dis-je, et puisque vous ne vous en rapportez pas à moi, et que vous croyez que j'ajoute toujours à leur misère, prenez vous-même la peine de voir tout ce qui se passe de triste et d'affligeant dans ces maisons d'indigence, de deuil et de larmes : elles vous parleront beaucoup plus efficacement que ne pourraient faire tous le prédicateurs les plus pathétiques. Oui, je suis persuadé que je ferais plus pour eux, si je pouvais vous persuader de leur rendre une visite, que si je vous faisais cent discours en leur faveur. Venez donc encore une fois, et voyez. Hélas que verrez-vous dans toutes ces tristes et lugubres demeures? Ah! des spectacles bien capables de réveiller votre charité, et de vous y faire répandre les plus abondantes largesses. Qu'y verrez-vous! Eh! que pouvez-vous y voir autre chose que misère, que nudité, que faim, que soif, qu'incommodités, que langueurs, que maladies, que dépouillement général de tout, sans que personne se mette en peine de les consoler et de les assister dans leur malheur? Qu'y entendrez-vous? d'un côté, les plaintes, les murmures et le désespoir

d'un pauvre homme qui ne peut plus vivre de son travail, ou parce qu'il n'a point de journées, ou parce qu'il est trop avancé dans l'âge et hors d'état de travailler; de l'autre, les gémissements et les cris lamentables de tant de pauvres enfants qui environnent une mère désolée, et qui n'étant point encore en état de gagner leur vie, leur demandent un morceau de pain pour leur subsistance. Mais, hélas, mère infortunée, qu'avez-vous à répondre à tous ces chers enfants affamés? Ah! vos tristes regards, votre silence, vos larmes, vos sanglots, l'extrême misère où vous êtes réduite nous le font assez comprendre.

La misère n'est pas si grande qu'on la fait. Mais de grâce, au sortir de cette instruction, venez, et voyez : *Veni, et vide.* Venez avec moi, parcourons toute votre ville, visitons-en les différents quartiers, pénétrons dans toutes vos rues, arrêtons-nous au milieu de vos places, aux portes de vos églises, transportons-nous encore si vous voulez sur vos chemins et jusque dans vos campagnes; que verrons-nous? hélas! partout et presque à chaque pas nous ne verrons que des spectacles dignes de compassion et de larmes, de pauvres malheureux, de pauvres mendiants desséchés, cassés, usés de vieillesse, accablés du poids du jour, et à qui il ne reste de leurs membres que l'usage libre de la langue pour implorer notre assistance. Que verrons-nous? des misérables et des infortunés, qui, à la fleur de leur âge, portent déjà la mort dans leur sein, qui n'ont pour toute nourriture qu'un peu de pain trempé dans leurs larmes, qui n'ont pour toute retraite durant la nuit que les lieux les plus ténébreux et les plus

malsains, qui couchent durement sur un peu de paille et ne savent où reposer leur tête accablée, qui n'ont pour se garantir des injures des saisons, qu'un reste de vêtement usé qui laisse entrevoir de toute part une chair brûlée des ardeurs du soleil ou ensanglantée des rigueurs du froid, qui sont, en un mot, destitués de tout soulagement et de tout secours. Voyez-les dans ce triste état, tout couverts d'ulcères et chargés de plaies; voyez leurs visages pales, livides et défaits, leurs corps languissants et décharnés : leur vue, leur approche, leur seule vue effraie. O ciel! quel terrible extrémité, et quelle affreuse misère! et comment se peut-il faire que des chrétiens n'en soient pas attendris jusqu'aux larmes? Mais si malgré tout cela vous n'êtes pas toujours émus de compassion à la vue de tant de tristes images de leur misère, écoutez, mes frères, écoutez leurs plaintes, leurs gémissements, leurs cris lamentables, et peut-être même leur désespoir. Ah! cœurs insensibles, cœurs barbares, pourrez-vous entendre les pitoyables accents que tant de bouches affamées poussent vers vous, sans pleurer sur leur malheur, et sans vous porter enfin à les secourir de tout votre pouvoir?

O vous, riches du monde, s'écrient tous ces malheureux, vous tous qui vivez dans l'abondance, ayez compassion de nous. Au nom du Créateur, qui nous a formés de ses mains, de l'adorable Jésus, qui nous a tous rachetés de son sang, soyez sensibles à nos misères; et tandis que ce grand Dieu vous conserve et les biens et la santé et la vie, ah! ne nous laissez pas nous-mêmes misérablement périr de faim. L'entendez-

vous, mes frères, l'entendez-vous ce touchant et attendrissant langage? et les cris pitoyables de tant d'infortunés pourront-ils percer jusqu'à vous, sans émouvoir vos cœurs?

Ah! si vous saviez, ou plutôt si vous vouliez savoir qui sont ceux qui vous demandent ainsi de leur faire une grâce : *Si scires quis est qui dicit tibi, Da mihi;* si vous saviez, ou si vous vouliez savoir qui sont ceux qui ont besoin de votre secours, qui attendent de vous quelque soulagement et qui vous dèmande une légère assistance : *Si scires quis est qui tibi petit*; ah! je suis assuré que vous leur demanderiez vous-même la grâce de vouloir bien la recevoir. Je sais que l'amour-propre vous dit que ce sont des importuns qu'il faut renvoyer durement; que l'avarice vous dit que ce sont des misérables qui ne souffrent que ce qu'ils ont mérité; qu'un zèle indiscret vous dit que ce sont des libertins qu'il faudrait enfermer; et que l'expérience vous apprend enfin que ce sont des ingrats qu'il faut abandonner. Mais la nature, dont vous ne sauriez étouffer les sentiments et les cris, ne vous apprend-elle pas aussi que ce sont des hommes comme vous, semblables à vous, paîtris de la même poussière et doués de la même raison que vous, et qu'à moins de renoncer à tout sentiment d'humanité, vous devez vous empresser à les soulager? Mais la religion ne vous apprend-elle pas que ce sont des chrétiens comme vous, qui ont dans le Ciel le même Père que vous, qui ont été rachetés par le même Sauveur que vous, qui vivent sous les mêmes règles et prétendent au même héritage que vous, et qu'il faut en quelque façon que vous

cessiez d'être chrétiens vous-mêmes, si vous vous obstinez plus long-temps à ne les pas secourir? Mais la grâce ne vous apprend-elle pas que ce sont vos frères en Jésus-Christ, et que formant dans l'Église un même corps avec eux, vous êtes tous membres les uns des autres. Or, un frère refusa-t-il jamais d'assister son frère; et si l'on voit quelquefois de pareilles horreurs, où a-t-on jamais vu que dans un même corps, des membres refusassent à d'autres membres l'assistance qu'ils peuvent lui donner, sans crier au prodige et au monstre? Mais la foi, qui doit être votre seule règle, ne vous apprend-elle pas enfin que c'est Jésus-Christ lui-même qui, vous demande l'aumône dans la personne de tous ces misérables; que c'est Jésus-Christ lui-même, qui tout couvert de haillons, vous tend la main et vous demande du secours; qui vous le demande en pleurant, qui vous le demande en reconnaissance de ce qu'il s'est fait pauvre et de ce qu'il a souffert pour vous; qui vous le demande pour le rachat de vos propres péchés; qui vous le demande en échange de son royaume; qui vous le demande enfin en vous promettant de conserver votre don pour le représenter au jour de son jugement et vous le rendre au centuple? Voilà ce que votre foi vous apprend expressément, ce que Jésus-Christ lui-même vous a dit, dans les termes peut-être les plus clairs qui soient dans l'Évangile : Ce que vous ferez au moindre de ces pauvres, vous me le ferez à moi-même: *Quandiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (1).

(1) Matth. xxv. 40.

Ah! mes frères, vous dit saint Chrysostôme, que ne feriez-vous pas si vous pouviez démêler Jésus-Christ dans cette troupe de pauvres qui implorent votre charité; si vous saviez qu'il est déguisé, et si vous étiez assez heureux pour le reconnaître? Quelque peu charitable que vous soyez d'ailleurs, quel effort ne feriez-vous pas pour gagner par vos aumônes celui dont dépend votre sort pour l'éternité? Vous n'oseriez alors refuser personne; vous donneriez même plus que vous ne pourriez; vous auriez peur que celui qui retournerait les mains vides ou que vous renverriez mécontent, ne fût le Sauveur lui-même. A quoi pensez-vous donc, continue ce Père, de n'écouter pas les plaintes des pauvres, et de ne vous rendre pas sensibles à leurs misères, assurés que vous êtes par la foi, qu'il n'en est pas un seul en qui il ne réside en personne?

Oui, encore une fois, ajoute le docte Salvien, c'est Jésus-Christ lui-même qui réside dans la personne des pauvres, et qui souffre dans eux, qui implore votre assistance : *Solus tantummodò Christus, qui omnium pauperum universitate mendicet.* C'est lui; (ah! mes frères, ouvrez les yeux de la foi, et reconnaissez-le;) c'est lui qui, du milieu de cette troupe affligée, vous crie et vous dit : O chrétiens, mes chers enfants, que n'ai-je pas fait pour vous? ne ferez-vous donc rien pour votre Sauveur et votre Dieu? Pour vous retirer de la mort, je n'ai épargné ni mes biens, ni mon honneur, ni mon sang, ni ma vie. Ah! je n'ai garde d'exiger de vous autant que vous avez reçu de moi : *Non tantum postulo quantum dedi.* Je vous ai donné tout mon sang, et je ne vous demande qu'un verre d'eau froide : *Sanguinem dedi,*

aquam flagito. Je vous ai revêtus de ma grâce; je vous promets même de vous revêtir un jour de toute ma gloire : et je ne vous demande qu'un vêtement usé, que le plus mauvais de vos habits, pour être couvert avec moins d'indécence et me garantir du froid que j'endure. Je vous ai établis les héritiers de mon royaume, les compagnons de mes Anges; tous les Cieux vous doivent être ouverts un jour, et faire votre éternelle demeure : ah! de grâce, recevez-moi parmi vos enfants, ou traitez-moi du moins comme un de vos domestiques et de vos esclaves, du moins comme tant de vils animaux dont vous faites souvent l'objet de toute votre attention et de votre folle tendresse. Je vous ai délivrés de l'enfer auquel vous étiez condamnés : et je vous demande que si vous ne pouvez me faire sortir de la prison où je suis, vous m'y rendiez au moins quelque visite, pour adoucir mes chaînes et me consoler dans mon affliction et dans ma misère. Je vous ai ressuscités mille fois, lorsque vous étiez dans un état de mort : je ne vous demande pas la même grâce, mais seulement que vous veniez voir, que vous me veniez offrir quelques secours quand je suis malade. Enfin je ne regrette pas ce que je vous ai donné, ni ce que j'ai fait pour vous; mais je vous en demande au moins une partie, afin que vous ayez le mérite d'avoir fait quelque chose pour moi : *Non tantum postulo quantum dedi.* Le Fils de Dieu, mes frères, peut-il vous parler avec plus de douceur et de bonté? peut-il user de termes plus tendres et plus pressants, pour fléchir vos cœurs en faveur des pauvres, et ne faut-il pas que vous soyez plus dur que le marbre et

le rocher, si vous n'en êtes attendris jusqu'aux larmes?

Mais laissons, mes frères, laissons le pauvre souffrir dans son corps; laissons-le périr, si vous voulez, puisque sa misère corporelle ne vous touche pas, et que vous vous imaginez toujours qu'on l'exagère. Mais malheureux que nous sommes! laisserons-nous périr son âme, cette âme pour laquelle Jésus-Christ est mort, qu'il a rachetée, non avec des richesses corruptibles, mais au prix de tout son sang? La laisserez-vous éternellement périr, par le défaut de quelque aumône et de quelque secours? Car c'est ici, riches du monde, votre grand crime; comprenez-le bien, et vous avouerez que les misères spirituelles des pauvres sont bien plus grandes encore que toutes celles qui peuvent affliger leurs corps, et que vous n'en êtes que plus coupables vous-mêmes de n'en arrêter pas le cours, ce qu'il vous serait aisé de faire par quelque légère aumône. Oui, mes frères, le pauvre se trouvant abandonné de toute la nature, blasphème contre toute la nature; et voyant que tout abonde, que tout brille dans la maison du riche, et que tout manque dans la seinne, il s'en prend à l'Auteur de son être, il doute de sa puissance, il murmure contre sa sagesse, il blasphème contre sa justice, il parle mal de sa bonté; il perd la patience, il perd presque la foi et la charité. Il se voit malheureux, et il sait que vous êtes dans l'abondance : quelle apparence de lui faire comprendre que Dieu est son père aussi bien que le vôtre? Comment pourrait-il en effet aimer des inhumains, et retenir sa colère contre le spectacle de vos magnificences et le bruit des vos folles dépenses et de vos

plaisirs? Le pauvre se perd donc, mes frères, et se damne, en vous maudissant, en vous haïssant : mais c'est vous qui, par vos duretés, le réduisez à ce désespoir; c'est vous qui le perdez et qui le damnez, en le forçant de vous haïr et de vous maudire. Ah! mes frères, combien ne périt-il pas des pauvres tous les jours et en toute manière? Et ne peut-on pas dire, riches durs et sans compassion, que c'est vous, en quelque sorte, qui, par le refus de l'aumône, les immolez tous au démon : *Quos non pavisti, occidisti.* Oui, ce mari et cette femme, dont la pauvreté nourrit la discorde, qui n'ayant pas de pain à se donner mutuellement, se donnent l'un à l'autre mille malédictions, et se damnent enfin misérablement, c'est vous qui les avez conduits à leur perte éternelle : *Occidisti.* Cette mère infortunée, qui appelle enfin au secours de ses enfants abandonnés ce malheureux riche qui a offert souvent d'en être le père et le protecteur, pourvu qu'elle voulût elle-même se livrer à sa passion, c'est vous qui l'avez poussée à cette extrémité : *Occidisti.* Cette fille, qui, pressée par la nécessité, ouvre enfin les portes de sa maison à ce corrupteur qui la poursuit depuis si long-temps, c'est vous qui l'avez livrée, qui l'avez perdue : *Occidisti.* Cet ouvrier, que le défaut de secours a retiré du travail, et dont loisiveté, jointe à l'affreuse indigence, a fait un scélérat et un voleur, c'est vous qui l'avez précipité dans ces malheurs : *Occidisti....* Quelle irréligion, vous écriez-vous quelquefois, quelle impiété, quel libertinage parmi les pauvres! Mais ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, mes frères; car d'où naît singulièrement cette irréli-

gion, et d'où viennent, parmi les pauvres, tant de désordres qui font frémir, si ce n'est du défaut des aumônes et de la stérilité de vos secours?

Dites-nous-le, dignes Pasteurs de cette ville, et vous zélés Ministres qui portez avec eux le faix de leurs paroisses, dites-nous-le, si la douleur vous permet ici de parler : que vient-on vous rapporter tous les jours? que voyez-vous de vos yeux? qu'êtes-vous obligés de souffrir, parce que l'on ne vous met pas entre les mains des secours suffisants? Le pauvre veut-il se laisser instruire, veut-il se laisser consoler, veut-il que vous preniez soin de son âme, quand vous ne lui portez pas de quoi soulager son corps? Le pauvre veut-il mettre ses enfants entre vos mains, pour les former dans la piété et les éloigner du vice, quand vous n'êtes pas en état de le décharger d'une partie de la nourriture et de l'entretien de sa famille? Le pauvre veut-il écouter les remontrances que vous lui faites, les avis de salut que vous lui donnez pour lui-même, quand vous allez à lui sans une aumône dans la main? Non, non; en vain vous lui répéteriez cent fois qu'il faut prendre patience, qu'il faut retourner entre les bras du Père céleste, qu'il faut être soumis et résigné à ses ordres, qu'il faut se reposer sur les soins de sa Providence, qu'il faut se confesser, se corriger, se convertir : tant que le pauvre est dans un besoin extrême de toutes choses, ce langage lui paraît dur : *Durus est hic sermo* (1); et quelque zélés que vous puissiez être, sans aumône il ne vous sera presque jamais possible

(1) Joan VI. 61.

de réduire ces cœurs indociles. Ah! sans aumône, encore une fois, vous le savez mieux que moi, les pauvres vous regarderont toujours comme des consolateurs fatigants, comme des diseurs de paroles, et peut-être vous renverront-ils comme des ministres odieux : au lieu qu'avec l'aumône vous auriez le cœur du pauvre dans vos mains, vous le tourneriez à tout bien, vous l'engageriez à bénir le Père commun de tous les hommes, et vous le mettriez comme infailliblement dans la voie du royaume des cieux; tandis que d'une autre part les riches s'en ouvriraient également l'entrée par les aumônes qu'ils vous auraient confiées. Mais je m'aperçois, mes frères, que j'entre, sans y penser, dans les précieux et inestimables avantages que l'aumône nous procure : voyez donc, mon cher auditeur, si vous avez quelque chose de particulier à me demander sur ce sujet.

10me DEMANDE.

Mon Père, je me trouve accablé de toutes vos raisons et de toutes vos réponses, et je n'ai garde de vous apporter de nouveaux prétextes pour ne pas faire l'aumône; je me sens, au contraire, très-porté à la faire abondamment. Je voudrais seulement, pour me fortifier toujours plus dans mon dessein et dans les heureuses dispositions où je suis, que vous eussiez la charité de m'en découvrir en peu de mots tous les avantages.... Car je vous avoue que l'intérêt a un grand pouvoir sur mon esprit, et que comme l'intérêt temporel m'empêchait de faire l'aumône, un intérêt spirituel aussi, si vous me le proposez comme il faut, sera capable de m'en faire faire toujours de plus abondantes.

RÉPONSE.

Si je ne craignais d'allumer votre cupidité pour les biens temporels, en voulant échauffer votre charité pour les pauvres, que n'aurais-je pas à vous dire des récompenses et des avantages temporels qui sont attachés à l'aumône chrétienne? Je vous dirais, et j'aurais les Livres saints pour garants, qu'en donnant aux indigents, vous prêtez à Dieu à usure; qu'à proportion que vous semerez dans le sein des pauvres, vous recueillerez dans vos champs; qu'en leur donnant aujourd'hui votre superflu, vous ferez passer vos richesses, après les avoir considérablement accrues, à vos derniers neveux; qu'en soutenant les œuvres de miséricorde, vous affermissez les fondements de votre maison; qu'en soulageant tous les misérables, vous vous faites de tous les misérables des protecteurs qui attireront sur vous toutes les bénédictions les plus étendues. Ouvrez, ouvrez les Écritures, et vous verrez que le Seigneur, en conséquence de vos aumônes, vous promet d'abord la bénédiction, la conservation et l'augmentation même de tous vos biens temporels. Donnez au Très-Haut, dit le Sage, et puisqu'il a assez de bonté pour vouloir bien recevoir vos largesses, ne doutez pas aussi qu'il ne soit aussi puissant pour vous dédommager avec usure des frais de votre libéralité. Répandez vos biens à pleines mains dans le sein des pauvres, dit l'Évangile, et vous recevrez abondamment; vous recevrez beaucoup plus que vous n'aurez donné; Dieu même, qui ne se laisse point vaincre en libéralité, vous rendra jusqu'au centuple.

C'est-à-dire, mes frères, que les biens que la charité distribue, sont de ces pains de bénédiction qui portent avec eux un caractère d'abondance; que c'est cette petite mesure d'huile de la veuve de Sarepta, dont parle le Prophète, qui coule toujours, et qui ne tarit point; que c'est ce rafraîchissement passager que David donne à un esclave dans sa défaillance, et qui lui fait retrouver à lui et à son armée le butin que les Amalécites lui avaient enlevé; que c'est ce levain fécond, dont parle l'Apôtre, qui mis dans la farine, augmente toute la pâte; que c'est ce verre d'eau dont nous parle l'Évangile, qui, donné au nom de Jésus-Christ, arrose nos champs et les rend fertiles; que c'est enfin cette divine semence qui fructifie prodigieusement, et qui rapporte jusqu'au centuple à son maître.

Ah! ne croyez donc pas, mes frères, que ce soit perdre votre bien que d'en distribuer une portion aux pauvres, et que ce soit vous appauvrir que de faire beaucoup d'aumônes. Avez-vous jamais remarqué, vous dit saint Chrysostôme, que l'aumône ait jeté quelqu'un dans le besoin, et qu'on soit tombé dans l'indigence à force de vouloir soulager les besoins de ses frères? Non, mes frères; c'est le jeu, c'est la débauche, c'est l'ambition, la vanité, le luxe qui ruinèrent toujours les maisons les plus opulentes. Mais l'aumône n'appauvrit jamais personne; et voilà ce qui faisait dire avec tant de confiance à saint Jean, patriarche d'Alexandrie, surnommé l'Aumônier, que quand tous les hommes du monde seraient réduits à la mendicité, et qu'ils viendraient tous à Alexandrie

pour y recevoir du secours, ils ne pourraient jamais épuiser ses trésors et ses richesses : *Etsi totus orbis veniret Alexandriam, non arctaret liberalitatem et opes.* Je ne crains qu'une chose, disait encore à ce sujet un saint Empereur, à son exemple : c'est que mes aumôniers ne s'acquittent pas exactement de leur charge à l'égard des pauvres, parce que dans ce cas-là je suis persuadé que mon empire serait bientôt sapé par les fondements, et que je me trouverais moi-même sans finances et sans ressources : *Nihil deerit fisco nostro, modò pauperes eleemosynam accipiant.*

Ne croyez donc pas, encore une fois, que l'aumône diminue votre bien, et que ce soit le perdre que de le donner aux pauvres : non, c'est le conserver, c'est l'augmenter, c'est amasser et accumuler des trésors, c'est le donner à usure entre les mains de Jésus-Christ même. Nous vivons dans un temps, dites-vous, où l'on ne trouve de sûreté nulle part, on ne sait presque où placer son argent, tous les fonds dépérissent; et moi je vous dis : Placez, placez votre argent dans la maison du pauvre; c'est là que l'injustice et la cupidité ne pourront vous le ravir, et qu'il vous portera l'intérêt le plus abondant. Chose étrange! s'écrie le même Saint, nous trouvons toujours de quoi prêter aux hommes, quand nous espérons d'en tirer quelque intérêt temporel, et nous n'avons jamais à prêter à Jésus-Christ, quoiqu'il nous promette de nous le rendre au centuple. Vous vous plaignez quelquefois, mes frères, et aujourd'hui plus que jamais, que tout vous est contraire; que la stérilité désole vos campagnes, que vos maisons tombent en décadence, que

votre commerce ne va plus, que vos misères croissent à mesure que vous prenez plus de soin de les diminuer. Mais ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, puisque c'est vous qui êtes la source de toutes vos disgrâces et de tous vos malheurs. C'est votre insensibilité pour toutes les œuvres de charité; c'est votre dureté, votre mépris, votre cruauté pour les pauvres, qui vous attirent toutes ces calamités : car ces malheureux, ne pouvant souffrir tant d'indignes traitements de votre part, vous maudissent dans l'amertume de leur âme, et Dieu a égard aux malédictions et aux imprécations qu'ils vous donnent. Ils commettent un grand péché, il est vrai; mais Dieu se sert de leur misère et de leur péché pour vous punir : *Maledicentis tibi in amaritudine animæ, exaudietur deprecatio illius* (1).

Ah! mes frères, voulez-vous donc apporter un prompt remède à tous vos malheurs? voulez-vous voir fleurir vos maisons, rendre votre commerce heureux, faire fructifier vos peines et vos travaux, et répandre dans toutes vos campagnes une abondante fécondité? voulez-vous, en un mot, que tout vous réussisse et que tout vous prospère? apaisez, apaisez les plaintes et les cris de tant de malheureux, par vos libéralités et vos largesses; associez-vous les pauvres, faites-vous leurs amis; intéressez-les en quelque chose à vos biens, à vos affaires, à votre fortune, à votre prospérité : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis* (2); et dès-lors Dieu bénira vos travaux, il secondera vos projets, il multipliera vos revenus, il conservera vos moissons,

(1) Eccli. IV. 6. — (2) Luc. XVI. 9.

il augmentera vos récoltes, il favorisera toutes vos entreprises; partout, en un mot, vous trouverez le Tout-Puissant prêt à vous secourir : car enfin il l'a promis, il y a engagé plusieurs fois sa parole, et il faut nécessairement que la parole d'un Dieu s'accomplisse.

Voilà, mes frères, le premier fruit qu'on recueille de l'aumône. C'est le bien temporel qu'elle conserve, qu'elle augmente, qu'elle accumule, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par quantités de témoignages de l'Écriture, et par l'expérience qu'on en fait tous les jours. Mais ce n'est point par-là que je veux vous engager à faire l'aumône. Il faut, dans une assemblée chrétienne et dans un Ministère chrétien, parler aussi en chrétien : quand il s'agit du royaume des cieux, on doit oublier toutes les récompenses de la terre : et dès qu'il est question des biens de l'âme, peut-on compter pour quelque chose tous les biens du corps? Or voici, mes frères, d'autres avantages de l'aumône bien plus considérables et auxquels vous devez être bien plus sensibles, c'est que l'aumône chrétienne efface et expie le péché; qu'elle nous fait encore persévérer dans la justice; qu'elle nous obtient enfin l'inestimable grâce d'une bonne mort, et qu'elle nous rend dignes de l'immortalité bienheureuse. Est-il rien au monde, mes frères, à quoi des chrétiens doivent être plus sensibles et dont ils doivent faire plus de cas, et ne faut-il pas après cela qu'ils aient renoncé à leur unique et véritable bonheur, si leurs entrailles ne s'ouvrent aux misères des pauvres?

11me DEMANDE.

Il faut convenir qu'en nous proposant de si touchants intérêts, vous nous prenez bien par notre faible. Quoi! plus je donnerai de mon bien aux pauvres, et plus j'en recevrai? A mesure que je deviendrai plus généreux à l'égard des pauvres, le bon Dieu sera plus libéral à mon égard? O! si cela est, comme il n'est pas permis d'en douter, après la parole expresse de Jésus-Christ, *et l'expérience que tant de bons chrétiens en font tous les jours, vous pouvez venir demain avec confiance, et je vous réponds que vous aurez lieu d'être content de mes libéralités. Mais ce qui me flatte davantage, et ce qui augmente le désir que j'ai de vous donner, ce sont ces autres avantages spirituels que vous me promettez encore, de pouvoir par-là effacer et réparer tous nos péchés, nous procurer la grâce d'une véritable conversion, persévérer dans la justice, et mériter enfin de faire une sainte mort. En vérité, tout cela est si beau, si aimable, si consolant, si pressant, que je ne puis le croire aveuglément sur votre parole, et je vous avoue que si vous parveniez à me le prouver solidement, je ne serais plus maître de mon bien, et que je le donnerais peut-être tout aux pauvres. Mais je doute fort que vous en veniez à bout; car je ne vois pas que l'aumône puisse jamais produire de si prodigieux effets.*

RÉPONSE.

Rien de plus surprenant, mes frères, que de voir les termes avec lesquels l'Écriture s'exprime, quand elle parle du pouvoir de l'aumône et de sa vertu pour

effacer le péché. Non, jamais elle n'a rien dit de plus fort et de plus décisif touchant l'efficacité de nos Sacrements, que ce que nous lisons au Chapitre onzième de saint Luc, en faveur de l'aumône : *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis* (1) : Donnez l'aumône, et voilà que tous vos péchés sans exception vous sont remis; faites l'aumône, et dès-lors il n'y aura rien en vous que de pur et de saint aux yeux de Dieu. Et de même que l'eau, dit le Sage, éteint le feu le plus ardent, ainsi l'aumône éteint la colère de Dieu la plus enflammée, et efface les péchés les plus énormes : *Ignem ardentem exstinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis* (2). Conclure de là que l'aumône autorise la liberté d'offenser Dieu, et que c'est obtenir l'impunité de ses crimes que de soulager les pauvres, c'est la conclusion, la maligne conséquence que tirerait volontiers un mondain, un libertin, un impie. Quand nous disons que l'aumône efface les péchés, ce n'est pas que nous croyions qu'elle les efface par elle-même; ce serait une erreur de le penser, de le dire, de le croire. Mais, comme l'explique saint Augustin, et tous les interprètes après lui, c'est parce qu'elle dispose Dieu à écouter nos prières, et à nous regarder d'un œil favorable; qu'elle nous fait trouver grâce devant lui, comme le disait l'Ange au saint homme Tobie : *Facit invenire misericordiam* (3); et qu'elle nous attire enfailliblement les lumières et les secours nécessaires pour nous repentir de nos péchés, et pour opérer une solide conversion. L'aumône ne nous ac-

(1) Luc. XI. 41. — (2) Eccli. III. 33. — (3) Tob. XII. 9.

quiert donc pas le droit de commettre le péché, mais elle nous mérite la grâce de nous repentir de ceux que nous avons commis. Et quels exemples frappants et en même temps bien consolants n'en avons-nous pas dans toute l'Écriture? Zachée donne la moitié de son bien aux pauvres : Zachée, ce chef des Publicains, cet homme intéressé et même injuste, devient en un moment, un homme équitable et un saint; Jésus-Christ même lui déclare que le salut est entré dans sa maison. Corneille joint à ses prières les plus abondantes aumônes : Corneille est éclairé du flambeau de la foi; Dieu même lui envoie saint Pierre pour l'instruire et le convertir. Tobie, sensible à la misère des pauvres, les soulage à proportion de son bien : Tobie, par ses aumônes, attire sur lui et sur sa famille les plus abondantes grâces; c'est l'Ange de Dieu qui l'en assure. Mais sans aller chercher tous ces exemples dans des Livres saints, combien des pécheurs ne se trouvent-ils pas tous les jours heureusement convertis, sans qu'ils sachent peut-être que c'est à leurs seules aumônes qu'ils doivent la grâce de leur pénitence et de leur conversion? Oui, mes frères, tous les jours nous voyons de grands pécheurs changer tout à coup et devenir des saints, des libertins de plusieurs années, rompre leurs habitudes criminelles et embrasser la pénitence; des hérétiques, renoncer à leurs erreurs, s'attacher à Dieu, et devenir des enfants soumis de l'Église; et vous en êtes étonnés! pour moi je n'en suis point surpris, si je puis découvrir qu'ils ont été charitables envers les pauvres, parce que c'est par de semblables hosties, dit saint Paul, qu'on se rend tou-

jours Dieu favorable : *Talibus enim hostiis promeretur Deus* (1); que c'est-là l'accomplissement de la parole de Jésus-Christ, comme le remarque saint Ambroise, et la vertu comme infaillible que ce divin Sauveur a attachée à l'aumône chrétienne. Et voilà, mes frères, pourquoi j'ai toujours tout espéré d'un pécheur qui aime les pauvres, comme aussi j'ai toujours craint pour un juste qui ne les aime pas.

Quel est l'homme, en effet, qui ne se trouve redevable envers la Justice divine, et qui ôsât espérer d'être juste au tribunal du Tout-Puissant, s'il voulait entrer en jugement avec nous, et peser nos œuvres au poids du sanctuaire? Or, vous n'êtes pas toujours en état de satisfaire, par une rigoureuse pénitence, à cette Justice; vous ne pouvez pas toujours, comme vous le dites, ou peut-être comme vous vous en flattez, expier vos offenses par de longues prières, par des jeûnes multipliés, par de sanglantes macérations. Eh bien! il faut du moins, dit Daniel au roi Nabuchodonosor, que vous les rachetiez par des œuvres de miséricorde, que vous distribuiez des aumônes, non-seulement selon l'étendue de vos moyens, mais encore selon l'étendue, selon la malignité et la multitude de vos offenses..... Faites l'aumône, ajoute le Fils de Dieu, et toutes vos iniquités seront effacées. La voix du pauvre suppléera à la faiblesse ou à la stérilité de vos larmes.

Mais pour satisfaire à Dieu sur les péchés de la vie passée, l'aumône n'est pas seulement le plus efficace,

(1) Hebr. XIII. 16.

mais c'est le seul moyen qui vous reste. Vous le savez, mes frères, à la Confession de Pâques, l'embarras où l'on se trouve quand il faut vous enjoindre une pénitence conforme à vos fautes, comme l'ordonne le saint Concile. De vous parler de jeûnes, ce n'est pas reconnaître la délicatesse de votre complexion; le peu de santé que vous avez, vous fournit un fonds d'excuses auquel nous ne savons que répliquer? méditer les vérités de l'Évangile, la plupart n'en ont pas l'usage : vous ordonner une retraite pour quelques jours, votre état ne vous le permet pas; c'est parler un langage inconnu aux gens du monde : vous prescrire une visite aux prisons et aux hôpitaux, vous craignez le mauvais air et l'infection des lieux. Que vous reste-t-il pour satisfaire à Dieu, c'est l'aumône : quelque facile qu'il vous soit de la faire, Dieu veut bien s'en contenter.

Mais en vous sanctifiant par vos aumônes, combien de vos frères n'aurez-vous pas le bonheur de sanctifier avec vous? car vous le savez, mes frères, vous ne travaillez jamais plus efficacement au salut des pauvres, que lorsque vous vous appliquez à soulager leur misère. En leur épargnant les sollicitudes de la vie présente, vous leur donnez plus de loisir de songer à l'éternité, de vaquer à la prière, d'approcher des Sacrements, d'écouter les instructions et les vérités saintes que nous lui annonçons, d'adorer une Providence paternelle qui veille si attentivement à tous ses besoins, et de pratiquer enfin toutes les œuvres du salut. En pourvoyant libéralement aux nécessités de leur corps, vous les engagez à remplir les devoirs de

l'âme; vous les dérobez à la justice du Tout-Puissant pour les rendre à sa miséricorde; j'ose même le dire, vous les dérobez quelquefois à la justice des hommes mêmes : car vous le savez comme moi, qu'il ne faut qu'une aumône faite à propos, pour faire éviter des millions de péchés : tantôt le larcin de cet homme, tantôt la prostitution de cette fille; ici, la friponnerie de l'un, là, le parjure et le faux témoignage de l'autre. O! qu'une aumône, en certains moments favorables, a prévenu de murmures et de blasphèmes contre Dieu! qu'une discrète et prompte charité a retenu d'impatiences, d'emportements, de désespoirs, peut-être même de meurtres, d'homicides! Eh! qu'il en est peut-être de ces malheureux, mes frères, qui prêts d'aller subir sur nos échafauds le châtiment de leurs crimes, auraient pu, comme Thamar le fit à Juda, vous reprocher que vous en étiez vous-mêmes les seuls et véritables auteurs, par l'opiniâtre et injuste refus que vous leur aviez fait de quelque assistance temporelle! Quelle gloire et quelle consolation pour vous, mes frères, de pouvoir, par quelque légère aumône, non-seulement expier tous vos innombrables péchés, mais encore de pouvoir empêcher et prévenir tous ceux que votre prochain pourrait commettre dans la suite!

A tous ces prodigieux avantages que l'aumône nous procure, ajoutez encore, que non-seulement elle nous délivre de tout péché, comme nous l'assure Tobie : *Eleemosyna ab omni peccato liberat* (1); mais qu'elle

(1) Tob. IV. 11.

nous fait encore persévérer dans la justice, et cela conformément à l'Écriture, qui nous dit, en termes formels, que l'aumône augmente et accumule les précieux fruits de notre sainteté. *Et augebit incrementa frugum justitiæ vestræ* (1); et que la justice de celui qui répand ses biens sur les pauvres, demeure dans tous les siècles : *Dispersit, dedit pauperibus ; justitia ejus manet in seculum seculi* (2). Écoutez-moi donc, âmes justes, âmes fidèles, et ne perdez rien de cette instruction. Il est de la foi, qu'il n'y a que votre persévérance qui puisse vous mériter la glorieuse immortalité. Il n'est pas moins de la foi encore, que votre persévérance finale n'est, pour ainsi dire, uniquement attachée qu'à la sainteté, qu'à la ferveur de vos prières. Mais, hélas, grand Dieu! vos prières, mes très-chers frères, tout gens de bien que vous êtes, sont si faibles, si tièdes, si languissantes, qu'en vérité vous avez tout à craindre pour ce terrible moment. Ah! voulez-vous que je vous enseigne le secret admirable de suppléer à la faiblesse de ces prières, et de les rendre même toutes-puissantes? Aimez les pauvres, assistez les pauvres, vous dit l'Esprit saint par la bouche du Sage, répandez dans leur sein d'abondantes aumônes, et ces aumônes intercéderont puissamment pour vous : *Conclude eleemosynam in corde pauperis et hæc pro te exorabit* (3). Oui, toutes ces charitables aumônes que vous leur aurez faites, s'élèveront vers le ciel; elles animeront, elles accompagneront, elles soutiendront vos prières, elles les porteront jusqu'au trône de

(1) Cor. IX. 10. — (2) Ps. CXI. 9. — (3) Eccli. XXIX. 15.

Dieu. Eh! que dis-je? elles prieront, elles-mêmes pour vous, et vous obtiendront des grâces fortes et puissantes pour persévérer dans la justice, et pour mourir enfin dans l'amour et dans la paix de Jésus-Christ : *Et hæc pro te exorabit.*

Mais quelles seront les heureuses suites d'une mort si douce et si précieuse? C'est que celui qui exercera la charité envers son frère indigent, sera récompensé, après sa mort, d'une vie qui ne finira point, et couronné d'une gloire qui ne se flétrira jamais : *Qui sequitur misericordiam, inveniet vitam et gloriam* (1); et que tous les pauvres, ajoute Jésus-Christ dans l'Évangile, qu'il aura soulagés pendant sa vie, seront, après sa mort, comme autant de tendres amis, de guides fidèles et de puissants avocats, qui l'introduiront dans les demeures éternelles : *Et ego vobis dico : Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut recipiant vos in æterna tabernacula* (2).

Ah! mes frères, c'était à la vue d'une si précieuse et d'une si abondante récompense, que saint Pierre Chrysologue exhortait le peuple chrétien d'une manière si forte et si pathétique à s'épuiser en aumônes et en libéralités envers les pauvres. Donnez, mes frères, disait-il avec Jésus-Christ dans l'Évangile : *Date.* Quoi? Ce que les vers peuvent gâter, ce que la rouille peut consumer, ce que mille accidents peuvent vous enlever, ce que les voleurs peuvent vous dérober, ce que l'injustice des hommes peut vous ravir, ce que vous n'emporterez pas certainement avec vous dans le

(1) Prov. XXI. 22. — (2) Luc. XV. 9.

tombeau. *Date;* donnez. Quoi? Cet inutile superflu de vos biens, ces vaines et frivoles richesses qui sont les inquiétudes de la vie, les tentations de la vertu, les amorces de l'injustice, et bien souvent même le prix de tant de crimes. *Date;* donnez, et il vous sera donné: *Et dabitur vobis.* Quoi? Tous les biens de Dieu même, qui sont tous les biens de l'homme, un bien qui est tout bien, qui est le souverain bien, le bien suprême, le bien infini, le bien universel, le bien éternel : *Date, et dabitur vobis.* Donnez des richesses périssables, et vous recevrez des richesses immortelles; donnez un peu de terre, et vous recevrez le Ciel; donnez une légère obole, et vous recevrez un royaume; donnez un mauvais habit, et vous recevrez le précieux vêtement de la gloire; donnez un verre d'eau, et vous recevrez un torrent de délices; donnez enfin une miette de pain, une vile pièce d'argent, quelque misérable reste de votre intempérance ou de votre vanité, et vous posséderez Dieu même; Dieu même, mes frères, avec toutes les richesses de sa puissance, avec tous les trésors de sa gloire, avec toute l'abondance de ses biens, avec toute la magnificence de son divin royaume, avec tous les attraits et toutes les beautés de ses infinies perfections : *Et dabitur vobis.*

Voilà, mes frères, voilà encore un coup les précieuses, les nobles, les magnifiques, les immortelles récompenses que Dieu réserve dans l'autre vie à tous ceux qui auront pratiqué dans celle-ci l'aumône chrétienne. Devons-nous être surpris après cela que tout ce qu'il y a eu de Saints dans tous les siècles, que les Patriarches de l'ancienne loi, que tant de grands Saints

de la nouvelle, que les Ambroise, les Augustin, les Chrysostôme, les Charles Borromée, n'aient rien épargné ni ménagé pour soulager les pauvres dans leurs misères, qu'ils aient tout engagé, tout sacrifié, qu'ils aient vendu jusqu'à leur lit, leur linge, leur table, leurs meubles, leurs domaines et tous leurs biens, que dis-je, les calices, les vases sacrés, les croix d'or et d'argent de leur Église, pour leur en distribuer le prix? Devons-nous être surpris après cela, que tant d'illustres princesses, tant de grands empereurs, et même tant de saints rois de la France, aient aimé, chéri et honoré les pauvres, jusqu'à les appeler leurs amis et leurs frères, jusqu'à les revêtir et les servir de leurs propres mains, les faire manger à leur table, leur laver les pieds, panser leurs plaies, essuyer leurs larmes, jusqu'à leur rendre enfin les services les plus bas et les plus humiliants, dans les maisons mêmes que leur piété leur avait fait élever pour leur servir d'un asile salutaire et pour l'âme et pour le corps? Ah! mes frères, non, rien de tout cela ne nous doit surprendre, puisque, après tout, il n'y a rien de plus héroïque, rien de plus chrétien, rien de plus digne d'un grand cœur, que de secourir les misérables, et d'entrer dans les œuvres de charité qu'un pasteur zélé vous propose. Mais ce qui m'étonne, ce qui surpasse toute ma raison, ce qui doit vous étonner vous-mêmes et vous jeter comme moi dans la surprise et dans la frayeur, c'est qu'après tous les avantages que je viens de vous proposer pour vous engager à faire l'aumône aux pauvres, il se trouvera peut-être encore, dans cet auditoire, des riches assez avares et assez attachés,

pour ne pas dire assez cruels et assez inhumains, pour la leur refuser au sortir de cette église, ou même demain dans la quête que nous devons entreprendre en leur faveur.

Ah! mes frères, je vous en conjure donc en finissant, pour l'amour de Jésus-Christ, et pour l'amour que vous vous devez à vous-mêmes! ah, soyez sensibles à la misère des pauvres, et laissez-vous toucher à la vue de leur indigence; sans quoi je vous déclare, de la part de votre Dieu, que tous ces misérables que vous aurez négligés, que vous n'aurez pas soulagés, que toutes ces pauvres âmes que vous aurez laissé périr, s'élèveront au jour du jugement pour condamner à la face de tout l'univers votre dureté à leur égard et votre cruauté, et pour crier à jamais une éternelle vengeance contre vous. Juste Juge des vivants et des morts, s'écrieront-ils, puisque nous n'avons pas eu des tribunaux sur la terre où nous puissions avoir recours, nous en appelons présentement au vôtre; nous vous demandons justice de notre mort. Voilà nos meurtriers, voilà nos bourreaux, ces riches impitoyables; leurs superbes habits sont encore teints de notre sang; leurs jeux, leurs festins, leurs somptueux repas, sont coupables de la faim qui nous a ôté la vie. Ils pouvaient, hélas! nous la conserver, en nous faisant quelque petite aumône, mais ils ont mieux aimé nous voir souffrir, nous voir périr, que de nous donner la moindre assistance et les moyens de nous sauver. O Jésus, le Père des orphelins, le Juge des veuves, l'Ami des pauvres et de toutes les OEuvres de charité; grand Dieu, souverain vengeur des injustices, levez-vous donc, lui diront-ils,

et jugez notre cause; châtiez, punissez, et réprouvez à jamais ces âmes insensibles, avares et cruelles, qui vous ont méprisé et rejeté vous-même dans nos personnes, et qui se sont par-là rendues si indignes de vos bontés et de vos miséricordes. Vengez-vous, vengez-vous donc pour jamais, et frappez-les de vos carreaux et de vos foudres éternelles. Ah! mes frères, Jésus-Christ, le souverain Juge, pourra-t-il se refuser à des plaintes, à des cris, à des gémissements si justes et si raisonnables qui s'élèveront de toute part jusqu'à son trône? Non, dit le Prophète, il entrera tout d'un coup en fureur, il lancera sa foudre d'une éternelle malédiction, et criera d'une voix terrible et foudroyante, à tous ces riches inhumains, de se retirer de lui, et d'aller, avec leur argent et leurs richesses, dans les flammes éternelles : *Pecunia tua tecum sit in perditionem* (1).

Mais, au contraire, si vous vous hâtez de les secourir, quelle glorieuse bénédiction ne recevrez-vous pas de leur part dans ce terrible jour? Car si les pauvres et les veuves qui environnaient le corps de la pieuse Dorcas après sa mort, montraient à saint Pierre, en fondant en larmes, les linges, les habits, les chemises et les robes qu'elle leur faisait, pour engager ce chef des Apôtres à ressusciter cette charitable mère des pauvres, comme il la leur ressuscita effectivement par ses prières; n'est-ce pas une image bien sensible et bien consolante de ce qui doit arriver dans ce grand jour? Oui, vous verrez cette multitude infinie de pau-

(1) Act. VIII. 20.

vres que vous aurez soulagés, fondre autour de Jésus-Christ, pour être votre consolation et votre appui, pour prendre votre défense et lui demander pour vous les fruits immortels d'une résurrection glorieuse : *Et circumsteterunt illum* (1). Oui, mes frères, cette foule de pauvres que vous aurez nourris, tous ces malades que vous aurez secourus, tous ces orphelins, ces veuves et ces pupilles que vous aurez protégés, environneront de toute part Jésus-Christ, votre souverain Juge; ils se mettront entre lui et vous, ils plaideront votre cause, ils solliciteront puissamment votre pardon, et publiant enfin à haute voix vos aumônes, ils obtiendront infailliblement votre grâce : *Et circumsteterunt illum*. Nous entendrons dire, en effet, à l'un, que vous lui avez donné du pain; à l'autre, que vous lui avez donné de l'argent; à celui-ci, que vous lui avez donné un habit; à celui-là, que vous l'avez retiré dans votre maison, que vous l'avez soulagé dans ses infirmités, que vous l'avez consolé dans ses fers; nous leur entendrons dire à tous, que vous leur avez sauvé la vie : *Et circumsteterunt illum omnes viduæ, et ostendentes ei tunicas et vestes quas faciebat illis*. Mais quelle consolation et quelle gloire pour vous, d'entendre dire à Jésus-Christ, en présence de tout l'univers, que tout le bien que vous aurez fait aux pauvres, vous l'aurez fait à lui-même : *Quandiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (2). O heureux riches, vous dira-t-il, riches tendres, charitables et compatissants, c'est donc vous qui m'avez nourri, qui m'avez vêtu,

(1) Act. IX. 39. — (2) Matth. XXV. 40.

qui m'avez secouru dans toutes mes misères; comment pourrais-je me résoudre à vous damner, après avoir eu tant de charité et m'avoir rendu, dans la personne des pauvres, tant d'importants services? Non; mon Père céleste m'avait établi votre Juge, mais voilà que les pauvres m'ont rendu votre rémunérateur, votre débiteur et votre ami : entrez donc à jamais dans mon royaume, possédez-le comme votre héritage, comme un bien qui est à vous, que vous avez reçu de votre Père, qui vous est dû de tout temps, et que vous avez mérité par vos bonnes œuvres, mais surtout par l'abondance de vos aumônes. Je vous le souhaite, mes frères, de toute l'étendue de mon cœur, Au nom du Père, etc.

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET.

..... (*Page* 17, *ligne* 25.) et dans la souffrance. Voyez, en effet, disent saint Basile et saint Augustin : si le pied se trouve blessé, la langue se plaint aussitôt, et crie qu'on lui fait mal, l'oreille ne se ferme pas, les yeux regardent la plaie, la main s'étend, la tête s'abaisse; en un mot, tous les membres conspirent au soulagement de la partie malade. La blessure n'est point personnelle, elle ne laisse pas cependant que de devenir commune, par l'empressement mutuel qu'ils ont tous à donner du secours à celui d'entre eux qui souffre et qui se trouve dans le besoin. Or telle est l'union, la compassion et la charité bienfaisante, ajoutent ces saints Docteurs, après l'apôtre saint Paul, qui doit régner parmi tous les chrétiens, qui ne sont qu'un même corps en Jésus-Christ. A toutes ces solides raisons, je pourrais ajouter encore, que n'ayant tous avec les pauvres qu'une même origine, qu'une même nature, qu'une même religion, qu'un même Dieu, qu'un même Père, qu'une même Église, qu'un même Sauveur; qu'étant tous instruits avec eux de la même parole et de la même doctrine, nourris à la même Table et des mêmes Sacrements, réglés par la même discipline et le même Évangile, destinés au même héritage et au même bonheur, qui est le Ciel;

il ne doit y avoir aussi entre eux et nous qu'un même cœur et qu'une même âme, qu'une même tendresse et qu'une même affection, c'est-à-dire, qu'une même charité pour nous secourir et nous entr'aider mutuellement dans tous nos besoins; autrement il serait vrai de dire que nous renoncerions, en quelque sorte, à cette union fraternelle qui doit être entre tous les pauvres et nous, et que n'étant plus unis avec les pauvres qui sont nos fères, nous n'aurions plus Jésus-Christ ni pour Chef, ni pour Rémunérateur, ni pour Père.

Mais ce n'est pas assez : la loi de la justice ne nous oblige pas moins à faire l'aumône aux pauvres, que celle de la charité. Car ne pensez pas que le souverain Créateur de tous les hommes les ait déshérités en votre faveur. S'il vous a établis sur ses autres serviteurs, ce n'est qu'afin que vous leur distribuiez une nourriture abondante, ou du moins suffisante. S'il vous a donné du crédit, de l'autorité dans l'Égypte, ce n'est pas afin que vous possédiez vous seul les fruits de l'abondance, mais afin, qu'à l'exemple de Joseph, vous en fassiez part à vos frères pendant les jours de sécheresse et de calamité. En un mot, si vous êtes riches, etc. (*Page* 17, *ligne pénultième.*)

..... (*Page* 28, *ligne* 17.) dans l'enfer. Et ne croyez pas pouvoir échapper à un si triste sort en nous répliquant qu'il n'est pas possible de secourir tous les pauvres. Car enfin, êtes-vous si pauvre vous-même, que vous ne pouviez en secourir aucun? O l'étrange moyen de

justification, que de se prévaloir d'un impossible qu'on ne demande pas, pour se dispenser du possible que la loi exige! Eh! que deviendrait donc cette foule de malheureux, si chacun refusait de les assister, sous le prétexte de leur multitude? Mais que chacun au contraire remplisse toute l'étendue de son pouvoir, et l'on verra bientôt cette multitude rassasiée. Bien loin donc de vous plaindre de voir tant de pauvres qui vous accablent, après les avoir assistés selon la mesure de vos facultés et de vos biens, ah! bénissez le Seigneur, au contraire, de ce qu'il veut bien se reproduire dans la personne de tant de misérables pour recevoir vos largesses, et avoir mille occasions différentes de vous récompenser.

Mais avouez du moins, mon Père, qu'il y a bien souvent des abus parmi les pauvres. Eh! mes frères, il y a encore bien plus d'abus parmi les riches : et pour un homme qui demande sans une nécessité pressante, combien de personnes opulentes qui refusent sans raison et sans un motif légitime? Mais, ajoutez-vous, combien de libertins sous la forme de véritables pauvres, et que nos aumônes ne serviraient qu'à entretenir dans le libertinage? Mais moi je dis : Combien de véritables pauvres sous la forme de ces prétendus libertins, feraient un saint usage de vos aumônes? Quoi! parce que vous craignez, ou du moins que vous feignez de craindre que vos aumônes ne tombent sur des sujets indignes et disposés à en abuser, faut-il risquer d'en priver une infinité d'autres qui en ont un besoin réel, et qu'elles empêcheraient de se précipiter dans le désespoir? Ne ressemblez-vous pas à un juge,

qui, de peur d'absoudre un coupable, s'exposerait à condamner plusieurs innocents? Je conviens avec vous qu'il peut se trouver et qu'il se trouve même bien souvent de très-mauvais sujets, surtout parmi tous ces mendiants. Mais êtes-vous assurés, répond saint Augustin, que ceux qui se présentent à vous sont de ce nombre, et que cet infirme et ce pauvre estropié que vous rebutez, ne soit pas JÉSUS-CHRIST lui-même? D'ailleurs, ne nous est-il pas ordonné d'imiter le Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir également sur les justes et sur les pécheurs; d'imiter le Sauveur des hommes, qui lava les pieds, dans un même jour, et à saint Pierre et au Disciple infidèle? Les pauvres, etc. (*Page* 28, *ligne* 17.)

..... (*Page* 37, *ligne* 23.) Tout vous y est nécessaire! Oui, tout vous y est nécessaire, si vous prenez pour règle du nécessaire de votre condition, l'usage commun des personnes de votre condition et de votre état. Or, prendre l'usage commun pour règle, surtout dans ce malheureux siècle où il n'y a presque plus de foi ni de charité, où l'on voit la vanité ne connaître point d'autres bornes que l'impuissance, où l'on voit, au sujet des dépenses, les excès érigés en bienséances, et les passions confondues avec les devoirs; prendre, dis-je, dans ce temps-ci, l'usage pour règle, n'est-ce pas vouloir sacrifier le pauvre à la vanité? Oui, tout vous est nécessaire, les spectacles, les jeux, les plaisirs, (car nous sommes dans un malheureux siècle où l'on

se fait des nécessités de ses criminelles passions,) oui, tout vous est nécessaire, si vous prenez pour règle du nécessaire de votre condition et de votre état, l'orgueil et l'ambition, l'esprit d'avarice, l'amour de la mollesse, vices qui ne sont que trop héréditaires dans presque toutes les familles. Or, suivre de telles règles et de tels exemples, n'est-ce pas se mettre dans l'impossibilité d'avoir jamais rien pour les pauvres? disons mieux, n'est-ce pas se faire une fausse gloire d'hériter de la cruauté de ses pères, et de vouloir descendre dans les enfers avec ses ancêtres? Mais, dites-moi, riches du monde qui ne voyez rien que de nécessaire ni dans vos maisons, ni sur vos habits, ni dans vos équipages, ni dans aucune de vos dépenses, vous souvenez-vous de la religion sainte et austère que vous professez? Vous souvenez-vous de ces règles sévères de modération, de tempérance et de modestie que la loi chrétienne prescrit à tous les disciples de Jésus-Christ? Vous souvenez-vous de ces anciens temps du Christianisme, où les riches ne brillaient dans leur état que par leurs généreuses libéralités et par leurs plus éclatantes aumônes? Vous souvenez-vous que la nature, dans le fond, a besoin de peu, et se contenterait, dans le besoin, presque de rien? O que ces heureux temps ont changé, et qu'ils sont différents de nos malheureux jours, où l'on se fait des nécessités de tout, pour ne pouvoir jamais rien donner aux pauvres?

Mais, de bonne foi, etc. (*Page* 37, *ligne* 23.)

..... (*Page* 44, *ligne* 25.) de faire l'aumône. Ce n'est pas, mes frères, que la religion désavoue tout ce qu'une certaine prudence fait amasser et mettre en réserve pour des enfants. Mais ne faire point d'aumônes, quoiqu'on ait de grands biens, parce qu'on a des enfants; ne faire que peu d'aumônes, quoiqu'on ait beaucoup de biens, parce qu'on a des enfants; n'avoir, en un mot, que des entrailles de bronze pour les pauvres, parce qu'on se sent des entrailles de père pour des enfants, c'est sur quoi la piété chrétienne ne s'accordera jamais avec la sagesse mondaine. Non, mes frères, ce prétexte, tout frappant et tout spécieux qu'il est, ne vous justifiera jamais devant Dieu. Car, que vous ayez des enfants à établir ou que vous n'en ayez point, du moment que vous avez de quoi faire l'aumône, rien ne peut vous dispenser d'un devoir si légitime. Le soin des pauvres et le soin de vos enfants furent toujours, pour vous, deux obligations également indispensables. Vous avez des enfants, etc. (*Page* 44, *ligne* 25.)

..... (*Page* 45, *ligne* 27.) que vous aurez mérités? Lorsque vous avez demandé des enfants à Dieu, était-ce pour ne plus pratiquer la charité? Ne l'avez-vous donc prié qu'il vous donnât des héritiers, qu'afin de frustrer les pauvres de l'assistance que vous leur devez? et croyez-vous qu'il eût voulu répandre sa bénédiction sur votre alliance, s'il eût cru que vous ne dussiez aimer que vos enfants, et n'avoir que de l'insensibilité pour la misère des pauvres? Mais je veux

que vous aimiez encore plus tendrement vos enfants; tendresse, hélas! bien souvent trop fatale à tant de pères et de mères, trop funeste à ces enfants mêmes! pouvez-vous jamais aimer, vous dit saint Augustin, plus tendrement ces chers enfants, que quand, par le moyen de la miséricorde et de l'aumône, vous leur laissez un Dieu pour tuteur, un Dieu pour débiteur, un Dieu pour rémunérateur, un Dieu pour père? Que pouvaient faire de plus avantageux pour leurs enfants cette veuve de Sarepta, et cet autre serviteur de Dieu, dont il est parlé dans les Livres saints, que de les confier aux soins paternels de la Providence, de leur ouvrir le sein de Dieu, en les oubliant en quelque sorte, et les exposant à périr de misère, pour ne pas manquer l'un et l'autre à la miséricorde qu'ils devaient à leurs frères? On ne vous demande pas de ces excès de charité, on n'a pas assez bonne opinion de votre foi pour cela; mais du moins est-on en droit de vous demander un peu plus d'abandon à la Providence, au sujet de vos enfants, pour qui, dans la crainte de manquer, vous manquez à vos frères qui ont besoin dans le moment présent de votre secours.

Après tout, etc. (*Page* 45, *ligne* 28.)

..... (*Page* 48, *ligne* 15.) qu'il a commis à vos soins. Si vous vous en tenez à cette règle inviolable, si c'est un devoir pour vous de multiplier vos charités à mesure que Dieu multiplie le nombre de vos enfants, et que vos enfants multiplient leurs crimes; quelles aumônes abondantes n'ai-je pas à me promettre

de votre part, pour tant d'innombrables péchés que vos enfants ont commis dans leur vie : tant de mensonges, tant d'indévotions, tant de colères de violences, tant de jurements, de paroles et de chansons déshonnêtes, de fréquentations et de danses; pour tant de médisances, d'intempérances, d'impuretés, de scandales et de mauvaises actions qu'ils commettent tous les jours? Comptez, comptez tous les péchés de vos filles, de vos garçons, de tous vos enfants; ils sont innombrables. Voilà, par conséquent, ce qu'il faut réparer aujourd'hui par les libéralités les plus généreuses. Et ne craignez pas, etc. (*Page* 48, *ligne* 20.)

..... (*Page* 83, *ligne* 15.) de soulager les pauvres. Conclure de là que les riches, en donnant aux pauvres quelques miettes de pain qui tombent de leurs tables, achètent, pour ainsi dire, de Dieu le privilége de vivre en tout le reste comme le mauvais Riche de l'Évangile; conclure de là enfin qu'il suffit de faire quelque aumône pour avoir accompli toute justice, et pour être sauvé, sans se mettre d'ailleurs en peine de bien vivre, c'est la conclusion, la maligne conséquence que tirerait volontiers un mondain, un libertin, un impie. Mais non, répond là-dessus saint Augustin, l'illusion serait trop grande, et la ressource du salut des riches serait un vrai piége pour eux; si cela était, ajoute le saint Docteur, il faudrait avouer que l'aumône, avec de pareils droits, serait l'endroit faible de l'Évangile. Mais non, encore une fois, l'aumône ne favorisera jamais en aucune manière le libertinage,

et elle n'est pas seule toute la justice chrétienne. Quand nous disons, etc. (*Page* 83, *ligne* 18.)

..... (*Page* 85, *ligne* 8.) un juste qui ne les aime pas.

Mais l'aumône, mes frères, n'a pas seulement un mérite d'impétration, comme disent les Théologiens; c'est-à-dire, la vertu d'obtenir la grâce de la conversion; elle a encore un mérite de satisfaction, c'est-à-dire, la force d'expier le péché et de satisfaire à la justice divine qu'on a provoquée par ses offenses. C'est l'Écriture qui nous l'apprend en mille endroits qu'il serait trop long de vous citer. Ce sont encore tous les Théologiens qui nous l'enseignent : car partout où ils parlent des œuvres satisfactoires, ils parlent de l'aumône comme d'une des œuvres les plus propres à calmer la colère divine, et à nous la rendre propice. Or, ne devez-vous pas admirer ici avec moi la douceur de la Providence envers les riches, d'avoir établi pour eux un moyen de justification et de salut si convenable à leur personne, si conforme à leur état, si proportionné à leur faiblesse, si aisé dans la pratique, et néanmoins si infaillible? Car enfin, riches du monde, vous ne pouvez disconvenir que vous n'ayez commis beaucoup de péchés dans le cours de votre vie, que vous ne soyez indispensablement obligés de satisfaire à Dieu pour tant d'offenses, et qu'il n'est peut-être point de pénitence que vous ne dussiez embrasser pour les expier. Vous espérez, dites-vous, en la miséricorde de Dieu, malgré toutes les iniquités de votre vie passée : vous faites bien de l'espérer. Vous

venez assidument demander cette miséricorde à Dieu dans son temple : Dieu ne demande pas mieux que de vous la faire, et c'est ici le lieu où il se plaît à l'accorder; mais en vertu de quoi peut-il avoir pitié de vous? Il vous le demande lui-même : *Super quo propitius tibi esse potero* (1)? Voilà de grands crimes, vous dit-il; voilà une longue vie dans le monde, qui n'est qu'une longue iniquité et une prévarication universelle de mon Évangile. Vous ne m'opposez ni jeûne, ni macération, ni pénitence; comment puis-je vous faire grâce, sans violer toutes les lois de ma justice? *Super quo propitius tibi esse potero?* Vous savez, en effet, mes frères, combien de raisons, combien d'excuses véritables ou supposées vous nous tenez toutes prêtes quand nous voulons vous assujettir ou aux salutaires humiliations ou aux justes rigueurs de la pénitence chrétienne. Pour réparer tant de scandales, tant de folles vanités de votre vie, à peine pouvez-vous vous résoudre à renoncer à tout ce qu'il y a d'immodeste dans vos parures. Après n'avoir rougi de rien, dans votre vie mondaine, vous auriez honte, tantôt de monter dans les hôpitaux, tantôt de descendre dans les prisons, tantôt enfin d'aller chercher des secours pour ceux qui rougissent d'en aller demander pour eux-mêmes : *Mendicare erubesco* (2). Quand il faut faire porter à votre corps, à ce corps de péché, la peine de ses déréglements, vous nous alléguez la faiblesse de ce corps, la délicatesse de votre complexion, la force de l'habitude, mille infirmités que vous

(1) Jerem. v. 7. — (2) Luc. xvi. 3.

croyez sentir que vous prévoyez, et dont vous vous faites peur à vous-mêmes : *Fodere non valeo.* Cependant, mon frère, il faut de toute nécessité satisfaire à la justice divine, ou vous résoudre à être éternellement damné. Ah! pour éviter un si épouvantable malheur, que ne vous vient-il du moins dans la pensée de profiter de l'avis que vous donne le Prophète, qui est d'expier vos péchés et de satisfaire à la justice de Dieu, par l'abondance de vos aumônes? *Peccata tua eleemosynis redime* (1).

C'était-là, mes frères, l'avis important que Daniel donnait à ce roi impie dont il est parlé dans l'Écriture. Mon prince, lui disait-il, ne méprisez pas, je vous en conjure, le salutaire conseil que je vous donne : *Quam ob rem rex consilium meum placeat tibi.* Je sais, lui disait-il, que vous avez passé des temps infinis dans toute sorte de désordres, et j'en gémis avec vous. Vous ne savez plus par quelle voie réparer tant de crimes, et vous acquitter envers Dieu de tant de dettes. Ne désespérez pas cependant; vous pouvez encore y réussir. Je ne vous propose point les plus austères macérations que vous pourriez peut-être pratiquer aussi bien que tant d'autres. *Placeat tibi consilium meum :* Écoutez et suivez le conseil que je vous donne de la part de Dieu, et au nom de ce même Dieu. *Peccata tua eleemosynis redime :* Rachetez et effacez la multitude de vos péchés par la multitude de vos charités envers les pauvres. Je vous en dis de même, mon frère. Votre santé, votre emploi, votre

(1) Dan. IV. 24.

condition et votre état ne vous permettent pas d'exercer sur vous toutes les rigueurs de la pénitence; quel parti vous reste-t-il donc à prendre? C'est de chercher, dans ce qui a été l'instrument de vos désordres, un moyen assuré de sanctification et de salut, et de faire en sorte que ce qui a été un funeste poison pour vous, vous devienne un salutaire remède. Vos richesses ont été la source intarissable de mille péchés pour vous, ces richesses d'iniquité vous ont perdu : il faut désormais que ces mêmes richesses soient la matière de mille bonnes œuvres; il faut, en les répandant libéralement dans le sein de tant de misérables qui réclament votre assistance, en en distribuant une bonne partie aux pauvres, qu'elles deviennent votre propre rançon : *Peccata tua eleemosynis redime.* Rachetez donc et expiez votre orgueil, cette ostentation, cette vaine gloire dont vous êtes si fort épris, en soulageant les pauvres honteux qui souffrent peut-être autant de s'avouer pauvres que de l'être en effet. Rachetez et expiez ce luxe qui éclate sur toute votre personne, et qui est si contraire à la modestie chrétienne, en donnant des habits et du linge à tant de pauvres malheureux qui n'en ont point. Rachetez et expiez ces intempérances criminelles auxquelles vous vous êtes livré sans honte, en nourrissant tant de familles obérées qui n'ont pas de quoi vivre : *Peccata tua eleemosynis redime.* Ah! vous vous êtes élevé par des dépenses fastueuses au-dessus de votre état : donnez, donnez à ceux qui n'ont pas de quoi se soutenir dans le leur. Vous avez flatté votre goût par une trop grande délicatesse : donnez à

ceux qui, dans leurs maladies, n'ont pas même les remèdes et les soulagements qui leur sont les plus nécessaires. Vous vous êtes abandonné à une indolence, à une inutilité de vie, à une mollesse qui vous a fait négliger tous les devoirs de votre religion : fournissez au travail de ceux que l'oisiveté pourrait rendre criminels jusques dans leur pauvreté même. Enfin vous avez tout accordé à vos sens, au milieu de votre abondance ; le crime ne vous a point étonné dans vos plaisirs : donnez, donnez à ceux qui souffrent sans être coupables, et qui gémissent sous le poids de la misère du temps ou de l'injustice des hommes : *Peccata tua eleemosynis redime.* Donnez, en un mot, à proportion que vous avez péché, puisque vous devez proportionner vos aumônes, qui vous servent de pénitence, aux péchés que vous avez commis : *Peccata tua eleemosynis redime.* Et comme il est de l'essence de la pénitence d'affliger, de mortifier, de retrancher : afin que les aumônes soient encore plus satisfactoires pour vous et plus capables de prévenir la vengeance divine, donnez aux pauvres jusqu'à souffrir, jusqu'à vous incommoder vous-même, en retranchant en leur faveur généralement tout ce qui ne sert qu'à votre amour-propre, qu'à votre cupidité, qu'à votre vanité, qu'à vos plaisirs. Quel bonheur pour vous, que Dieu veuille bien se contenter de si peu de chose pour vous accorder le pardon de tous vos crimes, et vous faire trouver, malgré vos iniquités, dans le superflu de vos biens temporels, de quoi acheter les biens de l'éternité ! Eh ! grand Dieu, quel est donc ici l'excès de votre bonté et de votre miséricorde pour les riches ! partout, et

presque dans toutes les pages de votre Évangile, vous jetez la frayeur dans leur âme, en leur montrant le danger de leur état, en les assurant qu'il leur sera plus difficile d'entrer dans le royaume du Ciel, qu'il ne le pourrait être de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille; et en lançant contre eux tant de malédictions, tant de foudres et d'anathèmes! N'importe, mes frères, ce même Dieu, qui ne veut la perte de personne, mais qui veut au contraire sauver tous les hommes, vous ouvre en même temps un chemin sûr, par le moyen de l'aumône, pour arriver à son céleste royaume, et veut bien même passer pour un Dieu injuste, s'il oublie jamais et s'il ne récompense pas ce que vous ferez pour les pauvres : *Non enim injustus Deus, ut obliviscatur operi vestri* (1). Ah! bénissez donc mille fois, riches du monde, la miséricorde de votre Dieu, qui vous donne un moyen si aisé de satisfaire à sa justice, et de mériter à si peu de frais ses grâces et ses récompenses.

Mais en vous sanctifiant, etc. (*Page* 86, *ligne* 18.)

..... (*Page* 89, *ligne* 18.) *in æterna tabernacula.* Mais quelles consolantes preuves n'avons-nous pas encore de cette vérité, dans ces douces et charmantes paroles que ce divin Sauveur adressera aux âmes justes dans le terrible jour de ses vengeances : Venez, leur dira-t-il, vous qui êtes bénis de mon Père; possédez à jamais le royame qui vous a été préparé dès la création

(1) Hebr. VI. 10.

du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; je ne savais où loger, et vous m'avez recueilli chez vous; je manquais d'habits, et vous m'en avez donné; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous m'y êtes venus voir : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi: esurivi enim, et dedistis mihi manducare; sitivi, et dedistis mihi bibere; hospes eram, et collegistis me, etc.* (1). Si je vous examinais avec rigueur, ajoutera le souverain Juge, si je pesais avec soin toutes vos actions, il serait difficile de n'y trouver pas de quoi vous condamner. Mais parce que j'ai souffert des besoins extrêmes dans la personne des pauvres, et que vous les avez soulagés, entrez dans mon royaume, et jouissez-y à jamais de tous les biens que vous pouvez désirer : *Possidete paratum vobis regnum.*

Ah! mes frères, etc. (*Page* 89, *ligne* 19.)

..... (*Page* 36, *ligne* 2.) votre superflu. Il est d'ailleurs incontestable que toutes les fois que votre frère se trouve dans un besoin plus marqué, vous êtes obligé de faire un nouvel effort sur vous-même; de retrancher, je ne dis pas sur votre superflu, mais sur votre nécessaire; de vous réduire à ce qui est absolument essentiel ou à votre subsistance, ou aux bienséances indispensables de votre état, à l'exemple des premiers Pontifes de l'Église naissante, qui vendaient,

(1) Math. xxv. 34.

dans de pareilles occasions, jusqu'aux vases sacrés, qui se vendaient quelquefois eux-mêmes.

Mais je veux que par la situation de vos affaires temporelles, vous ne puissiez assister de vos biens ceux qui souffrent et qui languissent; du moins assistez-les de votre crédit, de vos conseils. Imitez les Apôtres : ils ne pouvaient par eux-mêmes donner à manger à cette foule de pauvres qui les environnaient : ils s'adressaient à leurs maîtres, ils leur faisaient de vives instances en leur faveur. Vous ne pouvez, dites-vous, être le père des pauvres : eh bien, soyez-en du moins les protecteurs. Vous ne pouvez revêtir ceux qui sont nus, nourrir ceux qui ont faim : eh bien, répond saint Augustin, soyez du moins l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la consolation de l'affligé; tenez compagnie au malade, si vous ne le pouvez guérir. Voilà ce qu'une charité ingénieuse peut toujours pratiquer, à quelque dure extrémité qu'elle soit elle-même réduite. Le Sauveur n'a pas dit, et c'est la remarque de saint Chrysostôme : J'étais malade, et vous ne m'avez pas guéri ; j'étais en prison, et vous ne m'en avez pas retiré : mais, j'étais malade, j'étais en prison, et vous n'avez pas seulement daigné interrompre vos dissipations ordinaires, pour venir me rendre la moindre visite. Ayez donc de la charité et de la compassion pour le pauvre. Vous n'avez point d'argent à lui donner : donnez-lui du moins votre attention et votre tendresse. Vous ne pouvez soulager sa misère : du moins écoutez-en avec patience le triste récit : et Dieu, à son tour, écoutera les prières que vous lui ferez, il les exaucera, et les couronnera dans l'éternité.

..... (*Page* 56, *ligne* 23.) vous-même. Ah! malheureux, pour qui les temps ne furent jamais mauvais, vous dit l'apôtre saint Jacques, gémissez donc maintenant, riches ; pleurez, poussez des cris et comme des hurlements, dans la vue des misères qui doivent fondre sur vous. Vous avez vécu sur la terre dans les délices et dans le luxe; vous vous êtes engraissés comme des victimes préparées pour le jour du sacrifice; vous avez condamné et tué le juste sans qu'il ait résisté : sachez que vos richesses seront réduites en poussière, que les vers mangeront vos habits, et que la rouille, après avoir gâté l'argent et l'or que vous cachez, s'élèvera contre vous et dévorera votre chair comme un feu. C'est là le trésor de colère que vous amassez pour le dernier jour.

Pour vous, mes frères, pauvres de Jésus-Christ, qui seuls vous ressentez de la misère du temps, persévérez dans la patience jusqu'à l'avénement du Seigneur. Vous voyez que le laboureur, dans l'espérance de recueillir le fruit précieux de la terre, attend patiemment que Dieu envoie les pluies de la première et de la dernière saison : soyez aussi patients, et affermissez vos cœurs, car l'avénement du Seigneur est proche.

FRAGMENTS

D'UN DISCOURS SUR LA RESTITUTION.

..... L'on prend, (tout le monde s'en plaint,) et l'on cherche mille prétextes pour ne jamais rendre. Cependant l'obligation de le faire est pressante, est indispensable. Il faut restituer ou être damné : il n'y a point de milieu. C'est ce que je vous ferai voir à la fin de cette Instruction. En voici tout le partage. Presque tout le monde vole, premier point; et presque personne ne restitue, second point. Quelle conclusion tirerons-nous de ces deux vérités, sinon que presque tout le monde se damne, faute de restituer? O mon Dieu, c'est à vous à toucher nos cœurs, et à les détacher des richesses, afin qu'ils ne tombent point dans les piéges du démon. C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

..... On se contente d'un examen superficiel, et la moindre difficulté qui naît, on la prend pour une impuissance absolue; on étouffe mille retours de la conscience, on écarte mille réflections qu'elle présente, et on les traite de scrupules. Dès qu'on ne peut satisfaire à tout, on conclut à ne satisfaire à rien. On n'en veut croire nul autre que soi-même, et si l'on veut bien s'en rapporter à quelqu'un, ce n'est que dans la pen-

sée d'en tirer une décision favorable, et que pour se confirmer dans l'idée de cette impossibilité imaginaire dont on se flatte. D'où il s'ensuit, que voulant toujours restituer, en disant toujours qu'on est dans le dessein de le faire aussitôt qu'on le pourra, on ne le fait jamais, parce qu'on ne pense jamais le pouvoir. La plupart disent bien, Je rendrais, je rendrai; mais ils ne disent pas comme Zachée, Je rends : *Reddo*. Nous trouvons, dans les Missions, une infinité de gens qui promettent de rendre; mais retournez dans ce lieu-là, un an, deux ans après, et demandez-leur s'ils ont rendu; ils diront encore, Je rendrai; mais ils ne rendent point. La plupart de ceux-là sont comme le loup, qui ne rend que ce qu'on lui ôte.

Lorsque vous donnez en aumône le prix de quelque violence, vous imitez Judas, qui alla donner au Temple l'argent qui était le prix du sang de Jésus-Christ, et vos aumônes sont plutôt diaboliques que chrétiennes. C'est bien fait de faire l'aumône; qui en doute? mais il faut la faire de votre bien, et non pas du bien d'autrui. Le pauvre à qui vous donnez l'aumône, dit saint Augustin, se réjouit et prie Dieu pour vous; mais celui à qui vous l'ôtez, pleure et crie vengeance contre votre injustice. Quand vous appelez en justice un voleur qui vous a volé, s'il donnait au juge une partie du butin qu'il vous a enlevé, afin d'être renvoyé, et si le juge recevait ce présent, qu'en penseriez-vous? O le méchant homme! diriez-vous; il est plus voleur que le voleur même. Vous ne pourriez approuver cette

injustice, tout injuste que vous êtes ; et vous croyez que Dieu veuille la commettre!

Huitième prétexte. Mais ce n'est pas à un seul que j'ai fait ce tort; c'est à plusieurs : comment satisferai-je à tant de particuliers que j'ai trompés? Je conviens que la restitution est plus ou moins difficile, selon les conjonctures et la situation différente des choses, et qu'il y a des affaires tellement embarrassées que l'on n'y peut presque rien démêler. Je ne puis pas m'engager ici dans une discussion exacte, mais voici quelques règles générales qu'il faut que vous vous appliquiez. La première est d'exciter en vous un vrai désir de réparer tous les dommages que vous avez causés. La seconde, de chercher tous les expédients imaginables pour le faire. La troisième est de vous bien convaincre que l'obligation de restituer n'est point indivisible; que si vous ne pouvez pas restituer absolument tout, il faut au moins, pour le présent, en restituer une partie; que ce qui ne se peut dans un temps, se peut dans un autre; et qu'il y a plus d'une façon de réparer le tort qu'on a fait au prochain. La quatrième est d'examiner de près à qui vous avez volé, et ce que vous lui avez volé. C'est à ceux-là ou à ses héritiers qu'il faut rendre la chose volée, ou la valeur de la chose, si elle ne subsiste plus. Que si après avoir beaucoup pensé, examiné sérieusement, vous trouvez qu'il y a tant de monde à qui vous avez dérobé que vous ne sauriez le savoir, il faut voir à peu près ce que monteraient vos larcins, et le donner aux pauvres, selon l'avis d'un sage et habile confesseur.

Neuvième prétexte. Mais, me direz-vous, ce n'est pas notre dessein de mourir avec le bien d'autrui : nous voulons le rendre à notre mort par un bon testament; nous en chargerons nos héritiers : mais pour maintenant, il n'y a rien qui presse. Et si vous mourez avant que de faire votre testament, comme il arrive à tant d'autres, que vous arrivera-t-il? Et si votre testament n'est pas en bonne forme, que vos héritiers le fassent casser, ou omettent eux-mêmes d'y satisfaire dans leur testament, comme vous dans le vôtre, que deviendrez-vous? Quand tout cela ne serait pas, ne voyez-vous pas, que, différant de faire la restitution que vous pourriez faire maintenant, vous la rendez plus difficile et plus onéreuse, puisque vous êtes obligé de rendre ou de payer non-seulement la somme principale, mais encore de satisfaire pour le dommage que votre retardement a causé?

Dixième prétexte. Mais au moins, il faut attendre que mes affaires soient finies. Quel plaisir prenez-vous à vous tromper ainsi vous-même! Les affaires finissent-elles dans la vie? Plus vous viendrez sur l'âge, plus vous aurez de peine à restituer. Les autres passions s'affaiblissent avec le temps; celle-là se fortifie, et ne dit jamais, C'est assez; et ceux qui ont été libéraux jusqu'à la prodigalité étant jeunes, deviennent avares dans la vieillesse. Le beau sacrifice que vous ferez, à la mort, de rendre le bien d'autrui, quand vous ne pourrez plus le garder? S'il y a de fausses pénitences à cette dernière heure, ce sont bien celles-là.

Voilà, mes frères, les prétextes qu'on cherche et les obstacles qu'on se forme pour ne restituer jamais le

bien mal acquis. Cependant, pnoit de salut sans la restitution ; et c'est la dernière vérité, par où je finis : car de toutes les obligations d'un chrétien, il n'en est point de plus rigoureuse, de plus pressante, ni de plus indispensable. Il faut restituer la même chose volée, si elle subsiste ; ou en restituer la valeur, si elle ne subsiste plus; il faut restituer tout le dommage qu'on a causé en la ravissant ; il faut la restituer tout entière, et non pas seulement une partie; il faut la restituer à qui on la doit, et non pas en faire de bonnes œuvres selon son caprice et sa fantaisie.

Obligation pressante. Il faut restituer le plus tôt qu'on peut ; ne dire pas, comme la plupart, Je rendrai; mais, Je rends, ainsi que le disait et que le faisait Zachée. Si vous ne le pouvez pas absolument aujourd'hui, il faut que ce soit demain. Dès le moment que vous pouvez satisfaire, il ne vous est pas permis de différer ; et c'est non-seulement un abus, mais un péché, de le faire. Il y a même un grand nombre de docteurs qui tiennent qu'une personne qui ayant le bien d'autrui, et le pouvant rendre, ne le rend pas, pèche toutes les fois que l'occasion se présente de le rendre. Jugez que de péchés, que de crimes!

Obligation juste et équitable. Sans cela le monde ne serait plus, selon l'expression de l'Évangile, qu'une retraite de voleurs. Car si l'on pouvait se sauver sans restituer, ne serait-ce pas une des plus fortes tentations pour nous porter aux larcins ? Quelle sûreté y aurait-il parmi les hommes ?

Obligation nécessaire, absolument indispensable. Il n'y a point de péché, point de crime au monde, pour

énorme, pour effroyable qu'il soit, que l'Église n'ait pouvoir de remettre, pourvu qu'on en ait une véritable douleur, et qu'on soit dans la résolution de ne le plus commettre. Mais quand vous n'auriez qu'un écu du bien d'autrui, quelque douleur que vous eussiez de l'avoir pris, et dans quelque résolution que vous fussiez de n'en jamais plus prendre, il n'y a point de puissance sur la terre, ni Prêtre, ni Évêque, ni Pape, qui ait pouvoir de vous en donner l'absolution, à moins de le rendre effectivement, ou d'avoir une véritable résolution de le rendre. Et quand on vous donnerait l'absolution, elle serait nulle et invalide devant Dieu, et vous feriez un sacrilége. En un mot, il n'y a qu'une véritable impossibilité qui puisse vous en exempter : hors de là, point de salut à faire, ni de Paradis à espérer. Frappez-vous la poitrine, priez, pleurez, gémissez toute votre vie, tant qu'il vous plaira; jeûnez, si vous voulez, au pain et à l'eau : si vous ne restituez point, votre pénitence est inutile, feinte, imaginaire. Tant que vous demeurerez dans l'état où vous êtes, vous ne pouvez recevoir aucun Sacrement, vous êtes continuellement dans le péché mortel, et même dans plusieurs, dont il est très-difficile de savoir le nombre. Toutes les confessions et toutes les communions que vous faites, bien loin de vous être utiles, sont autant de sacriléges abominables; et il n'y a point, je vous le répète, de confesseur sur la terre, ni Prêtre, ni Missionnaire, ni Évêque, ni Pape, que puisse vous donner l'absolution, à moins que vous ne restituiez effectivement; et s'il vous la donne sans cela, il se damne, il se précipite en enfer avec vous, mais il ne vous en retire pas.

Voilà, chrétiens, ce que nous enseigne sur cette matière la sainte Foi que nous professons, et voilà les pensées avec lesquelles je vous renvoie. S'il y a dans cette église quelqu'un sur qui ces vérités n'aient point fait encore assez d'impression, je n'ai plus rien à lui dire que ce que disait saint Grégoire à un homme du monde. Ah! mon cher frère, lui écrivait ce grand Pape, considérez, je vous prie, que ces richesses que vous avez amassées par des voies criminelles vous abandonneront un jour, mais que les crimes que vous avez commis en les amassant ne vous abandonneront jamais. Eh! ne vaudrait-il pas mieux, dit saint Bernard, restituer à présent, de bon cœur, et utilement, que de le faire à la mort, avec regret, sans mérite et par contrainte? Car enfin, je vous le dis maintenant, en ton de suppliant, pour le salut de votre âme : *Redde quod debes*. Eh! mon cher frère, je vous en prie pour l'amour de Jésus-Christ, rendez au plus tôt à ce marchand, à cet ouvrier, à ce serviteur, ce que vous lui devez. Tâchez de satisfaire cette pauvre veuve dont vous retenez le bien; réparez le dommage que vous avez causé à ce pauvre homme par vos friponneries et vos chicanes; en un mot, quittez ce bien, quittez ce bien qui ne vous appartient pas : *Redde quod debes* (1). Je vous le dis aujourd'hui d'un ton de suppliant; mais la mort vous le dira bientôt d'un ton plus impérieux : Sors, misérable, sors, vieux avare, sors, sors de cette maison qui ne t'a jamais appartenu légitimement. Chicaneur de profession, usurier public, laisse, laisse

(1) Matth. XVIII. 28.

malgré toi cet argent, ce bien mal acquis que tu ne saurais emporter. Tu as mieux aimé le posséder, que de posséder Dieu, mais tu ne posséderais jamais ni l'un ni l'autre. Dégorge, cruelle sangsue, le sang du pauvre dont tu es rempli. Tu t'es engraissé de sa substance; il faut, dès à présent, que tu la vomisses, mais avec une si étrange violence, comme si tu vomissais tes propres entrailles : *Divitias, quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus* (1). Quelle rage et quelle fureur, dans ces derniers moments, pour ces avares qui auront mieux aimé perdre Dieu pour une éternité, que de perdre pour un temps un peu de bien de la terre! Ils diront, pour le moins en secret, s'ils ne le disent pas devant tout le monde, comme ce riche marchand dont il est parlé dans l'Histoire de Cîteaux, qui, après avoir fait beaucoup d'usures, de vols et d'injustices, vint enfin dans l'état où il faut venir tôt ou tard. Peu de temps avant que de mourir, il fit appeler le notaire, pour faire son testament, et commanda, entre autres choses, qu'on y mît cette clause : Je veux et entends qu'après ma mort mon corps soit mis en terre, parce qu'il en vient, et que mon âme soit livrée aux démons, parce qu'elle leur appartient. Ceux qui étaient présents, étonnés, il la leur répéta, en disant qu'il avait son bon sens; et il ajouta plein de rage et de fureur : C'en est fait, c'est ma résolution, c'est ma dernière volonté, que mon âme soit livrée aux démons, et avec elle celle de ma femme, celles de mes enfants, et celle de mon confesseur : la

(1) Job. xx. 15.

mienne, continua-t-il, parce que..... celle de ma femme, parce que..... celle de..... Voilà, chrétiens injustes, les malheurs qui vous menacent, et les sentiments de rage que vous aurez pour lors, et avec lesquels vous paraîtrez aux jugements effroyables du Seigneur. Or avec quelle assurance paraîtrez-vous chargés d'injustices, devant le grand Dieu qui jugera les justices mêmes? et s'il condamne au feu éternel le chrétien qui n'a pas fait l'aumône aux misérables, à quels supplices horribles ne serez-vous pas condamnés, vous qui vous êtes nourris du bien et de la substance des pauvres? L'enfer, injustes, l'enfer, voilà votre partage; le Ciel, vous n'y entrerez jamais : *Neque fures, neque avari, neque rapaces regnum Dei possidebunt* (1). L'enfer! l'enfer! C'est là que le Seigneur vous fera ces reproches amers et désolants dont nous parle saint Jacques : *Agite nunc, divites* (2) : Allez maintenant, riches, avares, pleurez, poussez de hauts cris, et reconnaissez l'affreuse misère où vous êtes tombés. Que sont devenus ces trésors dont vous étiez si avides? la mort vous les a enlevés ces biens périssables, et les a mis entre les mains d'hommes ingrats. Vous les avez préférés à mon amour, et en les accumulant les uns sur les autres, vous vous êtes fait un trésor de colère pour éprouver mes vengeances éternelles. C'est là que vous maudirez mille fois les biens qui auront été la cause de votre perte, la femme et les enfants pour qui vous les avez amassés. En un mot, grincement de dents, rage, désespoir, fureur, feu, flammes,

(1) I. Cor. VI. 10. — (2) Jacob. V. 1.

faim, soif, nudité, misère éternelle, voilà, ce qui vous attend en l'autre monde.

Ah! mes frères, ne différez donc pas un moment de restituer le bien qui n'est pas à vous. Ouvrez, ouvrez donc ces greniers, si vous ne voulez pas que le Ciel se ferme. Ouvrez, ouvrez vos bourses et vos coffres, si vous ne voulez pas que l'abîme éternel s'ouvre sous vos pieds pour vous engloutir. Et n'entendez-vous pas les cris lamentables de ceux à qui vous avez fait tort, qui s'élèvent au trône du Seigneur pour demander vengeance contre vous à cause de vos injustices? les cris de ce domestique à qui vous avez refusé un juste salaire? les cris de ces marchands que vous n'avez pas satisfaits, de ces ouvriers que vous n'avez pas payés? les cris de ces créanciers dont vous vous êtes toujours moqués? les cris de ces orphelins, de ces pupilles, de ces familles entières que vous avez ruinées? Et si une prompte et parfaite restitution n'apaise pas ces cris, qui vous défendra de la justice de Dieu et des foudres dont son bras est armé pour vous accabler? *Ecce merces operariorum clamat* (1). Cœurs de pierre, laissez-vous toucher aux cris de tant de misérables. Quoi! vous voulez donc vous damner pour un peu de bien? brûler éternellement pour des héritiers, des enfants, des ingrats qui ne se souviendront pas même de vous après votre mort, qui dissiperont avec profusion ce que vous aurez ramassé avec tant de peine, qui perdront en un coup de carte ce que vous aurez dérobé en plusieurs années, et qui se rempliront de vin pen-

(1) Jacob. v. 4.

dant que vous brûlerez de soif dans les flammes dévorantes dont vous serez environnés! Et vous, mes enfants, voudriez-vous que vos pères..... Dites-leur donc qu'ils restituent, dès que vous serez chez vous; que vous aimez mieux être pauvres, que si..... Eh! de quoi vous servira d'avoir possédé beaucoup de richesses, si avec toutes ces richesses vous vous damnez pour toujours! Ah! mes chers frères, encore un coup, rendez cet argent qui ne vous appartient pas : *Redde pecuniam*. Pourquoi? afin de ne pas perdre votre âme, cette âme si précieuse, qui a coûté le sang d'un Dieu. Il faut perdre l'un ou l'autre : *Ne perdas eam*. Or, entre l'un et l'autre, y a-t-il à balancer? Dites donc à présent, mais de tout votre cœur : Allez, bien mal acquis, je ne veux pas que vous couchiez dans ma maison; allez, richesses cruelles, qui m'avez enlevé mon Dieu, afin que je retrouve celui que j'avais perdu. Allez..... Pour un peu de biens que je restitue, le Roi du Ciel m'est rendu. C'est vous, mon Dieu, qui serez tout mon trésor; et si je vous possède, je suis assez riche, je n'ai rien à désirer, puisque je possède celui qui fait toutes les richesses de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON

SUR LA PRIÈRE.

Dixit Jesus *Discipulis suis : Amen, amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Petite, et accipietis.*

Jésus parla de la sorte à ses Disciples : Je vous le dis en vérité : si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous l'accordera. Demandez, et vous recevrez. Joan. xvi. 23. 24.

Quel autre qu'un Dieu, chrétiens auditeurs, eût pu jamais parler de la sorte? Non, mes frères, non, il n'appartient qu'à un Dieu aussi grand que le nôtre de faire une promesse si magnifique et si étendue, parce qu'il n'est que lui seul qui soit en pouvoir et en droit de l'exécuter. Mais, que dis-je? ce n'est pas ici une simple promesse : c'est un serment solennel que Jésus-Christ fait de tout accorder à la prière. Ce n'est pas un serment prononcé une seule fois : tous les Évangélistes attestent que le Sauveur n'a presque jamais autrement parlé de la prière; ce n'est pas aux prières de ses seuls Disciples qu'il accorde ce privilége, c'est généralement à tous ceux qui demanderont : *Omnis enim qui petit, accipit* (1). Il ne dit pas seulement, Demandez telle ou telle chose, et vous l'obtiendrez; mais il dit, demandez quelque chose, quoi que ce soit, en mon nom, mon Père vous l'accordera : *Quodcunque petieritis* (2). Enfin, ce n'est pas un pri-

(1) Matth. vii. 8. — Joan. xiv. 13.

vilége exclusif, passager, ni limité, mais indéfini pour les temps, les lieux, les besoins et les personnes. Ah! chrétiens, n'est-il pas étonnant qu'étant assurés, comme nous le sommes, du succès et de l'infaillibilité de la prière, nous ayons si peu de soin de nous appliquer à ce saint exercice, ou du moins que nous nous en acquittions avec si peu d'ardeur! Comment se peut-il donc faire, qu'étant autorisés, comme vous l'êtes, à prétendre aux grâces de Jésus-Christ, invités par lui-même à lui demander tous vos besoins, fondés sur les promesses les plus positives à tout espérer de vos prières; comment, dis-je, se peut-il faire que vous demeuriez, pour la plupart, dépourvu de ses grâces les plus essentielles, et que vous ayez si peu de part à ses libéralités? Hélas! j'en comprends la raison, qui est toute naturelle, et j'en gémis pour vous : c'est évidemment, ou parce que vous ne les demandez pas, ou parce que vous les demandez mal. Les uns, dis-je, ne les demandent pas; et dès lors que la prière est le moyen général établi de Dieu pour obtenir ses grâces, il n'est pas étonnant qu'il ne les accorde point à ceux qui n'usent pas de ce moyen. Les autres les demandent mal; et parce que la prière ne peut être efficace qu'autant qu'elle est accompagnée de toutes les conditions requises, il n'est pas non plus surprenant que manquant de quelqu'une et peut-être de toutes ces conditions, elle n'obtienne rien. Mais quelle est la source de ce double désordre? Pourquoi y en a-t-il si peu qui prient, moins encore qui prient bien? c'est sans doute qu'on ne connaît pas assez l'importance et le prix de la prière, et qu'on sait encore moins les

dispositions avec lesquelles il faut prier. Montrons donc à ceux-là, dans le premier point de ce discours, l'obligation qu'ils ont de prier; et dans le second, nous apprendrons à ceux-ci de quelles conditions il faut que leurs prières soient accompagnées. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Que de raisons et de motifs, mes frères, n'ai-je pas à vous proposer pour vous porter à vaquer à la prière? Sa nécessité, son efficacité, sa facilité, ses avantages, tout ne nous oblige-t-il pas, tout ne nous engage-t-il pas à faire de ce saint exercice notre plus importante occupation et nos plus chères délices? Quoi de plus nécessaire, en effet, que la prière, puisque Dieu nous l'a commandée comme l'unique moyen que nous ayons pour nous ouvrir ses trésors et nous attirer ses grâces! Quoi de plus efficace que la prière, puisqu'elle est fondée sur l'infaillibilité des promesses de Jésus-Christ, qui s'est engagé à nous accorder tout ce que nous lui demanderons! Quoi de plus facile que la prière, puisqu'il ne faut pour cela ni lumières, ni richesses, ni talent, ni science, mais qu'il suffit d'être indigent et misérable pour pouvoir et pour savoir prier! En un mot, Dieu veut absolument que nous le prions, et nos besoins ne l'exigent pas moins; et c'est ce qui établit l'indispensable nécessité de la prière. Dieu ne refuse jamais rien à ceux qui le prient comme il faut; et c'est ce qui justifie l'efficacité de la prière. Dieu se trouve toujours disposé non-seulement à nous entendre, dans quelque situation que nous nous trouvions, mais même

à nous exaucer, chaque fois que nous réclamons son assistance; et c'est ce qui montre la facilité de la prière. Il n'est donc rien de plus nécessaire, rien de plus efficace, rien de plus aisé que la prière : trois puissants motifs qu'il faut développer dans cette première partie. Ils ont de quoi nous faire chérir tendrement ce divin exercice, pour lequel, hélas! nous n'avons eu jusqu'ici que de la froideur et du dégoût. Commençons.

Premièrement. Que la prière, mes frères, soit le devoir le plus essentiel et le plus indispensable de la vie chrétienne, c'est ce que toutes les Écritures nous attestent, c'est ce dont elles ne nous permettent pas de douter. Ne croyez pas cependant que je vienne vous accabler ici de cette foule de passages répandus dans l'ancien et dans le nouveau Testament, par lesquels l'Esprit saint nous fait sentir l'obligation où nous sommes de prier. Les Livres saints nous annoncent si souvent et sous tant d'images différentes la nécessité de la prière, que je vous ennuierais, si j'entrais dans ce détail. Il me suffit de vous dire que Jésus-Christ nous en fait un commandement exprès en mille endroits de son Évangile, et qu'il n'en fut peut-être jamais de plus naturel ni de mieux fondé. Car enfin, soit que nous soyons pécheurs, soit que nous soyons justes, pouvons-nous raisonnablement nous dispenser de prier? Si nous sommes pécheurs, qui doute que nous n'ayons absolument besoin de la prière pour nous convertir? Si nous sommes justes, la prière nous est absolument nécessaire pour persévérer. C'est donc une obligation et une nécessité pour nous, dans quelque état que nous

nous trouvions, de vaquer à la prière. Oui, pécheurs, la prière vous est absolument nécessaire pour vous convertir : en voici la preuve. Écoutez-moi bien, car c'est ici une vérité que vous ne pouvez ignorer sans un préjudice notable de votre religion et de votre foi. Sans la grâce, il n'y a point de conversion ni de pénitence; la chose est incontestable : car quelque fond de vertu naturelle que nous puissions avoir, et quelque bon usage que nous fassions de notre raison et de notre liberté, nous sommes de nous-mêmes dans une impuissance absolue de nous convertir et de retourner à Dieu. C'est ce que le grand saint Augustin soutient avec tant de zèle, et ce qui fut enfin solennellement conclu contre l'hérésiarque Pélage : savoir, qu'un pécheur ne peut se convertir, sans la grâce. D'où il s'ensuit, qu'il ne le peut point non plus, sans le secours de la prière. Et pourquoi? la raison en est évidente : c'est que, hors de la première grâce qui est indépendante de la prière, il est de la foi que la prière est le moyen efficace et universel par où Dieu veut que nous obtenions toutes les autres grâces; et que toutes les autres grâces, dans le cours ordinaire de la Providence, sont essentiellement attachées à la prière. *Petite, et accipietis* (1); demandez, et vous recevrez; voilà la règle que Jésus-Christ nous a prescrite, voilà la clef de tous les trésors de la miséricorde; voilà le divin canal par où tous les biens célestes doivent nous être communiqués. D'où je conclus, avec le Docteur angélique saint Thomas, qu'un pécheur, ordi-

(1) Joan. XIV. 24.

nairement parlant, n'a droit d'espérer et d'obtenir sa conversion de la bonté de Dieu, qu'en conséquence de ce qu'il le prie; et que, s'il ne prie point, jamais il ne se convertira. Pour vous en convaincre encore mieux, lisez, je vous prie, toutes les conversions dont l'Évangile nous fait l'histoire, et vous verrez qu'il n'en est aucune où la prière n'ait quelque part. La Cananéenne se convertit, mais c'est après avoir prié, et avoir dit : Seigneur, aidez-moi. Le Publicain se convertit, mais c'est après avoir invoqué la miséricorde divine, et dit à Dieu : Seigneur, soyez-moi propice. La Samaritaine fait pénitence, mais c'est après avoir demandé à Dieu l'eau salutaire qui lave les péchés et qui les efface. Enfin le bon Larron se convertit, mais c'est après avoir..... N'attendez donc pas, pécheur, de pouvoir guère vous convertir vous-même autrement que par la ferveur de vos prières. Mais je vais plus loin, et je dis qu'il n'est pas moins vrai ni moins incontestable, qu'il est certaines occasions où la prière devient la seule ressource du pécheur pour se convertir.

. . . . . .

D'où je tire deux conséquences : la première, qu'il est erroné et même hérétique de dire que le pécheur est destitué de tout secours pour accomplir le bien auquel il est obligé et pour éviter le mal que la loi de Dieu lui défend, puisqu'il est certain, selon le saint Concile et saint Augustin, qu'il a toujours la grâce de faire ce qu'il peut, ou celle de demander ce qu'il ne peut pas, et alors Dieu l'aide, afin qu'il le puisse. Or, dès-lors que ce pécheur est aidé de l'une ou de

l'autre de ces deux grâces, le commandement de Dieu lui devient possible, et il n'est nullement en droit d'alléguer son impuissance pour excuser ses désordres.

. . . . . .

Mais si la prière est nécessaire aux pécheurs pour opérer leur conversion, qui doute que les justes n'en aient également besoin pour persévérer dans l'état de la grâce et de la justice? Car ne vous imaginez pas, âmes chrétiennes, que parce que vous êtes justifiées devant Dieu, ou par le baptême ou par la pénitence, vous vous suffisiez à vous-mêmes; que parce que vous avez le bonheur de jouir de cette grâce qui vous rend les amies de Dieu, vous puissiez éviter le mal et faire le bien indépendamment de tout autre secours; et que pour pratiquer enfin la vertu, ce soit assez pour vous de l'aimer et de la connaître. Non, non, sans le secours des grâces actuelles, vous ne sauriez vous soutenir long-temps dans cet état heureux, ni satisfaire aux œuvres de la piété qui vous sont prescrites. Car enfin, que de tentations n'avez-vous pas à surmonter dans le cours d'une vie chrétienne? que d'ennemis à combattre, que de passions à réprimer, que de chutes à prévenir, que de défauts à corriger, que de vertus à pratiquer, enfin que de devoirs indispensables à remplir? Or présumer, mon cher frère, de pouvoir faire tout cela de vous-même, sans le secours d'une force étrangère, ou pour mieux dire, sans y intéresser la grâce de Dieu par vos prières et par vos vœux, ce serait là sans contredit le comble de l'aveuglement et de la folie, et même une erreur des plus damnables.

Ah! je ne m'étonne donc plus, dit le grand saint Augustin, à ce sujet, que Pierre ait succombé à la tentation où il s'était engagé. Invité, sollicité jusqu'à trois fois de la part de Jésus-Christ, à prier avec lui pour demander à Dieu la grâce de lui être fidèle, jamais cet Apôtre présomptueux n'en voulut rien faire. Enfin le voilà aux prises avec l'ennemi, il combat, il résiste, il balance quelque moment, mais la tentation est forte, Pierre est faible, et il est vaincu. Qui fut donc la cause de cette funeste et éclatante chute, demande saint Augustin? c'est, répond le même Docteur, que Pierre résista à la grâce de la prière; l'assoupissement de son esprit l'emporta sur les sollicitations de son divin Maître. Un peu d'effort sur ses sens appesantis, lui aurait rendu la prière aisée, et il eût trouvé dans la prière un remède certain contre la tentation qui devait l'attaquer. Mais, encore un coup, parce qu'il négligea de prier, la tentation le vainquit, et ce chef des Apôtres devint un blasphémateur et un parjure. Mais pourquoi remonter si haut pour trouver de tristes preuves de cette vérité? Dans le malheureux siècle où nous sommes, n'en avons-nous pas sans cesse devant les yeux des exemples bien sensibles et bien effrayants? Combien d'âmes pieuses et saintes n'avons-nous pas tous les jours la douleur de voir, qui, après avoir goûté durant un certain temps les douceurs du service de Dieu, après avoir couru avec édification dans la voie de ses saints Commandements, deviennent si faibles, si froides, si languissantes, qu'elles se relâchent, qu'elles se dégoûtent de la vertu et l'abandonnent, qui se retirent des Sacrements, de

tous les exercices de la piété, qui tombent dans le désordre, qui se damnent enfin, et qui se damnent presque sans remords et sans réflexion? Juste Ciel! quel scandale! N'en soyez point surpris, chrétiens; il est aisé d'en découvrir le principe. Le dégoût, le défaut, l'abandon de la prière, voilà quelle est la funeste source de tous leurs malheurs; car dans le dessein de Dieu, c'était la prière qui devait les fortifier, qui devait leur fournir des armes, leur servir de bouclier pour se soutenir, pour se défendre, et pour repousser les attaques du démon. Ne priant plus, elles n'ont plus rien, pour ainsi dire, sur quoi elles puissent faire fond; elles se trouvent sans armes et sans défense, et toutes les ressources de la grâce sont, en quelque façon, taries pour elles. Jugez après cela, si leur chute scandaleuse doit vous étonner et vous surprendre. Ames justes, que devez-vous conclure de tout ceci, si ce n'est la nécessité absolue ou vous êtes d'observer le précepte de Jésus-Christ, qui vous commande de prier, et de prier sans relâche? Je dis quelque chose de plus fort encore, et je soutiens que si vous ne priez, vous n'aurez jamais réellement de part au salut éternel. Car c'est une vérité constante, que, quelque justes et quelque saintes que vous soyez, âmes chrétiennes qui m'écoutez, vous ne serez jamais sauvées et vous ne sauriez l'être, sans la persévérance finale. Or, à prendre les choses dans les règles communes, la persévérance finale n'est attachée qu'à la prière; par conséquent, suivant les règles communes, sans la prière il ne peut y avoir de salut pour vous. Oui, chrétiens, ce grand, ce précieux, cet inestimable

don de la persévérance finale, d'où dépend votre sort éternel, ne s'accorde d'ordinaire qu'à une prière humble et fervente. Vous le savez ; cent fois cette chaire sainte a retenti de ces paroles étonnantes, que la mort dans la justice n'est pas infailliblement attachée à l'innocence de la vie ; qu'elle est un don purement gratuit du souverain Arbitre de notre éternité ; que nous ne saurions l'acheter ni le mériter par la sainteté de toutes nos bonnes œuvres ; qu'il n'y a ni jeûnes, ni macérations, ni larmes, ni charités ni aumônes, ni innocence de mœurs, ni fuite du péché, ni renoncement au monde, rien, en un mot, qui puisse nous rendre dignes d'une grâce de ce prix. Cent fois, dis-je, vous l'avez entendue cette atterrante vérité, dans nos instructions chrétiennes, et vous en avez dû être alarmés ; peut-être même vous en êtes-vous plaints à Dieu, dans l'excès de votre frayeur. Cependant, rassurez-vous, calmez vos craintes, et arrêtez vos murmures ; Dieu, tout miséricordieux, ne vous a point manqué à cet égard : car ce qu'il ne veut pas que vous puissiez mériter par toutes vos bonnes œuvres, il veut que vous puissiez le demander, et l'obtenir par la ferveur de vos prières. Dieu n'est-il pas le maître de ne nous accorder ses biens qu'aux conditions qu'il lui plaît ? Or encore une fois, il lui a plu que la prière fût comme l'unique et principale condition à laquelle la persévérance serait attachée. Dès qu'il est en votre pouvoir de prier, n'est-il pas, en même temps, en votre pouvoir de vous assurer la persévérance, et par-là même votre éternité ? De quoi donc vous pouvez-vous plaindre ?

Mais si je demande à Dieu la persévérance, me direz-vous, est-il certain, est-il infaillible que je l'obtiendrai? Oui, chrétiens, n'en doutez pas; tout ce que vous demanderez à votre Père céleste, au nom de Jésus-Christ son Fils, vous sera accordé. Le Fils de Dieu, dans cette promesse, n'excepte rien : *Quodcunque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam* (1). Voilà donc l'Évangile même pour garant du succès de votre prière. Mais si je ne prie pas, ajoutez-vous, si je ne demande pas la persévérance, est-il certain, est-il indubitable que je ne l'aurai pas? Écoutez, s'il vous plaît, un moment le grand saint Augustin qui va vous l'apprendre. C'est une doctrine commune et constante, dit ce saint Docteur, que quoique Dieu donne certaines grâces à ceux mêmes qui ne les demandent pas, comme la grâce du baptême aux enfants : *Ut initium fidei;* il en est d'autres néanmoins qu'il n'accorde ordinairement qu'à ceux qui les lui demandent; telle est surtout la persévérance finale, ce sceau de notre prédestination, cette dernière faveur d'un Dieu bienfaisant, cette grâce des grâces, en un mot, ce don infiniment précieux qui doit nous mettre en possession des biens éternels : *Alia non nisi orantibus præparasse, sicut usque in finem perseverantiam.* Quoi de plus décisif et de plus convaincant! Par quelles raisons plus puissantes peut-on se persuader et se convaincre de l'extrême nécessité de la prière? Et n'en est-ce pas assez pour vous engager à la mettre continuellement en œuvre, et à vous en servir, puisqu'elle est, pour

(1) Joan. XIV. 13.

ainsi dire, l'unique ressource que Dieu vous laisse pour vous assurer une heureuse éternité?

Mais passons à un motif qui ne me paraît pas moins propre à vous donner du goût pour la prière : c'est son crédit, son pouvoir, son admirable efficacité. Rien, en effet, ne me paraît plus surprenant que l'infaillibilité de la prière. Elle a une telle force, qu'elle rend, en quelque façon, la parole de l'homme aussi puissante, et même plus puissante que la parole de Dieu : aussi puissante, car, comme Dieu d'une parole a fait toutes choses : *Dixit, et facta sunt* (1); l'homme aussi n'a qu'à parler et à demander, et tout lui est accordé : *Quodcunque volueritis petetis, et fiet vobis* (2); plus puissante même, si j'ose le dire, puisque si Dieu se fait obéir, ce n'est que des êtres créés; au lieu que, par la vertu de la prière, tout Dieu qu'il est, il obéit, selon l'expression de l'Écriture, à la voix de l'homme qui le prie : *Obediente Domino voci hominis* (3).

Or, qui ne sait que ce fut par la prière que Moïse remporta les plus glorieuses victoires sur les Amalécites? que tandis qu'il tenait les mains élevées vers le Ciel, l'avantage était du côté du peuple de Dieu; que dès qu'il les baissait, au contraire, ce peuple, tout vaillant qu'il était, commençait à plier : de sorte qu'il fallut que, durant le combat, deux hommes soutinssent Moïse, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, afin qu'il les pût avoir toujours élevées, et qu'Israël remportât la victoire? Qui ne sait que ce fut par la prière, que Josué arrêta le soleil au milieu de sa course; qu'Élie

(1) Ps. XXXIII. 9. — (2) Jean. XV. 7. — (3) Josue. X. 14.

fit descendre le feu du ciel; que Manassès obtint miséricorde et fut rétabli sur son trône; que David reçut la rémission de son crime, et Ezéchias la prolongation de sa vie? Qui de vous ignore que ce fut par la prière que Ninive fut conservée; que Judith délivra la ville de Béthulie; qu'Esther sauva le peuple de Dieu; que Salomon obtint la sagesse, et Susanne la protection de son innocence contre ses infames calomniateurs? Après cela, faut-il être surpris, mes frères, que Daniel vécût au milieu des lions affamés; que Jonas se sauvât du fond des abîmes; que les Enfants de la fournaise trouvassent leurs délices et leur sûreté au milieu des flammes? Mais si la prière eut autrefois tant de pouvoir, que ne fera-t-elle pas maintenant, depuis que Jésus-Christ l'a consacrée, qu'il lui a appliqué les mérites de son Sang, qu'il joint ses prières aux nôtres, qu'il veut bien devenir, auprès de son Père, notre Médiateur et notre Pontife, pour le conjurer, par tout ce qu'il a de plus cher au monde, de nous accorder tout ce que nous lui demandons. Lisez, lisez l'Évangile; qu'y trouverez-vous, et qu'y voit-on en effet? des aveugles éclairés, des lépreux guéris, des boiteux redressés, des morts ressuscités; et tous ces prodiges opérés par la vertu de la prière. Si les liens de saint Pierre se brisent, si les portes de sa prison s'ouvrent, si le chef de l'Église est mis en liberté; si Paul, de persécuteur de l'Église, devient un vase d'élection; si le Saint-Esprit enfin descend sur les Apôtres assemblés dans le Cénacle, n'est-ce pas à la prière qu'on doit attribuer toutes ces merveilles et tous ces miracles?

O homme de peu de foi, que craignez-vous donc

pour votre salut, si vous êtes homme de prière, après tout ce que vous venez d'entendre? Est-il aucun ennemi si redoutable, dont, avec le secours de la prière, vous ne puissiez triompher avec avantage? Je le sais, le monde vous corrompt, vos passions vous tentent, le démon vous persécute, le Seigneur même s'arme quelquefois contre vous pour vous châtier et pour vous punir. Tels sont les ennemis qui vous exercent dans cette vie, et que vous ne sauriez trop redouter. Mais rassurez-vous, le Seigneur y a pourvu : priez, mes frères, infailliblement vous vaincrez. Oui, mes frères, le monde vous corrompt; il n'y a pour vous qu'écueils, que périls, que poisons, et qu'occasions de chute : les affaires vous dissipent, les objets vous séduisent, les spectacles vous enchantent, les compagnies vous débauchent, les exemples, la coutume vous entraînent; en un mot, les plaisirs, les honneurs, les richesses, tout vous charme, tout vous perd, tout vous damne. Quelles ressources, mes frères, contre ces dangers inévitables du monde? Où trouver des forces et des secours si puissants pour y résister? C'est de la prière, mes frères, qu'il faut les attendre. Ah! ne cessez de pousser des gémissements et des soupirs vers le Seigneur, et priez-le d'être votre appui, votre force, votre soutien. Ah! quand le monde entier s'élèverait contre moi, dit le Prophète, je ne le craindrais pas, parce que j'ai mis le Seigneur dans mon parti par la prière : *Si consistant adversùm me castra, non timebit cor meum* (1).

Vos passions vous tentent. Hélas! vous ne l'éprouvez

(1) Ps. XXVI. 3.

que trop, que l'esprit est prompt et que la chair est faible! Tantôt c'est une noire envie qui vous tourmente et qui vous déchire nuit et jour, et qui vous porte à censurer, à critiquer, à condamner les actions les plus saintes de votre prochain, et à traverser tous ses desseins. Tantôt c'est une sordide attache que vous avez aux biens caducs et périssables de cette vie, qui vous engage à désirer, à amasser, à accumuler, à prendre de toutes mains, à commettre mille injustices et à n'avoir que de l'insensibilité pour votre salut, et que de la dureté pour les pauvres. Tantôt c'est une passion d'impureté qui vous domine, qui vous entretient dans une mollesse honteuse. Quel parti prendre au milieu de tant de misères, et parmi des tentations si dangereuses et si redoutables? Priez, mes frères, priez, et bientôt toutes ces tentations seront dissipées; et de même qu'on vit autrefois les murs de Jéricho tomber au son de la trompette, ainsi vous verrez vos passions et vos vices s'abattre et se briser dans vos cœurs par la force de vos prières.

Les démons vous persécutent. Ah! qui pourrait vous représenter toute la rage dont ils sont animés contre vous : attaques violentes, piéges dangereux, images honteuses, artifices, suggestions malignes, ils mettent tout en usage pour vous perdre. De quelles armes n'avez-vous pas besoin pour vaincre des ennemis si puissants et si rusés! mes frères, n'en cherchez pas d'autres que celles que vous trouverez dans la prière. Ce sont là ces armes spirituelles et invincibles, auxquelles toutes les puissances des ténèbres ne purent jamais résister.

Sans la prière, chrétiens, vous dit l'éloquent saint Chrysostôme, vous êtes comme une ville sans armes et sans murailles, exposée à toutes les insultes; mais aussi, munis de son secours, il n'est point d'ennemis, quelque redoutables qu'ils soient, à qui vous ne soyez invincibles.

Mais pourquoi cet homme, ce chrétien, ne triompherait-il pas de l'enfer par la prière, puisqu'il trouve dans la prière la force de triompher de Dieu même? Dieu, mes frères, est un terrible, un puissant, un redoutable ennemi. A peine avons-nous péché, qu'il s'arme contre nous, qu'il nous poursuit partout, tantôt par la terreur des jugements qui nous troublent, tantôt par le poids de son bras qui nous afflige, tantôt par la soustraction de sa grâce qui nous abandonne, si nous n'en profitons pas. Quel asile trouverez-vous donc, pécheur, contre ces redoutables effets de la colère d'un Dieu? C'est dans la prière que vous le trouverez sûrement. Oui, mon Dieu, c'est de vous-même qu'il faut attendre la force de vous vaincre vous-même; c'est en implorant votre miséricorde, qu'on évite votre courroux; c'est par les armes de nos prières que nous vous arrachons celles de votre justice : *Ut evadas Deum, fuge ad Deum.* Et n'est-ce pas par-là, mes frères, que Moïse suspendit la colère de Dieu, prête à tomber sur son peuple? Vous savez tout ce trait. Le Seigneur voulait détruire les Enfants d'Israël, parce qu'ils avaient adoré le Veau d'or. Moïse intercède pour eux, et lui dit : Pourquoi, Seigneur, votre fureur s'allume-t-elle contre votre peuple que vous avez tiré de l'Égypte par la force et la puissance

de votre main? Ah! je vous prie, ne donnez pas lieu aux Égyptiens de dire, Il les a tirés adroitement d'ici, pour les tuer dans les montagnes, et pour les effacer de la terre. Laisse-moi, Moïse, lui répondit le Seigneur : *Dimitte me* (1); ne vous mettez point en devoir de me prier pour ce peuple, et n'élevez point votre voix et vos prières pour eux, et ne me résistez point; je veux les perdre à quelque prix que ce soit. Ils m'ont trop cruellement outragé, pour leur accorder le pardon que vous demandez pour eux. Laissez-moi : *Dimitte me, ut irascatur furor meus contra eos.* Laissez-moi suivre le cours de ma justice; il est temps que je me venge d'un si outrageant attentat. Mais que signifient ces paroles, Seigneur, dit saint Augustin? Pourquoi dites-vous : Laissez-moi? Qui vous empêche, ou qui peut vous empêcher de faire éclater votre courroux? qui vous peut lier les mains? qui peut résister à votre volonté? D'où vient donc que vous dites : Laissez-moi? Ah! répond ce saint Docteur, c'est qu'il n'est rien qui arrête et qui calme si efficacement la colère de Dieu, que la prière. Ah! mes frères, quel spectacle de voir un Moïse, qui prie sur la montagne, enchaîner, pour ainsi dire, les mains du Tout-Puissant, arrêter sa vengeance prête à éclater sur son peuple, et l'obliger de rendre à sa prière ce témoignage si glorieux, qu'elle lui ôte la liberté d'agir et de se venger! *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* Mais quel spectacle plus beau, plus consolant, de voir tous les jours les larmes d'un pécheur qui prie, triompher du cœur d'un

(1) Exod. XXXII. 10.

Dieu qui l'écoute, son amour désarmer sa vengeance, sa langue devenue la clef du Ciel, selon l'expression des Pères, ouvrir, comme malgré lui, les trésors de sa grâce, et ses soupirs aller lui faire violence jusques sur son trône! Telle est la force, l'efficacité, la toute-puissance de la prière. N'en soyez pas surpris, puisqu'elle est appuyée sur la bonté de Dieu, sur sa fidélité, sur sa puissance, et sur la vertu des mérites de Jésus-Christ. Or, comme il est impossible que Dieu manque, à votre égard, de bonté, de puissance et de fidélité, et les mérites de Jésus-Christ, de vertu, il n'est pas aussi moins impossible, ainsi que le dit Tertullien, qu'après avoir triomphé du monde, de la chair et du démon, la prière ne triomphe encore de Dieu même.

Mais si la prière est si nécessaire et si puissante, remercions la divine Providence de l'avoir rendue encore si aisée. Que demande-t-on en effet de vous, pour écouter favorablement vos prières et vos vœux? Ah! l'on ne demande pas trop. Que vous soyez sain, robuste, heureux, riche, puissant, doué d'esprit, enrichi de talents, favorisé de la fortune, comblé d'honneurs et de gloire? non, puisqu'il n'arrive que trop souvent que ce sont là plutôt de vrais obstacles à l'esprit de prière, que des conditions nécessaires pour prier. On ne demande point de vous, pour exaucer vos désirs, de pénibles travaux, de longs et périlleux trajets, d'aumônes abondantes, des jeûnes mortifiants, des austérités excessives. Non, votre peu de santé, peut-être, vous fournirait un fonds d'excuses, auxquelles nous ne saurions que répliquer. Que vous faut-il donc pour prier? Mes frères, il ne vous faut

qu'une âme, un esprit, un cœur : qu'une âme qui s'applique à Dieu, qui s'élève vers lui, qui l'adore et qui le réclame; qu'un esprit qui reconnaisse humblement ses besoins, ses misères et ses faiblesses; qu'un cœur qui s'ouvre, qui crie, qui soupire, qui demande la délivrance de ses maux à celui seul qui peut les guérir. Or, donnez-moi un chrétien qui n'ait ni âme, ni cœur, ni entendement, et je vous dirai, pour lors, qu'il lui est mal aisé et même impossible de prier. Mais ce qui doit vous faire trouver la prière encore plus aisée, par rapport à vous, c'est que vous pouvez prier en tout temps, en tout lieu, dans toutes les circonstances de la vie. Moïse priait à la tête d'une nombreuse et formidable armée; Samuel priait assidument dans le Temple, sans qu'on l'entendît, parce qu'après tout, Dieu n'a pas besoin de nos voix, de l'inclination de nos corps et de l'extension de nos mains, et qu'il ne réclame que l'affection de nos cœurs et la droiture de nos intentions. Esther priait assise sur son trône, environnée de tous ses sujets; Daniel, dans sa fosse, au milieu des lions affamés; Ézéchias priait dans son lit, accablé de maladie; saint Paul priait dans les prisons et dans les fers; saint Joseph, dans sa pauvre boutique; et saint Isidore, à la suite de son troupeau. Ainsi pouvez-vous prier vous-mêmes, vous dit saint Chrysostôme. Dans quelque état, dans quelque condition, dans quelque conjecture de la vie que vous vous trouviez, rien ne vous empêche de vaquer à ce saint et doux exercice : *Non impediris orare.* Mais combien le Seigneur ne vous la facilite-t-il pas encore lui-même, par le favorable accès qu'il vous donne sans cesse

auprès de son infinie bonté? Voyez, mes frères, vous dit saint Chrysostôme, la peine qu'il y a d'entrer chez un monarque, chez un grand du monde, non-seulement pour obtenir de lui quelque grâce, mais seulement pour la lui demander. Combien de favorables moments ne faut-il pas ménager pour avoir son audience? Combien de soldats et de gardes ne faut-il pas traverser pour arriver à son trône? Combien d'introducteurs et de patrons puissants ne faut-il pas employer auprès de lui pour être exaucé, ou même pour être favorablement écouté? et à combien de refus, d'humiliations et de mépris ne faut-il pas quelquefois s'exposer, quelque soin qu'on prenne pour mériter sa bienveillance et son estime? Ah! s'écrie le même Père, il n'en est pas ainsi du Dieu que nous réclamons. Il n'est pas nécessaire de le chercher loin de nous, puisqu'il est toujours au-dedans de nous-même, et qu'il a fait de notre cœur un temple, dans lequel il veut que nous lui présentions nos sacrifices et nos vœux. Il ne faut point attendre le jour ni l'heure commode pour l'approcher et pour lui parler, parce qu'il est toujours disposé à nous accueillir, et toujours prêt à nous écouter. Quoique nous puissions et que nous devions souvent même employer des médiateur auprès de lui, pour fléchir sa justice et pour attirer sur nous ses bienfaits, il nous permet néanmoins de recourir à sa Majesté, et de lui demander nous-mêmes tous nos besoins, sans craindre de nous rendre incommodes et importuns. Bien différent des grands du monde, que nous importunons à mesure que nous leur demandons, notre Dieu, au contraire, infiniment riche et libéral,

répand d'autant plus sur nous ses richesses, que nous sommes plus assidus à les lui demander. Que dis-je? il nous presse, il nous invite à lui demander; il se plaint même amèrement de ce que nous ne les lui demandons pas sans cesse : *Usque modò non petistis quidquam* (1). Mais exige-t-il pour cela de nous de longues prières, de profondes méditations, des oraisons sublimes? Non, car peut-être, hélas! nous n'en sommes pas capables; mais il se contente d'un mouvement de notre cœur envers lui, d'une invocation secrète de son secours, d'un cri amoureux qui demande miséricorde, d'une humble exposition de notre misère. Il prévient même souvent nos désirs et nos pensées; car le Dieu du Ciel n'est pas comme les grands de la terre, qui ne donnent le plus souvent qu'après mille refus, et que pour récompenser de grands et de longs services. Le Seigneur, pour nous enrichir de ses dons, de ses précieuses richesses veut seulement que nous soyons disposés à les recevoir.

Il arrive souvent, par une erreur trop commune, qu'on fait consister la prière dans la prononciation de quelques mots, dans la méditation de quelques mystères, dans la lecture de quelques livres. On peut prier sans lire, sans méditer, sans parler. La prière n'est pas non plus attachée ni à la sensibilité de l'imagination, ni à la fidélité de la mémoire, ni à la posture du corps, ni à des lieux étrangers, ni enfin à aucun secours humain. Elle consiste, disent saint Augustin et saint Jean Damascène, dans l'élévation d'une âme

(1) Joan. XVI. 24.

qui cherche Dieu, d'une âme qui, sentant ses besoins, commence à en demander les remèdes. C'est là la vraie idée que les saints Pères en donnent. Or, est-il rien de plus aisé que de s'élever à Dieu, que de lui exposer ses besoins, et que de lui demander sa miséricorde et sa grâce?

Il demeure donc pour incontestable, mes frères, que la prière est nécessaire, puisque sans elle nous ne saurions nous convertir, ni persévérer dans la grâce de notre conversion; qu'elle est efficace, puisque par elle nous obtenons infailliblement de Dieu tout ce que nous lui demandons; qu'elle est enfin très-aisée et très-facile, puisqu'il nous est permis à tous de recourir à Dieu, dans tous les temps de la vie, sans craindre jamais d'en être rebutés. Or, de là que s'ensuit-il? il s'ensuit, mes frères, que vous devez désormais faire de la prière votre plus essentielle occupation; et que le comble du malheur pour vous, c'est de ne point prier.

Ah! les premiers chrétiens étaient si persuadés du besoin qu'ils avaient de la prière, qu'ils consumaient la plus grande partie du temps à ce saint exercice. Leur piété ne se bornait pas à prier régulièrement à différentes heures du jour : ils observaient encore d'interrompre le sommeil de la nuit, pour se rendre à l'adoration et à la psalmodie des saints nocturnes. Et n'était-ce pas, dit Tertullien, pour être alors plus disposés à la prière, qu'ils affectaient, dans leur dernier repas, une plus exacte sobriété : *Ita saturantur, ut meminerint etiam per noctem adorandum sibi Deum esse.* Aussi quelle piété, quelle ferveur ne régnait pas

dans ces heureux temps parmi les fidèles! Mais ces heureux temps sont changés : les chrétiens de nos jours ne prient presque jamais, ou ne prient que très-rarement; et voilà la source de tant de désordres sur lesquels nous ne cessons de gémir. Quel exercice, en effet, est aujourd'hui plus négligé dans le monde, que celui de la prière! Bien loin d'en faire son capital, à peine y daigne-t-on consacrer quelques moments, en commençant et en finissant le jour, et ces moments sont tout à la fois et les plus ennuyeux et les plus rapides de la journée. A peine une fois dans la semaine consacre-t-on une demi-heure au saint Sacrifice de nos autels, qui est, sans contredit, la plus belle et la plus efficace de toutes les prières : encore se plaint-on souvent avec scandale de la longueur du Sacrifice. Mais combien en est-il qui se font comme une gloire et un devoir de ne jamais prier, qui relèguent ce saint exercice dans les cloîtres et chez les religieux, lesquels, disent-ils, n'ont rien autre chose à faire que de prier Dieu ; qui regardent la prière comme un amusement, ou comme une occupation peu convenable à leur état qui la fuient comme un supplice, qui la censurent dans les autres comme une faiblesse d'esprit ou comme une indigne oisiveté. Tels sont souvent ces infortunés parents, ces hommes impies et sans religion, qui, non contents de ne mettre jamais les genoux à terre pour prier, détournent encore, par les plus insolentes railleries et par les plus mauvais traitements, leur femme, leurs enfants, leur servante, d'une prière fervente et assidue; tandis que, pauvres malheureux! ce n'est qu'au mérite et à la ferveur de ces prières dont vous

faites si peu de compte, que vous êtes peut-être redevables de la vie et de tout ce que vous êtes. Car s'il n'y avait ni dans votre ville, ni dans vos familles, quelque âme sainte qui s'intéressât pour vous et qui arrêtât la colère du Seigneur, depuis long-temps la foudre du ciel vous aurait sans doute écrasés, exterminés, pour venger vos impiétés et vos scandales.

Eh! mes frères, disait saint Pierre Chrysologue aux chrétiens qu'il était chargé d'instruire, le saint proprète Daniel aima mieux s'exposer à être dévoré des lions, que d'interrompre la coutume qu'il avait de prier non-seulement tous les jours, mais de prier trois fois chaque jour prosterné contre terre et la face tournée du côté du Temple. Comment donc à la vue d'un pareil exemple, disait ce dévot Père, nous qui nous levons tous les jours si incertains de notre éternelle destinée, accablés de tant de péchés qui sollicitent continuellement l'arrêt de notre mort, exposés à tant de périls, environnés de tant d'ennemis, sujets à tant de fâcheux accidents; comment, dis-je, pouvons-nous négliger d'entrer soir et matin dans nos églises pour demander au Dieu tout-puissant qui y habite, sa protection et son secours?

Mais quel peut être, je vous prie, ce funeste principe de cette opposition que vous avez pour la prière? Oseriez-vous dire que vous n'avez besoin de rien, que rien ne vous manque? Ah! quand vous le diriez, votre propre expérience ne vous démentirait-elle pas? Direz-vous que vous êtes incapable de prier, que vous ne savez ce que c'est que la prière? Mais vous êtes tous les jours si éloquent à exposer aux hommes les

nécessités spirituelles ou temporelles qui vous affligent; ah! pourquoi ne les exposez-vous pas de même à Dieu, pour l'engager à vous protéger et à vous secourir? Seriez-vous assez impie de nous dire, qu'indépendamment de vos prières, Dieu sait tous vos besoins, et que, sans que vous les lui fassiez connaître, il saura bien y pourvoir? Mais quoiqu'il les sache et qu'il les connaisse, il n'y pourvoira point, parce qu'il veut y être absolument déterminé et engagé par vos prières. Vous en excuserez-vous sur la multitude des occupations qui vous accablent, sur les emplois, les charges, les ministères publics que vous exercez, et dont toutes les fonctions si dissipantes et si tumultueuses par elles-mêmes, sont opposées à l'attention et au recueillement que demande la prière? Mais, bien loin que la multitude et l'embarras des affaires dont vous êtes chargé vous dispense de la prière, n'est-ce pas à proportion que vos devoirs sont plus difficiles ou plus étendus, que vous êtes obligé de prier davantage pour obtenir plus de secours d'en haut? Mais, je vous le demande, cette multitude d'occupations et d'affaires dont vous supposez être accablé, ne vous laisse-t-elle pas quelquefois assez de loisir pour les entremêler de quelque partie de jeu, de quelque visite vaine et inutile, de quelque entrevue suspecte, de quelque divertissement profane? Ah! mes frères, que de temps ménagé pour la prière, si on lui sacrifiait tout celui que l'on perd en tant de frivoles amusements! Mais je veux que vous soyez si occupé, qu'il vous soit absolument impossible de donner à la prière d'autres moments que les premiers et les derniers de la jour-

née, ne pourriez-vous pas aisément les commencer et les finir, ces différentes occupations, par quelque courte prière? Ne vous serait-il pas facile, sans les interrompre d'une manière trop marquée, de les sanctifier par quelque élévation à Dieu, par des gémissements secrets, par quelque acte d'amour, d'oblation, de reconnaissance, d'union à Jésus-Christ, de désir de lui plaire, de regret de l'avoir offensé? Ah! ces saintes pratiques vous coûteraient moins de temps que je n'en mets à vous les dicter; et pourvu qu'elles partissent d'un cœur vif et ardent, elles suppléeraient parfaitement à des prières plus étendues qu'il n'est pas en votre pouvoir de faire. Pourquoi donc êtes-vous si malheureux que de les négliger de la sorte, jusqu'à passer les jours, les semaines entières, sans nul souvenir de Dieu, sans exciter dans vous aucun mouvement de dévotion, ni aucun désir de la prière? Nous alléguerez-vous enfin, pour dernier raison, que vous avez soin de recommander tous les jours à des gens de bien de prier Dieu pour vous; que vous pouvez avec confiance vous reposer sur leurs prières? Mais quelle est votre illusion? Que sert-il que des serviteurs fidèles de Jésus-Christ lui disent tous les jours, Convertissez, Seigneur, cette âme pécheresse rachetée de votre Sang; tandis que vous lui dites vous-même tout le contraire par votre conduite criminelle? Ah! mon frère, ne vous aveuglez pas ainsi; mettez vous-même la main à l'œuvre, et puisque vous êtes intéressé plus que tout autre en l'affaire de votre salut, demandez à Dieu vous-même la grâce d'y travailler : travaillez-y, en effet, et comptez à ce prix-là beaucoup

sur les prières de ceux qui intercèdent pour vous; autrement je vous déclare que vous avez tout à craindre.

Après avoir ainsi détruit toutes vos frivoles objections, que me reste-t-il à conclure, si ce n'est que rien au monde ne peut vous dispenser du saint exercice de la prière; qu'il faut prier, et prier sans relâche, mais surtout prier comme il faut. C'est ce que je m'en vais tâcher de vous apprendre dans mon second point.

SECOND POINT.

Il est étonnant, mes frères, que la prière soit si puissante et si efficace auprès de Dieu, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, et que néanmoins Dieu se montre tous les jours si peu favorable à nos prières et à nos vœux. Nous le prions, et il ne nous écoute pas; nous le réclamons, nous lui demandons, et il ne nous exauce pas. Quelle peut donc être la cause de l'inutilité de nos prières, et du peu de fruit que nous en retirons? Écoutons saint Augustin. Voulez-vous savoir, nous dit-il, pourquoi vous n'obtenez presque jamais rien par vos prières? c'est que, Vous ne demandez pas dans l'état qu'il faut : *Mali petistis;* Vous ne demandez pas ce qu'il faut : *Mala petistis;* Vous ne demandez pas de la manière qu'il faut : *Malè petistis.* Tels sont les défauts qui se rencontrent dans vos prières, et qui les rendent si inefficaces; défauts que je veux vous découvrir et vous reprocher, pour vous apprendre par-là le secret inestimable et l'art tout divin de bien prier. Commençons.

En premier lieu, mes frères, vous priez en mauvais

état, dans l'état du péché mortel, et voilà ce qui arrête auprès de Dieu le succès de vos prières. Prenez garde à ceci, chrétiens; je ne dis pas qu'on ne prie plus, ni qu'on ne doive plus prier, quand on est pécheur : je soutiens, au contraire, qu'un pécheur doit redoubler chaque jour ses prières, jusqu'à ce qu'il obtienne enfin la grâce de sa conversion. Je ne dis pas non plus qu'il n'y ait que les prières des justes qui puissent être efficaces et agréables à Dieu, et que celles des pécheurs soient toujours rejetées : bien loin d'avancer des propositions si détestables et si désespérantes, je donnerais souvent l'avantage aux prières de certains pécheurs, sur celles de plusieurs justes, parce qu'elles sont souvent plus humbles et plus ferventes. A Dieu ne plaise encore que je fusse assez malheureux de vous dire que les prières et les autres bonnes œuvres, faites en état de péché mortel, sont coupables et criminelles, et que bien loin de fléchir la justice de Dieu, elles ne servent qu'à l'irriter davantage : je sais trop bien que ce sont là des erreurs affreuses, condamnées dans les novateurs de ce siècle, et que je fais gloire d'anathématiser avec toute l'Église. Mais d'une autre part aussi, je dis et je soutiens que pour être écouté favorablement dans nos prières, il faut être ou en état de grâce ou dans un desir sincère de s'y remettre; et que par conséquent un pécheur qui ne sent lui-même aucun désir de sa conversion, qui conserve de criminelles habitudes dont il remet toujours le sérieux amendement à un autre temps, qui persévère dans ses désordres et qui veut toujours y persévérer, un pécheur, dis-je, qui bien loin d'essayer de

retourner à Dieu par la pénitence, s'en éloigne toujours davantage en s'obstinant, en s'endurcissant dans le crime; je dis et je soutiens encore un coup, qu'un pécheur de ce caractère ne saurait être capable de prier avec fruit, selon la parole de Jésus-Christ même : *Deus peccatores non audiit* (1). C'est là, pécheurs, cette indigne et criminelle disposition qui est un obstacle essentiel à l'efficacité de vos prières; et c'est là-dessus aussi que je fonde ma proposition, lorsque je vous dis que vous ne recevez point ce que vous demandez, parce que vous le demandez en mauvais état. En effet, vos passions, vos désirs déréglés, vos criminelles habitudes, tous vos péchés enfin auxquels vous ne voulez pas renoncer, forment, vous dit le Prophète, un nuage épais, qui empêche que vos prières ne s'élèvent jusqu'au Ciel et ne montent jusqu'au trône de Dieu? *Opposuisti nubem tibi, ne transeat oratio* (2). Comment voulez-vous que le Seigneur vous regarde avec des yeux d'une compatissante miséricorde, et se hâte de vous secourir lorsque vous le réclamez, tandis que vous détournez de vous tous ses charitables soins, et que, d'une autre part, vous vous efforcez, par vos péchés réitérés, de devenir toujours plus l'objet de sa colère et de sa vengeance? Comment pouvez-vous espérer d'attendrir son cœur par la la prière, tandis que le vôtre est endurci dans le crime? de fléchir sa justice, pendant que vous êtes vous-même inflexible à sa grâce? Comment enfin osez-vous lui demander ses faveurs, ses bienfaits, tandis

(1) Joan. IX. 31 — (2) Tren. III. 44.

que vous ne méritez que des anathèmes et des supplices? Quoi! mes frères, vous osez demander à Dieu des grâces dans le même temps que vous armez ses mains pour vous préparer des tourments et des feux? Vous osez prendre, dans l'oraison que vous lui faites tous les jours, l'aimable qualité de ses enfants, lorsque vous voulez encore porter celle de ses ennemis! Vous osez l'appeler votre Père, tandis que vous nourrissez dans votre cœur l'abominable dessein d'être ses parricides! Vous osez lui dire que son Nom soit sanctifié, lorsque vous le profanez continuellement par des blasphèmes exécrables! Vous osez lui demander que son royaume vous arrive, lorsque vous lui dites, par une épouvantable rébellion : *Nolumus hunc regnare super nos* (1) : Nous ne voulons point que ce Roi domine sur nos cœurs, et nous ne reconnaissons point d'autre empire que celui de nos passions! Vous osez lui dire que sa volonté soit faite, lorsque vous ne voulez rien faire de ce qu'il désire de vous, et que, pour obéir à vos inclinations déréglés, vous ne faites nul état de ses préceptes ni de ses conseils! Vous osez demander à ce Père céleste le pain de l'Eucharistie comme le pain de chaque jour, pendant qu'il vous faut toutes les menaces et toutes les foudres de l'Église pour vous obliger à vous en approcher une fois l'année! Vous le priez qu'il vous pardonne de la même manière que vous pardonnez aux autres : or, est-il que vous ne leur pardonnez point, et que vous ne respirez contre eux que la vengeance la plus animée.

(1) Luc. XIX. 14.

Achevez, infortunés! et concluez, pour votre condamnation, que vous ne voulez pas que Dieu vous pardonne, et que peu vous importe d'encourir son éternelle disgrâce. Votre raison et votre foi ont horreur de cette conclusion; mais vos inimitiés et vos haines ne vous y conduisent-elles pas nécessairement? Enfin vous demandez à Dieu qu'il vous délivre de la tentation, et cependant vous cherchez toutes les occasions qui vous sollicitent au péché! Ah! pécheurs, comment ne rougissez-vous pas d'une contradiction si monstrueuse entre vos paroles et vos actions, entre vos demandes et vos désirs, entre vos prières et votre conduite? Accordez-vous donc avec vous-même : ou cessez de faire la prière que l'Église nous enseigne, ou mettez-vous au plus tôt dans l'état qu'il faut pour obtenir ce que vous demandez; sans quoi, n'est-il pas évident que chaque prière que vous adressez à Dieu devient un juste sujet de condamnation pour vous, et sert à vous attirer des anathèmes, plutôt qu'à vous mériter ses grâces et ses faveurs?

J'ajoute, en second lieu, que vous ne demandez pas ce qu'il faut : autre défaut essentiel dans vos prières, qui empêche également tout le fruit que vous pourriez en retirer. En effet, chrétien, que pensez-vous que dût être le sujet de vos prières, et à quoi devraient-elles toutes se terminer? Ah! vous ne devriez sans doute demander au Seigneur que des choses saintes et dignes de lui : que la sanctification de son nom; que l'avénement de son règne; que l'accomplissement de sa volonté, ainsi que Jésus-Christ vous le prescrit. La victoire de vos passions, la pureté des mœurs, la

bonne conscience, l'humilité, la foi, l'amour du prochain, le mépris du monde, mais surtout une bonne mort; en un mot, tout ce qui sert à sanctifier l'âme et à lui procurer le salut éternel, voilà ce qui devrait être encore le continuel sujet de vos demandes et de vos vœux. Mais, hélas! que vous êtes éloignés de ces saintes dispositions! Bien loin de ne demander à Dieu que des choses nécessaires ou profitables à votre salut, ne lui en demandez-vous pas tous les jours de préjudiciables ou d'inutiles? Oui, chrétiens, vous demandez tous les jours à Dieu des choses préjudiciables à votre salut : ainsi ne vous étonnez pas du peu de fruit et du peu de valeur qu'ont vos prières devant Dieu. Je sais bien que vous ne seriez peut-être pas si impie que de dire à Dieu : Seigneur, accordez-moi, je vous prie, l'accomplissement de tous mes désirs les plus sensuels et le succès de toutes mes entreprises les plus criminelles. Non, j'avoue que vous savez mieux colorer vos prières, et les exprimer en des termes moins odieux. Mais si vous vous trompez vous-même, vous ne trompez pas Dieu, qui vous entend, et qui pénètre vos intentions les plus secrètes. Dieu, qui est si saint et si équitable, est-il donc le fauteur de vos vices et le complice de vos crimes? Vous a-t-il jamais promis de favoriser vos désordres et vos injustices? Quelle horreur de le penser! C'est cependant sur ce pied que vous agissez et que vous traitez avec lui, lorsque vous lui faites de telles demandes. Heureux encore que le Seigneur, pour votre salut, se rende inflexible à des prières de cette nature. Car enfin, où en seriez-vous, si c'était un Dieu plus indulgent selon votre gré, où

en seriez-vous, dis-je, si lorsque vous demandez à Dieu ce qui flatte vos passions, il vous accordait alors ce que vous lui demandez! Ne serait-ce pas là le plus rigoureux jugement et la plus terrible vengeance qu'il pût jamais exercer sur vous? Voyez, mes frères, voyez quel fut le triste effet de la prière des Hébreux, dans le désert. Nourris chaque jour d'une manne délicieuse qui tombait du ciel tous les matins, ils se dégoûtent enfin d'un aliment si léger et si agréable; ils demandent à Dieu des viandes plus solides. Ils sont exaucés; Dieu leur en donne. Bientôt des nuées d'oiseaux, dit l'Écriture, sont portées par les vents, comme des nuées de poussière, et viennent fondre entre leurs mains; mais tandis qu'ils goûtent avec plaisir ce qu'ils avaient tant souhaité, ces viandes deviennent comme du poison pour eux, et la mort fait un si terrible ravage parmi ce peuple, qu'en peu de temps tous ces tristes déserts ne furent remplis que de cadavres. Ainsi en arrive-t-il à peu près tous les jours à tant de mondains que Dieu exauce selon les désirs insensés de leur cœur. Ils demandent, pour me servir des paroles de Jésus-Christ, ou du moins ils croient demander à Dieu, du pain, un œuf, un poisson; mais, aveugles qu'ils sont! ils ne voient pas que c'est une pierre, un scorpion, un serpent qu'ils demandent, et que Dieu ne leur accorde souvent que dans l'excès de son courroux. Et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin cette admirable parole, qui doit nous servir de leçon toute la vie, Que l'accomplissement de nos demandes est souvent l'effet le plus terrible de la colère de Dieu : *Aliquando iratus dat;* et que le refus de nos deman-

des est aussi souvent de sa part un effet de la plus tendre et de la plus miséricordieuse bonté : *Aliquando propitius negat*. Ah! bien loin donc de vous plaindre alors du refus de vos prières, comme vous faites, ne devriez-vous pas, au contraire, le remercier mille fois de ce que de telles prières sont sans effet?

Mais si vous ne demandez pas toujours des choses préjudiciables au salut, du moins en demandez-vous bien souvent de très-inutiles : tels sont les biens purement temporels, qu'on demande sans aucun rapport au salut. Je sais, mes frères, que les biens temporels sont des dons de Dieu : aussi je n'ai garde de condamner ceux qui les demandent. David a demandé la fin des persécutions qu'il souffrait; Marthe et Magdelène ont prié pour la convalescence de leur frère; la mère des Enfants de Zébédée a demandé des honneurs pour eux; Marie même, la plus sainte de toutes les pures créatures, a demandé un miracle à Jésus-Christ son Fils, pour un besoin temporel. Je ne désapprouve donc pas ceux qui demandent à Dieu les biens de cette vie, des consolations passagères, la guérison d'une maladie, le gain d'un procès, la prospérité d'un ami, une heureuse navigation, une abondante récolte, le profit d'un négoce, un mariage convenable, un établissement avantageux, les avantages de la fortune, la prospérité, le repos. Non; mais je dis que demander absolument à Dieu toutes ces grâces temporelles, par préférence au salut et sans aucune vue de son salut, c'est ne lui demander que des choses inutiles, et le mettre en droit de nous refuser l'effet de nos demandes. Ah! le Dieu que nous adorons, dit saint

Basile, est un Roi d'une puissance sans bornes, et qui possède en lui-même un fonds inépuisable de richesses. Son plus grand plaisir est de nous faire part de ses biens. Il se pique d'être libéral et magnifique dans ses dons; et comme il est grand en lui-même, il veut paraître grand en tout ce qu'il fait : grand dans les biens qu'il répand sur ses serviteurs, grand dans les châtiments dont il frappe ses ennemis. Jugez par-là combien doivent lui déplaire des prières qui n'ont pour objet que des choses qui sont viles dans son estime, et dont il ne fait aucun cas. Ne lui demandez donc que de grandes choses, si vous voulez être exaucé. C'est le déshonorer que d'avoir recours à lui pour des choses qu'il donne indifféremment à ses amis et à ses ennemis sans attendre qu'ils les lui demandent. Cependant, disons-le, et confondons-nous en le disant : peu sensibles aux biens spirituels de nos âmes, et peu désireux de leur salut éternel, ne recherchons-nous pas, comme les païens, uniquement et avant toutes choses, les biens temporels de nos corps? Car qui de vous a jamais eu d'abord recours à Dieu pour devenir plus modéré dans ses passions, plus réglé dans sa conduite, plus chaste, plus humble, plus vertueux? Ah! chrétiens, vous visitez les tombeaux des Martyrs, vous courez aux dévotions publiques; mais pourquoi? pour être guéri d'une maladie, et non point pour être délivré d'une tentation. Vous invoquez les Saints, vous réclamez sans cesse leur assistance et leur protection; mais pourquoi? pour le gain d'un procès, pour l'heureux succès d'un voyage, pour recouvrer une chose perdue, pour être plus heureux et plus opulent, et

non point pour recouvrer la grâce de votre Dieu, ni pour réussir dans l'affaire importante de votre salut. Mes frères, s'écriait Salvien, si nous sommes affligés de calamités publiques, si nous sommes menacés d'une famine ou d'une contagion, s'il règne une mortalité parmi nous, on nous voit courir en foule au Temple du Dieu vivant. Processions, bénédictions, Sacrifices, pélerinages, prières de l'Église, soupirs, larmes et gémissements, tout est employé pour toucher Dieu et le fléchir. Mais s'agit-il d'un libertinage qui déshonore le christianisme et qui désole l'Église? s'agit-il d'éviter nous-mêmes un jugement irrévocable, une peine éternelle, un enfer dont nous sommes menacés? hélas! nous vivons en paix, dans la plus affreuse indolence, et sans inquiétude. Faut-il s'étonner, après cela, si souvent Dieu ne nous écoute pas. Pour qu'il nous écoutât, nous devrions lui demander quelque chose, et quelque chose digne de lui. Or, tous les biens de la terre et tout le bonheur temporel que nous lui demandons, préférablement au salut, et séparément du salut, ne sont rien devant Dieu. Jusqu'ici vous ne m'avez rien demandé, dit Jésus-Christ à ses Apôtres, quoiqu'ils lui eussent déjà demandé la multiplication des pains, et les premières places dans son royaume qu'ils croyaient être temporel; pour nous apprendre par-là, dit saint Augustin, que tous les avantages humains ne méritent nulle estime, et que ce n'est rien demander à Dieu, que de ne lui demander que des biens temporels et périssables. Il n'est donc pas étrange, après cela, encore une fois, qu'il nous refuse presque toujours l'effet de nos demandes. Ah! voulez-vous, mes frères, les

rendre désormais efficaces ces demandes? suivez la règle que Jésus-Christ même vous a prescrite. Cherchez et demandez, en premier lieu, le royaume de Dieu et sa justice, ensuite demandez, si vous voulez, les biens temporels; mais ne les demandez jamais absolument et sans restriction, et au surplus ne les demandez pas avec trop d'ardeur, d'empressement, mais plutôt avec une parfaite indifférence et une pleine soumission à la divine volonté. Ce n'est que le salut qu'il faut demander de la sorte. Ne les demandons que sous condition, c'est-à-dire, qu'autant qu'ils peuvent contribuer à sa gloire et à notre salut; ou plutôt contentez-vous d'exposer à ce Dieu de bonté vos besoins, et laissez-lui le soin de tout le reste : il saura bien pourvoir à tout ce qui vous est nécessaire. Voilà, mes frères, précisément à quoi vous devez vous en tenir pour vos prières : car si vous demandez autre chose, et que vous le demandiez autrement que je viens de vous le marquer, vous méritez, sans contredit, que le Fils de Dieu vous réponde ce qu'il répondit aux Enfants de Zébédée : *Nescitis quid petatis* (1) : Vous ne savez, mes enfants, ce que vous demandez.

Vous ne sauriez donc être exaucés, mes frères, parce que vous ne demandez pas ce qu'il faut : j'ajoute, enfin, parce que vous ne demandez pas comme il faut. C'est l'apôtre saint Jacques qui nous apprend cette vérité. Vous priez, mes frères, nous dit ce saint Apôtre, et vous n'êtes pas exaucés; quoi? parce que vous priez mal : *Petitis, et non accipitis, eò quòd malè petatis* (2).

(1) Matth. xx. 22. — (2) Jacob. iv. 3.

Et en effet, chrétiens, pour prier comme il faut, retenez bien ceci; car il s'agit ici de vous enseigner la plus excellente de toutes les sciences, il s'agit de vous apprendre à bien user du moyen de salut le plus puissant pour bien prier, dis-je, pour prier comme il faut, il faut que la prière soit uniquement appuyée sur le nom, l'invocation et les mérites de Jésus-Christ. Il faut que cette prière soit faite, non des lèvres et de la bouche seulement, mais de l'esprit et du cœur, c'est-à-dire, avec un esprit attentif et un cœur plein d'affection. C'est là ce que j'appelle, après saint Thomas, l'âme de la prière, et sans quoi elle ne peut pas plus subsister, qu'un corps sans l'esprit qui le vivifie et qui l'anime. Cependant, mes frères, est-il de désordre plus commun que ce défaut d'attention dans vos prières? A peine commencez-vous de vous unir à Dieu par la prière, que mille distractions volontaires, mille vaines pensées, mille désirs profanes vous en détachent. Ah! vous demeurez chaque jour, dites-vous, un assez long temps à genoux aux pieds des autels, tantôt pour entendre la sainte Messe, tantôt pour assister aux offices divins : mais votre esprit n'est-il point plutôt alors au théâtre, au palais, à la promenade, au jeu, aux parties de plaisir, aux assemblées mondaines, qu'il n'est dans le lieu saint où vous priez? Vous faites régulièrement tous les jours chez vous votre prière : mais pendant que votre bouche offre à Dieu le bruit confus de vos lèvres, votre cœur ne s'occupe-t-il pas de son commerce, de ses contrats, de ses usures, de ses vaines conversations, d'une personne qu'il aime, d'une perte qu'il a soufferte, du soin enfin d'établir

votre famille et vos enfants? que sais-je? Ce cœur malheureux ne porte-t-il pas toujours ailleurs le tribut de ses affections et de son amour? Peuple insensé! s'écrie le Seigneur par son Prophète, est-ce ainsi que tu prétends ne m'honorer que des lèvres, tandis que ton esprit et ton cœur, éloignés de moi par la dissipation, me déshonorent si indignement? *Populus hic labiis me honorat.* (1).

Pour prier comme il faut, mes frères, il faut prier avec une vive confiance, puisqu'une des plus essentielles conditions pour être exaucé, c'est de croire fermement et sans hésiter que nous le serons : *Credite quia accipietis, et evenient vobis* (2). Cependant, combien en est-il parmi vous, qui, bien loin d'être animés d'une vive et ferme confiance en Dieu, dans les prières qu'ils lui adressent, ne se laissent aller, au contraire, qu'à la défiance, qu'à l'incrédulité, qu'au trouble, qu'à de vaines inquiétudes, souvent même à mille secrets désespoirs. Ils ont recours à Dieu, mais ce n'est que dans l'extrémité, et quand tout le reste leur manque. Ils croient un homme léger, trompeur, inconstant, sur sa parole, et ils ne croient pas un Dieu qui est la vérité, la bonté, la puissance, la sagesse même, un Dieu qui s'est engagé par le serment le plus solennel à nous exaucer chaque fois que nous le réclamerions! Or, mes frères, une défiance si coupable, une incrédulité si marquée, dit saint Ambroise, ne mérite-t-elle pas que Dieu raccourcisse son bras à leur égard, et qu'il ne daigne pas l'étendre pour les secourir?

(1) Matth. xv. 8. — (2) Marc. xi. 24.

Pour prier comme il faut, il faut prier avec les sentiments de la plus profonde humilité. Cependant combien en voyons-nous qui n'apportent à leur prière qu'un esprit de présomption et d'orgueil? Car sans parler ici, mes frères, de ce luxe effroyable que vous apportez jusques dans la Maison de Dieu où vous priez; de cet air de grandeur et de suffisance qui vous accompagne partout, même en priant; de cette irréligion, de cet ennui, de ce dégoût, de cette mollesse, de ces postures vaines et négligées, de ces irrévérences, de ces immodesties que vous affectez jusques même dans vos prières; sans parler, dis-je, ici de tous ces scandales affreux qui rendent, pour l'ordinaire, vos prières si abominables devant Dieu : vous lui demandez des grâces, mes frères, mais comment les demandez-vous? non point comme des grâces, mais comme des dettes; prêts à vous élever et à vous enfler, s'il vous les accorde; prêts à murmurer et à vous plaindre s'il ne vous les accorde pas : comme si Dieu devait avoir des égards pour vous, comme s'il devait vous distinguer, comme s'il devait vous tenir compte de vos prières! Cendre et poussière, ver de terre, orgueilleux pécheur, indigent et misérable, mille fois indigne d'être écouté, comment oses-tu te présenter devant le trône de ce Dieu de toute majesté? comment oses-tu le prier avec tant de présomption et d'insolence; tandis que Jésus-Christ son Fils, égal en tout à son Père, ne le priait, durant sa vie mortelle, qu'en s'abaissant devant lui, qu'en fléchissant les genoux, qu'en se prosternant le visage contre terre, qu'en versant des torrents de larmes, et qu'en poussant des

cris lamentables? Ah! pécheur présomptueux, orgueilleux pharisien, faut-il être surpris que Dieu vous ferme son sein, et qu'il vous résiste? Peut-il, en effet, vous exaucer aux dépens de sa propre gloire? et serait-il juste qu'il répandît indifféremment ses biens et sur les superbes et sur les humbles? puisque ce n'est, pour l'ordinaire, qu'à une prière persévérante que Dieu attache ses grâces; soit qu'il veuille par-là nous en faire connaître le prix et nous les faire désirer avec plus d'ardeur, soit qu'il prenne plaisir de nous voir recourir à lui avec ferveur et persévérance, soit qu'il veuille enfin éprouver par-là notre patience, et donner de l'exercice à notre vertu. Car ce Dieu de bonté ne se rend pas toujours d'abord favorable à nos demandes, et bien souvent il souffre que nous gémissions long-temps dans nos besoins. Ainsi notre divin Sauveur en usa-t-il envers la Cananéenne qui vint se jeter à ses pieds pour obtenir la guérison de sa fille. Il lui refuse d'abord de l'entendre, et ne lui répond pas même une parole; ce n'est pas assez, il la rejette avec dédain, avec mépris, comme une étrangère indigne de ses faveurs; il va plus loin encore, il la maltraite de paroles et l'accable d'injures, et lui dit que le pain des enfants ne doit pas être la nourriture des chiens. Cependant cesse-t-elle pour cela de prier, de presser, de solliciter? Non, non, la résistance de Jésus-Christ augmenta sa persévérance, et sa persévérance triompha de la résistance de Jésus-Christ, et fut couronnée d'un miracle. Ah! mes frères, qu'il est rare aujourd'hui de voir de ces sortes de miracles! et faut-il s'en étonner? A peine commençons-nous de prier

qu'emportés par un esprit volage et léger, nous interrompons, nous abandonnons ce saint exercice, pour quelque objet extérieur qui se présente. Bien loin de supporter, comme le dit le Sage, les lenteurs de ce Dieu bienfaisant, et d'attendre avec patience l'effet de nos demandes, nous voulons d'abord être exaucés dans nos prières; et si nous ne recevons pas incessamment ce que nous demandons, bientôt nous cessons de prier. Cette constante assiduité de la prière nous fatigue, nous gêne, nous cause mille ennuis et mille dégoûts. Le moindre délai, la moindre sécheresse dans nos prières, la moindre privation des consolations sensibles, nous rebute et nous décourage, nous aigrit même quelquefois, et nous irrite. Nous honorons des Saints qui ont demandé certaines grâces les vingt, les trente ans de suite, sans pouvoir les obtenir qu'à la fin de leur vie : et nous, pour nous être présentés une ou deux fois à la porte de ce grand Père de famille, nous voudrions en être quittes, et n'être plus dans l'obligation de lui représenter que nous sommes pauvres et que nous attendons son secours. En un mot, chaque fois que nous prions, nous sommons, pour ainsi dire, Jésus-Christ de sa parole, et nous ne songeons jamais que s'il a tout promis à la prière, il n'accorde rien qu'à la persévérance. De telle sorte qu'il arrive souvent, que sur le point même de voir nos vœux remplis et nos prières exaucées, nous en perdons tout le mérite et tout le profit, pour n'avoir pas voulu continuer de prier.

Finissons, mes frères, et concluons de tout ce discours, qu'il faut prier, et qu'il faut bien prier. Priez

donc, mes frères, rien de plus important pour vous. Si vous êtes pécheur, par la prière vous obtiendrez votre conversion; si vous êtes juste, par la prière vous obtiendrez l'inestimable grâce la persévérance; si vous n'êtes ni l'un ni l'autre par état, mais tantôt juste, tantôt pécheur, tels que sont tant de chrétiens lâches et imparfaits, par la prière vous obtiendrez infailliblement des grâces et des secours particuliers pour vous attacher plus étroitement à vos devoirs, et pour vous y maintenir. Hélas! je vous le répète encore, il suffit de demander pour obtenir. Si vous êtes tenté, la prière vous fera triompher de la tentation; si vous êtes faible, la prière sera votre force; si vous êtes malade, la prière sera votre consolation; si vous êtes persécuté, la prière sera votre appui; si votre âme est altérée, la prière sera une fontaine jaillissante et une source d'eau vive qui vous désaltérera pleinement. O! mes frères, quel bonheur, quelle consolation, de trouver en notre Dieu, au moyen de la prière, un protecteur tout-puissant, qui nous défende contre nos ennemis, un riche bienfaiteur qui nous comble de biens, un père qui écoute nos vœux, un médecin qui guérisse nos plaies, un juge qui entre dans nos intérêts, un maître qui nous instruise! Quel bonheur et quelle consolation pour nous de trouver dans ce saint exercice une grâce d'onction qui seule peut adoucir tous nos chagrins, une main chérie qui essuie nos larmes, une lumière secrète qui éclaire nos pas, un remède enfin et une ressource dans tous nos besoins et dans tous nos maux! Priez, mes frères, mais priez souvent, priez constamment, priez toujours et sans relâche, le soir, le matin, la nuit, le

jour, dans nos églises, à la campagne, dans le secret de vos maisons. Hélas! vous vivez continuellement au milieu de tant de périls, dans une nuit si profonde, sur le penchant d'un si terrible précipice, poursuivi par tant d'ennemis mortels, livré à tant de funestes passions, qu'il est surprenant que vous cessiez un seul instant de recourir à Dieu pour lui demander sa protection et son secours. Priez donc souvent, mes frères, mais priez dans l'état qu'il faut, et ne demandez à Dieu que ce qu'il faut. Pour cela, rentrez au plus tôt en grâce avec lui, ou du moins renoncez à l'affection du péché, et ne demandez ensuite à Dieu que de grandes choses, dit saint Ambroise : *Tu magna ora.* Demandez-lui les biens de la grâce, les biens de l'éternité, les biens de l'âme, plutôt que les biens du corps; un esprit de lumière, pour connaître la route que vous devez prendre, et les moyens que vous devez employer pour y marcher avec assurance; un esprit de componction, pour pleurer vos égarements passés, et pour en sortir; un esprit de ferveur, pour vous animer dans le service de Dieu, et dans la pratique des vertus chrétiennes; un esprit de force pour vous soutenir contre les attaques de la nature corrompue, du monde et de l'enfer; un esprit de soumission dans les adversités de la vie, pour les consacrer par votre patience et pour leur donner un caractère de prédestination; en un mot, un esprit de sainteté, pour mener une vie parfaite et chrétienne, pour remplir toutes vos obligations, soit générales, en qualité d'homme et de chrétien, soit particulières, selon les différents états où il a plu à la Providence de vous appeler, et par où

elle veut vous conduire, comme par autant de chemins, au bienheureux terme de l'éternité. Priez, mes frères, mais priez comme il faut, priez par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ même; que vos prières partent de l'esprit et du cœur, plutôt que de la bouche et des lèvres; qu'elles soient toutes animées par la foi, sanctifiées par l'humilité, soutenues par la persévérance, afin qu'elles vous obtiennent enfin l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, Au nom du Père, etc.

FRAGMENTS

D'UNE INSTRUCTION

SUR LA PRIÈRE.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la prière? La prière, dit saint Chrysostôme, est une espèce de conversation avec Dieu; c'est pour lors qu'on lui parle, et qu'on l'entend parler; c'est pour lors qu'on lui expose ses misères, et qu'on implore sa miséricorde : *Qui conversantur cum Deo, colloquentem audiunt.* La prière, disent les saints Pères, est un cri qui demande à Dieu du secours : c'est une ouverture de cœur, une élévation et un soupir vers Dieu, pour attirer ses bénédictions et ses grâces. Cela supposé, j'établis trois propositions, qui feront le sujet de ce premier point, et qui serviront de puissants motifs pour vous porter à l'exercice fréquent de la prière. 1. Il est facile de prier; 2. Il est utile de prier; 3. Il est nécessaire de prier. Reprenons tout ceci.

Premièrement. Il est facile de prier, selon ce que je viens de vous dire; car de cette sorte toutes les actions chrétiennes que vous faites peuvent être par-là autant de prières. Entendre la parole de Dieu, c'est prier; satisfaire aux obligations de son état, c'est prier; assister à la sainte Messe, aux Processions, aux Vêpres, c'est prier; fréquenter les Sacrements, éviter les occasions du péché, fuir les mauvaises compagnies,

c'est prier; faire quelque bonne lecture dans un livre de piété, penser à votre salut, c'est prier; travailler à votre ménage, avoir soin de vos enfants et de vos domestiques, c'est prier; étudier, et dans vos études chercher à vous sanctifier et à instruire les autres, c'est prier; donner de bons avis que la charité suggère, recevoir ou rendre des visites que la charité chrétienne règle, c'est prier; prendre ses repas dans la vue de plaire à Dieu, se divertir à des jeux innocents pour le mieux servir dans la suite, c'est prier; souffrir, être malade, être pauvre, être méprisé, calomnié, persécuté pour la justice, c'est prier : vos larmes prient pour vous, vos gémissements et vos soupirs prient pour vous; vos aumônes et vos jeûnes prient pour vous; votre repos et votre sommeil même prient pour vous : *Somnus justorum oratio est*, dit saint Jérôme. Non, non, ajoute saint Chrysostôme, rien ne saurait vous empêcher de prier : *Non impediris orare;* parce qu'il n'est rien de plus facile; ni les lieux, ni les temps, ni l'embarras de vos affaires, ni la multiplicité de vos emplois, ni la longueur de vos maladies, ni la violence de vos persécutions. Dieu n'a pas tant besoin de vos voix, que de vos pensées; de l'inclination de vos corps et de l'extension de vos mains, que de l'affection de vos cœurs et de la droiture de vos intentions. Vous dites que vous n'avez point d'oratoire : il n'est pas nécessaire d'en avoir; saint Paul en avait-il, quand il priait dans sa prison? que vous ne pouvez vous mettre à genoux : cela n'est pas nécessaire; saint Paul pouvait-il s'y mettre, étant chargé de chaînes, dans un obscur et étroit cachot?

Vous dites que vous n'avez point de santé : il n'est pas besoin que vous en ayez; Ézéchias en avait-il, quand dans son lit bien malade il se tourna vers la muraille pour prier son Seigneur et son Dieu? que la voix vous manque : il n'est pas nécessaire qu'on vous entende; la mère de Samuel en avait-elle plus que vous, quand l'Écriture dit d'elle qu'on n'entendait pas sa voix, mais que le Seigneur l'entendait bien? Vous dites que vos ennemis vous poursuivent et qu'ils ne vous donnent aucun relâche ; êtes-vous serré de plus près que l'était Moïse, qui voyait devant lui la Mer rouge et derrière lui Pharaon avec toute son armée, et qui cependant, dans son silence, criait si fort, que Dieu lui dit : *Quid clamas ad me?* Que criez-vous tant? Vous pouvez prier partout, en tout temps et en toute sorte de rencontres : femmes, dans votre veuvage, comme sainte Monique; dans nos églises, comme Anne; sur le trône, comme Esther; marchands et artisans, dans vos boutiques, comme saint Joseph; dans vos campagnes, en taillant vos vignes, en labourant vos terres, comme saint Isidore; en gardant votre bétail, comme sainte Geneviève; dans vos maisons, en filant, comme la Femme forte dont parle le Sage; dans votre travail, en chantant des cantiques; assis, debout, dans quelque posture que vous soyez, pourvu qu'elle soit décente. Savants ou ignorants, libres ou esclaves, maîtres ou serviteurs, dans quelque état, dans quelque condition que vous soyez, vous pouvez toujours prier : *Non impediris semper orare;* parce qu'il n'est rien de plus aisé que la prière. Ce qui nous prouve encore la facilité que nous avons

de prier, c'est la bonté de Dieu, qui est toujours prêt à nous écouter. Quand nous voulons entrer dans la maison d'un grand du monde, pour obtenir de lui quelque faveur, il faut souvent que nous recevions mille mortifications de son portier et de ses domestiques, et que nous observions le temps le plus commode pour lui parler. Monsieur est-il de bonne humeur? ne lui est-il rien arrivé qui le chagrine? Il faut que nous passions souvent plusieurs jours à sa porte, sans avoir audience; il faut que nous cherchions à nous mettre bien, par nos présents ou par nos bassesses, dans les bonnes grâces de ses favoris. Il n'en est pas de même de vous, ô mon Dieu! On vous aborde à toute heure, sans argent, sans frais, sans dépense, sans appréhender de vous mettre de mauvaise humeur ou de vous y trouver. Il n'y a ni portier qui nous défende l'entrée de votre maison, ni compétiteur qui nous soit suspect, ni gardes qui nous repoussent, ni valets qui nous rebutent. Vous ne vous appauvrissez jamais; vous donnez à tous libéralement, sans reprocher vos dons. Que nous soyons couverts de haillons, que nous ayons des ulcères depuis les pieds jusqu'à la tête, c'est un titre pour être bien reçu de vous. Vous nous invitez de venir à vous, vous nous prévenez même; vous vous plaignez de ce que nous ne vous exposons pas nos misères, et de ce que nous ne vous demandons rien : *Usque modò non petistis quidquam* (1). O hommes! que vous êtes donc bien aveuglés de négliger un moyen de salut aussi aisé que celui de la

(1) Joan. XVI. 24.

prière? et ne sera-ce pas là ce qui vous rendra plus inexcusables aux jugements de Dieu?

Mais non-seulement l'exercice de la prière est aisé, il est encore très-utile. La raison que j'en donne, c'est que la prière est un puissant moyen, un moyen très-efficace, pour obtenir les grâces du Ciel. Cette vérité est fondée sur la parole même de Jésus-Christ, qui nous assure que tout ce que nous demanderons en son nom nous sera accordé. *Petite;* Demandez, nous dit-il dans son Évangile : *Pulsate;* frappez : *Quærite;* cherchez. Pourquoi? c'est qu'on vous accordera ce que vous demanderez : *et dabitur vobis;* qu'on vous ouvrira quand vous frapperez à la porte : *et aperietur vobis;* c'est que vous trouverez quand vous chercherez : *et invenietis.* Car vous-même, ajoute le Sauveur, tout insensible que vous êtes, vous vous rendez quelquefois à l'importunité de vos amis, et ne pouvez leur refuser votre assistance dans les rencontres où ils ont recours à vous : à combien plus forte raison votre Père céleste fera-t-il part des trésors de sa grâce et de ses richesses à ceux qui se confieront en lui et qui lui offriront pour cela leurs vœux et leurs prières? Car voilà ce que vous devez attendre de lui, et ce qui vous sera certainement accordé, si vous le priez comme il faut. Ce ne sont point seulement des biens terrestres et mortels, mais des biens invisibles et incorruptibles, les biens de l'âme, le bon esprit : *Dabit spiritum bonum* (1); un esprit de lumière, pour connaître la route que vous devez prendre et pour y marcher avec assurance; un

(1) Luc. XI. 13.

esprit de douleur et de componction, pour pleurer vos égarements passés et pour en sortir; un esprit de ferveur, pour vous animer dans le service de Dieu et dans la pratique des vertus chrétiennes; un esprit de force, pour vous soutenir contre les attaques de la nature corrompue, du monde, de l'enfer; un esprit de soumission dans les croix et les adversités de cette vie; en un mot, un esprit de sainteté pour remplir toutes vos obligations soit par rapport à Dieu, soit par rapport au prochain, soit par rapport à vous-même : *Dabit spiritum bonum.* Voilà les grâces que Jésus-Christ attache à la prière. De là tant d'éloges que l'Écriture et les Pères lui donnent. Une humble prière, dit Salomon, ouvre les cieux, monte jusqu'au trône de Dieu, et attire sur nous ses miséricordes. C'est une source abondante de tous les biens et un trésor inépuisable, dit saint Jean Climaque; c'est le fléau, la terreur des démons, c'est la clef du Paradis, dit saint Augustin. Quelle foule d'exemples ne se présente-t-il pas ici pour prouver encore mieux l'efficace de la prière? Josué prie, et à sa voix le soleil même s'arrête au milieu de sa course; le Seigneur obéit, dit l'Écriture. Judith prie, et Dieu lui donne un courage, une force au-dessus de son sexe. Soutenue de la prière, elle défait une armée entière des Assyriens, elle coupe la tête à Holopherne leur général, et demeure invincible. Si les flammes se changent en rosée dans la fournaise de Babylone, et si elles n'ont de la force que pour brûler les liens des trois Enfants, c'est que leur occupation, dans ce lieu, était de louer Dieu. Si les lions affamés ont eu du respect pour Daniel, c'est qu'il était dans

la fosse comme dans un temple. Le Publicain prie, et dans un moment il est justifié; Dieu lui accorde une rémission entière de ses péchés. Les Apôtres assemblés à Jérusalem prient, et le Saint-Esprit descend sur eux. Saint Paul, dans le temple, prie, et tout à coup ravi hors de lui-même, il voit le Sauveur des hommes, il l'entend, et en reçoit de salutaires instructions. L'assemblée des fidèles prie, et prie sans relâche pour la délivrance de saint Pierre; dès lors ses chaînes se brisent, les portes de sa prison s'ouvrent, le Chef de l'Église est mis en liberté, quoiqu'il soit environné de gardes. Enfin, rien ne résiste à la prière : c'est elle qui a fait pleuvoir, lorsque le ciel était fermé; c'est elle qui a défendu les villes, lorsqu'elles étaient assiégées; qui a apaisé les tempêtes, lorsqu'elles étaient dans leur plus grande violence. C'est un bouclier, dit le Sage, que nous opposons à la colère du Seigneur et aux coups redoutables de sa justice. L'exemple de Moïse qui prie, suffit pour nous en convaincre. Dieu forme le dessein d'exterminer le peuple d'Israël, ce peuple malheureux, ce peuple ingrat. Moïse se met au devant, il prie le Seigneur, et par sa prière il lui arrache, comme par force, les foudres de la main. C'est ce qui oblige Dieu d'user de prière envers Moïse, afin qu'il ne s'oppose pas à sa juste vengeance. Ah! Moïse, tu me fais violence, tu me retiens le bras malgré moi; laisse-moi faire, laisse-moi perdre ce peuple ingrat et infidèle : *Dimitte me, ut irascetur furor meus* (1). Ne vous semble-t-il pas, mes frères, de voir un homme extrêmement en colère, qu'on

(1) Exod. XXXII. 10.

retient par force, de peur qu'il ne s'emporte à quelque violence, et qui crie qu'on le laisse aller, afin qu'il se venge de ceux qui l'ont offensé : *Dimitte me.* Eh quoi! Seigneur, qui est Moïse pour résister à vos volontés? Qui est ce serviteur qui peut s'opposer au Maître du ciel et de la terre? Qui est cet homme faible qui peut arrêter la force de votre bras? Non, mes frères, ce n'est pas Moïse qui lie les bras de Dieu; c'est sa prière qui le désarme, qui l'empêche de passer outre, et qui lui fait tomber des mains les carreaux et les foudres qu'il était prêt à lancer. O prière, que ta force est grande, qu'elle est admirable de pouvoir résister à un Dieu, et à un Dieu irrité! Ce sont tout de même les plus gens de bien qui arrêtent souvent, par leurs prières, les effets de la colère de Dieu, qui fondrait sur les villes, sur les paroisses et les familles, comme il fût arrivé à Sodome, s'il s'en fût seulement trouvé dix. C'est pourquoi, c'est un très-grand bonheur pour une paroisse, quand des personnes vertueuses y demeurent. Vous traitez de simple et de petit esprit ce jeune homme qui n'est pas débauché comme ceux de son âge, qui fréquente les Sacrements, qui assiste aux Offices de l'Église; cette fille qui se retire des compagnies du monde, qui fuit les fréquentations et les danses, qui est sage, modeste dans ses habits, dans ses entretiens. Vous appelez bigotte, cette bonne servante qui prie Dieu soir et matin, qui assiste tous les jours, autant qu'elle peut, à la sainte Messe, qui communie tous les mois; mais sachez que ce sont ces simples et ces petits esprits, qui, par leurs prières et leurs bonnes œuvres, s'opposent à la colère de

Dieu, qui, sans eux, éclaterait sur toute une ville ou une province. Sachez, libertins impies, que c'est cette bigotte qui, par la ferveur de ses prières et la sainteté de sa vie, empêche que Dieu n'extermine votre maison, comme les péchés qui s'y commettent l'y porteraient sans doute. Hélas! que deviendrait le monde, aussi pécheur qu'il est, que deviendriez-vous vous-mêmes, si parmi vous il n'y avait quelque bonne âme? Dieu vous perdrait sans ressource.

Voilà l'utilité de la prière : voici sa nécessité.

. . . . . .

Ah! mes frères, écrivait autrefois le pape Célestin aux Évêques de France : Que la prière soit toujours dans votre cœur, afin que la grâce et la miséricorde de Dieu soit toujours avec vous. Comptez que le Seigneur ne s'éloignera jamais de vous, que jamais il ne cessera de vous éclairer, de vous conduire, de vous protéger, tant que vous ne cesserez point de l'invoquer. Vous vous plaignez tous les jours de la difficulté du salut, surtout au milieu du monde où vous avez à éviter tant de dangers et tant de fâcheuses occasions. Voulez-vous, parmi tant d'écueils, n'avoir rien à craindre? munissez-vous, armez-vous de la prière. C'était le soutien ordinaire du Prophète, au milieu du monde corrompu où il vivait. Il en connaissait bien les avantages, il en faisait ses délices. Eh! que ne savez-vous en profiter comme lui? Vous vous plaignez des adversités, des croix que Dieu vous envoie, et vous dites que vous n'avez pas assez de patience pour les supporter; recourez à la prière : que vos enfants sont des libertins, que vos maris sont des dé-

bauchés et des prodigues : recourez à la prière, et Dieu leur touchera le cœur. Vous vous plaignez de ce que vous êtes misérable, dénué de toute chose, abandonné de tout le monde, exposé à toutes sortes de malheurs; voulez-vous un remède infaillible pour vous délivrer de ces misères, priez, priez sans cesse. Vous êtes tenté; priez, et Dieu ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. Vous craignez que la prospérité ne vous enfle le cœur, que les souffrances ne vous accablent; priez, et Dieu vous donnera des forces pour ne pas succomber à ces épreuves. . . . .

. . . . . .

Petite, et accipietis. Ah ! Seigneur, devez-vous lui dire avec le Prophète, levez-vous pour me secourir, et conduisez mes pas; enseignez-moi vos voies, confondez vos ennemis et les miens, aidez-moi à me relever de mes chutes, et attachez-moi fortement à mes devoirs et à la pratique de votre sainte loi. Il faudrait réciter ici tous ses Cantiques sacrés. Je ne m'étonne pas ensuite, s'il était rempli de force, et s'il s'avançait à grands pas dans le chemin du Ciel; et je ne suis point surpris, mes frères, si vous, au contraire, vous êtes tièdes dans le service de Dieu, si peu fidèles à sa loi, si peu exacts à vos devoirs, ayant un si grand éloignement pour la prière.

Priez, demandez, et l'on vous donnera tout ce que vous souhaiterez : voilà l'utilité de la prière. Mais je vais plus loin, et je dis qu'elle nous est non-seulement utile, mais encore absolument nécessaire pour nous sauver; et voici les preuves sur lesquelles j'établis cette nécessité absolue de la prière.

La première preuve de la nécessité absolue de la prière par rapport au salut, est tirée de la nécessité des grâces actuelles et efficaces pour nous soutenir dans le cours d'une vie chrétienne. En effet, sans les grâces actuelles et efficaces, point de salut; c'est un article de foi, dont il ne nous est pas permis de douter. Or, pour des chrétiens, peu ou point de ces grâces puissantes et efficaces, s'ils ne prient : donc, pour les chrétiens, point de salut sans la prière. La grâce et la prière sont deux choses indivisibles, dit saint Jérôme, écrivant contre les Pélagiens : détruire la nécessité de la grâce, c'est détruire la nécessité de la prière; et établir la nécessité de la grâce, c'est établir celle de la prière. Trouvez-moi un homme qui n'ait pas besoin de la grâce, je vous dirai qu'il n'a non plus besoin de la prière. Mais comme tous les hommes ont besoin de la gloire de Dieu, comme tous les hommes, pour arriver à cette gloire, ont besoin de sa grâce, ils ont tous aussi besoin de prier. C'est aussi le sentiment de Suarès, de saint Thomas et de saint Augustin, que, quoiqu'il y ait de certaines grâces que Dieu accorde sans en être prié, néanmoins, communément parlant, c'est la prière qui les obtient; et pour l'ordinaire, Dieu n'a donné ces grâces efficaces, ces secours abondants, qu'à ceux qui les lui demandent : *Nisi mediâ oratione;* parce que, dit saint Augustin, en ce qui regarde ses dons et ses grâces, il veut nous tenir toujours humbles et dépendants de lui. Il veut en user ainsi à notre égard, dit le Docteur angélique, pour nous apprendre, d'une part, à sentir, à connaître nos besoins et nos misères; et de l'autre, le prix de sa

grâce, qui vaut bien le demander, et son infinie bonté qui nous l'accorde. Un signe évident que le Seigneur veut en user ainsi, c'est l'obligation qu'il nous a imposée de prier, par le commandement qu'il nous en fait.

De là, mes frères, apprenez pourquoi tant de gens dans le monde sont si faibles, tombent si aisément, trouvent les exercices de piété si pénibles et les abandonnent, en un mot, et se damnent presque sans remords et sans réflexion. Ne craignons point de le dire, c'est qu'ils n'ont pas certaines grâces spéciales. Et comment ne les ont-ils pas? par leur faute. Et par quelle faute? parce que, pouvant les demander, ils ne les demandent pas. Ne vous en prenez donc qu'à vous-mêmes, et non pas à la bonté divine. Vous auriez tout abondamment, si vous aviez soin de mieux prier et plus souvent.

La seconde preuve est fondée sur la nécessité de la persévérance; car nous ne serons jamais sauvés, et nous ne pouvons l'être, sans la grâce de la persévérance finale. Or à prendre les choses dans les règles communes, nous n'aurons jamais la grâce de la persévérance finale, sans la prière. Par conséquent, suivant les règles communes, il n'y a point de salut pour nous, sans la prière. De tous les dons de Dieu, mes frères, le plus grand, le plus excellent et le plus incertain, c'est sans contredit celui de la persévérance finale, à laquelle le salut est attaché. Le saint Concile de Trente frappe d'anathème et condamne d'hérésie, quiconque, sans une révélation particulière de Dieu, se répondrait avec une assurance entière de l'avoir. Autant que nous sommes assurés, dit saint Augustin,

de la récompense que Dieu prépare à notre persévérance, si nous l'avons; autant sommes-nous incertains si nous l'aurons : et cela est tellement vrai, que les plus grands Saints, pendant même que leur conscience ne leur reproche rien, doivent toujours vivre dans une crainte salutaire. Cette vérité est terrible, j'en conviens, ces réflexions effrayantes : Je ne suis pas pour demeurer toujours dans le monde, je dois bientôt passer dans un autre; là il y a des biens et des maux éternels qui m'attendent : le Ciel, si j'ai la persévérance; l'Enfer, si je ne l'ai pas; et je ne sais si je l'aurai ou si je ne l'aurai pas : ce qu'il y a de plus étonnant pour moi, est que, quelque bien que je fasse, quelque peine que je me donne, quelque vertu que je pratique, je ne puis l'acheter ni la mériter. Mes frères, ces pensées vous épouvantent, et j'en suis épouvanté comme vous : *O altitudo!* Toutefois il faut que je me console, et que je vous console avec moi; il faut que je vous apprenne un moyen prompt et puissant pour vous rassurer, et pour revenir de ces frayeurs atterrantes et désespérantes. Or, quel est-il ce moyen si désirable et si nécessaire? c'est la prière, dit saint Augustin; car, par la prière, nous pouvons obtenir de Dieu la persévérance. Pour avoir ce grand don de la persévérance, dit ce grand Docteur, vous devez le demander à Dieu avec confiance, et le demander tous les jours : *Quotidianis orationibus.* J'ose vous répondre que Dieu aura égard à votre demande, si elle est telle qu'elle doit être, et que vous serez du nombre des Prédestinés. Ne nous plaignons donc plus de ce que nous ne pouvons mériter la persévérance, puisque nous pouvons,

par la prière, engager Dieu à nous la donner; la gagner, non par un mérite de rigueur, mais par un mérite de supplication. Plaignons-nous seulement de notre négligence à nous servir d'un moyen si salutaire, si efficace, et en même temps si facile. Mais si je demande à Dieu la persévérance, est-il certain, est-il infaillible qu'il me l'accordera? Quand la chose serait seulement probable, ne serait-ce pas une raison suffisante pour prier? Mais je vais plus loin, et je dis que, si vous priez comme il faut, vous obtiendrez immanquablement la grâce dont je parle. Je me fonde sur l'autorité incontestable de Jésus-Christ : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (1) : Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Le Fils de Dieu, dans cette promesse, n'excepte rien. Toutes nos autres actions, pour saintes qu'elles soient, ne nous attirent pas toujours de la part de Dieu la grâce de la persévérance. Jeûnez tous les jours de votre vie, ruinez-vous le corps et la santé par de longues et rigoureuses austérités, renoncez au monde et à tout ce qu'il a d'engageant pour vous : aurez-vous pour cela la persévérance finale? Je n'en sais rien, et je ne puis prononcer là-dessus avec certitude; mais priez, et priez bien, vous avez l'Évangile même pour garant du succès de votre prière, et j'avance sans hésiter que vous persévérerez : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Mais si je ne prie pas, si je ne demande pas la persévérance, est-il certain, est-il infaillible que je ne l'aurai pas?

(1) Joan. XVI. 23.

Oui, chrétien, il est certain, il est infaillible, j'entends toujours dans le cours ordinaire de la Providence; et voilà l'absolue nécessité de la prière par rapport au salut, que nous appelons une nécessité de moyen. Reprenons et réduisons tout ceci. La persévérance finale est absolument nécessaire au salut, en sorte que la persévérance manquant, le salut manque. La prière est absolument nécessaire pour avoir la persévérance finale, en sorte que la prière manquant, la persévérance doit aussi manquer. Donc la prière est absolument nécessaire au salut; et c'est vouloir se damner que de ne vouloir pas prier et prier souvent, puisque c'est vouloir manquer de persévérance, laquelle n'est accordée qu'à la prière et à la fréquente prière : *Non nisi orantibus*. Par quelles raisons puis-je vous persuader plus sensiblement de l'extrême nécessité de la prière, par quelles considérations puis-je vous engager plus fortement à la mettre en œuvre et à vous en servir, que par ces trois motifs que je viens d'exposer à vos yeux?

Mais si la prière est si nécessaire au salut, d'où vient donc qu'on la néglige si étrangement? d'où vient qu'étant accablés de tant de misères, vous refusez d'en chercher les remèdes? d'où vient qu'ayant besoin de tant de secours, vous êtes si lents à les demander? Écoutez avec frayeur le sanglant reproche que Dieu vous en fait : *Væ qui dereliquistis Dominum* (1). Malheur à vous qui avez abandonné le Seigneur votre Dieu! malheur à vous qui avez oublié de

(1) Isai. LXV. 11.

m'offrir vos prières sur la montagne sainte, autrement, dans le temple où je fais ma demeure! malheur à vous qui avez dressé des autels à la fortune, et lui avez fait des sacrifices! Si vous m'aviez rendu par vos prières l'hommage que vous êtes obligés de me rendre, si vous aviez cherché auprès de moi le soulagement de vos maux et la réformation de vos mœurs, je n'aurais pas manqué de vous écouter, et de vous accorder l'effet de vos prières : mais vous avez porté ailleurs vos sacrifices et votre encens, vous vous êtes jetés aux pieds de l'idole de la Fortune que vous avez regardée comme votre Divinité. Allez, idolâtres, je vous traiterai comme vous le méritez, vous porterez partout la malédiction avec vous, elle vous accompagnera jusques dans les enfers. Voilà, mes frères, les justes reproches que le Seigneur vous fait par son Prophète, au sujet de l'effroyable éloignement que vous avez pour la prière. Car enfin, de vingt-quatre heures que vous avez dans chaque jour, combien en employez-vous à la prière? Hélas, le dirai-je à votre confusion? Ce marchand pense tout le jour à son trafic; cet artisan, à labourer ses terres; cette femme, à son ménage; cette fille, aux divertissements et à la danse; ce jeune homme, au plaisir et à la débauche; ce pauvre, à gagner sa vie; et les riches, à se donner du bon temps; les uns et les autres, à leurs affaires temporelles : mais à la prière, c'est à quoi l'on pense le moins. Hélas! combien de fois avez-vous passé les jours, les mois entiers, sans faire votre prière le matin et le soir, sans élever votre cœur et votre esprit à Dieu pendant la journée? combien de fois n'avez-vous pas négligé d'assister à la

sainte Messe, aux Offices divins, aux Processions, aux exercices de piété qui sont tout autant de prières publiques qu'on fait dans votre paroisse? Combien de fois, etc. Quelle ingratitude, quelle honte pour les chrétiens, d'oublier un Dieu qui pense constamment à eux, qui les a créés, qui les conserve à chaque moment! de penser toujours à amasser des biens périssables, et de ne penser jamais à leur salut, à leur éternité! Est-ce pour cela que vous êtes dans le monde? Et ne me dites pas, que vous n'avez pas le temps, que vous avez tant d'affaires qu'elles ne vous laissent pas le loisir de vous acquitter de ce devoir. Eh! vous avez tant de temps, s'écrie saint Paulin, pour les choses de la terre, pour vos fermes, vos usines, vos maisons de campagne, votre trafic, votre divertissement; et quand il s'agit de prier Dieu, d'implorer ses grâcees, etc., vous n'avez jamais le temps, vous êtes occupé d'une infinité d'affaires! Vous avez du temps pour être marchand, homme d'affaires, pour vous promener, pour vous divertir, pour faire des parties, pour danser, pour faire tout ce qu'il vous plaira; vous y passeriez les jours entiers : et vous n'en avez pas pour être chrétien ; pour rendre vos hommages à Dieu, et pour vous acquitter d'un de vos principaux devoirs, qui est la prière! Mais surtout, vous avez tant de loisir pour prendre vos repas ordinaires, quelque affaire que vous ayez, quelque pressée qu'elle soit; et si vous manquez l'heure accoutumée, vous savez bien en trouver une autre : et vous n'avez jamais le temps pour donner la nourriture à votre âme, qui est la prière! En un mot, vous avez du temps de reste pour

ce qui regarde les choses temporelles, et vous n'en avez point pour les choses spirituelles et qui regardent votre salut ! Vous avez du temps pour vous damner, et vous n'en avez point pour vous sauver ! Vous n'avez pas le temps ? il faut le chercher. Corrigez donc ce déréglement, et si vous avez tous les jours un certain temps réglé pour vos repas, pour votre trafic, pour vos affaires, pour votre corps, ayez aussi un temps réglé pour votre salut, pour votre éternité, pour votre Dieu, pour votre âme. Que votre résolution soit de ne jamais sortir de votre maison que vous n'ayez fait votre prière le matin ; de ne jamais vous coucher le soir qu'après avoir fait votre prière : vous, père de famille, à la tête de vos enfants ; vous, maîtres et maîtresses, à la tête de tous vos domestiques. C'est là une de vos principales obligations, de voir que tout le monde prie Dieu chez vous ; d'entendre, autant que vous pourrez, la sainte Messe tous les jours ; de ne passer jamais aucun jour de la vie sans faire à Dieu quelque prière particulière pour répandre votre cœur devant Dieu, pour lui découvrir vos misères, pour lui demander vos nécessités : soit que cette prière soit extérieure et vocale, soit qu'elle soit intérieure et mentale, tantôt en vous occupant du salut, de la mort, de l'enfer, de quelque grande vérité de la Religion ; tantôt en réfléchissant sur la Passion de Jésus-Christ. On pourrait employer, à ces sortes de prières, une demi-heure le matin, autant le soir, et encore plus les Dimanches et les Fêtes, qui sont consacrés à ce saint exercice. Que si vous, mes frères, qui gagnez votre vie et celle de vos enfants au travail de vos mains, ne

pouvez pas donner tout ce temps à la prière; outre celle du matin et du soir, qui est indispensable à toutes sortes de personnes, et que vous ne devez jamais manquer de faire pour quelque raison que ce soit, vous devez faire toutes vos actions en esprit de prière, élévant de temps en temps votre cœur à Dieu, pour lui offrir votre travail. Mais qui vous empêcherait, non-seulement vous qui n'avez autre chose à faire qu'à vous promener, de donner tous les jours une heure ou deux à la prière, faire un peu de lecture, visiter le saint Sacrement, réciter le chapelet, l'Office de la sainte Vierge, quelque prière pour les morts? mais encore, vous qui êtes dans le trafic ou dans les affaires, de dérober tous les jours quelques heures à vos occupations, pour les donner à ce saint exercice? vos affaires n'en iraient que mieux, et c'est ce que pratiquent utilement plusieurs personnes de piété. Priez donc, mes frères, priez tous : dans quelque état que vous soyez, vous devez prier. Êtes-vous pécheur? priez. Ah! ne cessez point, en ce triste état où vous êtes, de prier; demandez à Dieu sa grâce, qu'il vous touche le cœur, qu'il vous convertisse : sans cela, je vous regarde, ou du moins j'ai lieu de vous regarder comme un réprouvé; parce que Dieu, pour l'ordinaire, n'accorde ses grâces qu'à la prière. Êtes-vous juste, et avez-vous un sujet raisonnable de croire que vous vivez habituellement dans la grâce de Dieu, ah! ne pensez pas que vous puissiez pour cela négliger l'usage de la prière; car il faut persévérer dans la justice pour être sauvé. Judas avait bien commencé, mais il est damné, parce qu'il a mal fini. C'est la fin qui cou-

ronne notre vie ; c'est elle qui consomme notre salut : l'on ne parvient guère à une bonne fin, sans la prière.

Mais quelles qualités doivent avoir vos prières, pour qu'elles soient agréables à Dieu, et pour qu'il les écoute favorablement ; en un mot, comment faut-il prier ! C'est ce que je m'en vais vous apprendre dans mon second point.

SECOND POINT.

Les principales qualités dont nos prières doivent être accompagnées pour être efficaces, peuvent se réduire à quatre, au sentiment de saint Chrysostôme : l'humilité, la confiance, l'attention de l'esprit, et l'affection du cœur.

Il faut prier avec humilité : c'est la première disposition que le Saint-Esprit demande dans une prière, afin qu'elle puisse s'élever jusqu'à Dieu : *Oratio humiliantis se, nubes penetrabit* (1). Pour entrer dans cette disposition si essentielle à la prière, nous n'avons qu'à nous représenter, d'un côté, la grandeur, la puissance, l'infinie majesté du Dieu que nous prions ; et de l'autre, notre misère, notre extrême indignité, notre profonde bassesse. Or cette double vue nous tiendra infailliblement comme anéantis et abîmés de respect en la présence de cette haute Majesté. C'est dans cette disposition que priaient les Saints ; entre autres, le séraphique saint François. Ce Saint passait les nuits entières avec ces seules paroles, qui lui ser-

(1) Eccli. xxxv. 21.

vaient d'une ample matière d'oraison : Qui êtes-vous, Seigneur? et qui suis-je? Ah! que vous êtes grand! et que je suis peu de choses! Vous êtes le Créateur de l'univers, et je suis une chétive créature; vous êtes le Maître absolu du ciel et de la terre, et je suis un serviteur très-indigne; vous êtes tout, et je ne suis rien. Et comment, étant tel que vous êtes, et moi tel que je suis, pourrai-je, je ne dis pas m'entretenir avec vous, mais même me tenir en votre présence? Eh quoi! s'écriait Abraham, moi qui ne suis qu'un peu de poudre et de cendre, je serai assez hardi, assez téméraire, pour parler à ce grand Roi? Je le ferai, puisqu'il me le commande; mais ce sera avec de profonds sentiments de mon néant, et une reconnaissance sincère de mon indignité : *Loquar ad Dominum meum, cùm sim pulvis et cinis* (1). En effet, dit saint Bernard, si des milliers d'Anges sont toujours devant la face de Dieu pour l'adorer, pour s'anéantir devant lui, pour recevoir ses ordres et ses commandements; de quels sentiments de frayeur ne devons-nous pas être pénétrés devant sa souveraine grandeur? avec quel respect, quelle humilité profonde, de misérables pécheurs comme nous, qui ne sommes que des vers de terre, doivent-ils se présenter devant la haute Majesté de ce Dieu, pour lui exposer les plaies et les besoins de leurs âmes? Mais, mes frères, pour que cette disposition intérieure et cette humilité de cœur rende notre prière efficace, il faut qu'elle soit accompagnée de l'humiliation et de la révérence extérieure. Ces de-

(1) Gen. XVIII. 27.

hors bas, cette posture humiliante, convient si bien à l'honneur que nous devons à Dieu, et a tant de force pour obtenir ce qu'on lui demande, qu'elle a toujours été pratiquée par tous ceux qui ont désiré avec ardeur d'être exaucés. C'est ce que l'Écriture nous marque expressément de Moïse, de Josué, de David, et de plusieurs autres. Achab, cet insigne pécheur, que Dieu avait fait menacer par Élie de sa plus terrible, de sa plus effroyable colère, Achab s'humilie devant Dieu; il déchire ses habits pour marquer sa douleur, il se couvre d'un sac et d'un cilice; il marche la tête baissée; dans cet état, il prie le Seigneur de lui faire miséricorde : le Seigneur est désarmé. Le Publicain, qui était un pécheur scandaleux, un pécheur public, prie : il se met au fond du temple; là il se prosterne, il n'ose lever les yeux vers le ciel; il pleure, il gémit, il se frappe la poitrine, il avoue ses crimes, il demande pardon à Dieu, et dans un moment il est justifié. Dieu le pardonne et lui accorde une entière rémission de tous ses péchés. Jésus-Christ même, dans ses prières, nous donne l'exemple de ce respect extérieur qui doit accompagner les nôtres. Il prie, il se retire à l'écart, il se met à genoux, il se prosterne la face contre terre; dans cette posture humiliante il verse des larmes, il pousse des cris vers le ciel, pour apaiser la colère de son Père, irrité contre les hommes : les hommes sont pardonnés, la colère du Seigneur est fléchie. Voilà, mes frères, des exemples qui doivent bien vous faire sentir combien il est important que vos prières soient faites avec une parfaite humilité : et nous qui ne sommes que poussière et que cendre, ou plutôt un néant,

nous osons paraître devant lui la tête haute et sans aucun respect! Quoi! dit saint Césaire d'Arles, la Miséricorde se prosterne, et la misère ne se prosterne pas! la Sainteté s'abaisse, et l'iniquité ne s'humilie pas! le Juge se jette par terre, et le criminel s'appuie avec indécence?

Je dis, en second lieu, que nous devons prier avec confiance; c'est là une des conditions nécessaires que saint Jacques demande dans la prière, afin qu'elle soit efficace : *Postulet in fide nihil hæsitans* (1). Celui qui veut être exaucé, doit demander avec foi et sans aucun doute. Le Fils de Dieu nous marque cette même disposition dans l'Évangile : Quoi que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé. En effet, on obtient tout d'un père que l'on prie avec la confiance d'un enfant, parce qu'alors c'est l'amour qui prie. Et que ne pouvons-nous pas obtenir d'un père aussi bon, aussi tendre, aussi libéral que le bon Dieu l'est à notre égard? il connaît tous nos besoins, il voit jusqu'aux moindres désirs de nos cœurs, dit le Prophète; il peut nous enrichir, nous satisfaire, sans s'appauvrir, et sans diminuer en rien ses trésors; il est plein de bonté et de tendresse pour nous, il nous invite tendrement à recourir à lui, il nous promet son secours et sa grâce. Enfin pour vaincre notre incrédulité et notre défiance, il nous assure avec serment, que nous ne serons point trompés, et que notre confiance ne tournera point à notre confusion. Que sera-ce quand il se verra pressé, sollicité,

(1) Jacob. I. 6.

par nos prières pleines de désir, de confiance et d'amour pour lui? il ouvrira son sein, il nous tendra les bras, il fera descendre sur nous toutes ses bénédictions. En faut-il davantage pour nous exciter, nous encourager à recourir à la prière dans les sentiments de la plus vive confiance?

Je dis, en troisième lieu, qu'il faut prier avec persévérance. Dieu est le maître de ses dons et de ses grâces: il appartient à lui seul d'en disposer; il peut les mettre à tel prix qu'il lui plaît, et plus souvent il les fait demander long-temps Or, on peut donner trois raisons de cette conduite : 1° C'est qu'il nous veut tenir dans l'humilité. L'exemple de saint Paul nous en est une preuve : il demande à Dieu d'être délivré de ses tentations, il prie avec ardeur, avec empressement et jusqu'à trois fois; cependant il est refusé. D'où vient cela? c'est, dit le même Apôtre, de peur que la grandeur de mes révélations ne fût pour moi une source d'élèvement et d'orgueil. 2° Si Dieu ne nous exauce pas aussitôt que nous le prions, c'est que, par ce refus, il nous prépare de plus grandes grâces. Dieu, dit saint Grégoire, par un dessein profond et impénétrable, fait semblant, durant quelque temps, de ne pas entendre la voix de ses serviteurs, non à dessein de leur refuser ce qu'ils demandent, mais afin de faire croître de plus en plus le mérite de leur patience, et de les rendre par-là dignes de plus grandes faveurs. Enfin si Dieu diffère de nous accorder ses grâces, dit saint Augustin, c'est afin de les faire estimer davantage; car l'on estime peu ce que l'on acquiert facilement; c'est afin d'enflammer nos désirs.

Il veut que nos désirs soient véhéments et continuels. Il veut, dit saint Chrysostôme, qu'on le prie avec instance et avec importunité. L'exemple de la femme Cananéenne nous prouve admirablement cette vérité. Cette femme s'adresse à Jésus Christ, pour obtenir la guérison de sa fille. Seigneur, fils de David, lui dit-elle, ayez pitié de moi; ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Le Sauveur ne lui répond pas un seul mot. Les Apôtres s'intéressent et prient pour cette pauvre femme, mais le Sauveur leur répond qu'il n'est pas envoyé pour elle. Cessa-t-elle, pour cela, de solliciter, de presser? Non, chrétiens, la résistance de Jésus-Christ augmente sa persévérance; elle s'approche de Jésus-Christ, elle se jette à ses pieds, elle l'adore et le conjure avec de nouvelles instances de ne la pas abandonner. Seigneur, lui dit-elle, assistez-moi. Jésus-Christ la traite avec un rebutant mépris; il la compare à un vil animal, en lui disant, qu'il n'est pas raisonnable d'ôter le pain des enfants pour le donner aux chiens. Mais que fait-elle? elle trouve dans cette comparaison de quoi gagner sa cause, et de le prendre, pour ainsi dire, au mot. Vous avez raison, Seigneur : *Etiam, Domine* (1); mais les chiens se nourrissent des miettes qui tombent de la table de leur maître. Alors sa persévérance triomphant, pour ainsi dire, de la résistance de Jésus-Christ; Jésus-Christ lui répondit, tout ravi d'admiration : O femme, votre foi est grande; qu'il vous soit fait comme vous le désirez. Et sa fille fut guérie à

(1) Matth. xv 27.

l'heure même. O charité de mon Dieu, que vous êtes adorable dans vos dissimulations et dans vos refus! Ne désespérez donc point, ô âme chrétienne, s'écrie le même Père, vous qui avez commencé, dans la prière, à lutter avec votre Dieu, car il aime que vous lui fassiez violence; il se plaît à être désarmé par vous. Vous avez prié deux fois, trois fois, six fois, sans rien obtenir; ne vous lassez pas de prier pour cela, priez sans cesse : *Sine intermissione orate* (1). Ce qui ne vous est pas accordé aujourd'hui, vous le sera demain. S'il vous le refuse cette semaine, cette année, il ne vous le refusera pas la semaine, l'année suivante : s'il vous le refuse dans le temps, il vous l'accordera dans l'éternité bienheureuse. Priez continuellement, priez toujours, mais priez avec attention et avec ferveur : dernières dispositions qui doivent accompagner vos prières.

Saint Thomas et tous les autres Théologiens après lui, disent que la présence d'esprit et l'application du cœur sont essentielles à la prière; qu'elles en sont l'esprit, l'âme et la forme. En effet, qu'est-ce que prier? C'est élever notre esprit, notre cœur, notre affection vers Dieu. La prière, dit saint Augustin, demande plus de cœur que de langue, plus de larmes et de gémissements que de paroles, plus de foi que de raisonnement. Heureux celui qui ne sait rien dire à Dieu, mais qui sait gémir, pleurer, répandre son cœur en sa présence! Or, mes frères, tout cela se peut-il faire sans attention et sans ferveur? Lorsque nous con-

(1) I. Thess. v. 10.

férons de quelque affaire avec un homme semblable à nous, nous y apportons une présence entière d'esprit, et nous y donnons toute l'application de notre cœur. Eh quoi! lorsque nous prions, nous traitons avec la Majesté infinie de Dieu, de la grande affaire de notre éternité, et nous le ferions avec froideur et sans attention! Quelle honte, quelle indignité pour nous! Mais quels châtiments ne mériterait pas notre peu de respect, notre irréligion, pour ne pas dire notre insolence? Jésus-Christ nous donne un avis très-important pour éviter ce désordre, et pour conserver cette attention si nécessaire à la prière. Il nous recommande de fermer la porte sur nous, quand nous voulons prier, afin d'être plus recueillis, et de n'être vus que de Dieu seul. Saint Augustin explique cette porte, de l'entrée du cœur, qu'il faut, dit-il, tenir fermée pendant la prière, de peur qu'il n'y entre des pensées ou des affections étrangères. Ainsi il faut dire, avec saint Bernard, quand nous entrons dans l'église, ou ailleurs, pour prier : Attendez-moi ici, mes pensées, mes affections et mes affaires; vous n'avez rien à faire dans le lieu où je vais entrer, ni dans l'action que je m'en vais entreprendre, je vous reprendrai tantôt, quand j'aurai fait; mais pour toi, mon âme, entre dans la joie de ton Seigneur et dans la conversation de ton Dieu, pour y connaître ses volontés, pour y exposer tes besoins, et y recevoir ses ordres, enfin pour lui rendre dans son temple tous les hommages qui lui sont dus : *Ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus* (1).

(1) Ps. xxvi. 4.

Voilà, mes frères, les principales dispositions avec lesquelles nous devons faire nos prières. Ah! que nous serions heureux, si nous avions soin de prier toujours le Seigneur dans les saintes dispositions dont je viens de parler! Hélas! que de faveurs et de grâces, que de bénédictions abondantes n'attirerions-nous pas sur nous! Mais, me direz-vous, nous prions Dieu soir et matin, nous le prions dans l'église, et toutes les fois que nos occupations nous le permettent; cependant nous n'en devenons pas meilleurs : nous sommes toujours les mêmes; toujours mêmes crimes, même pauvreté, même déréglement et même misère. Ah! mes frères, je n'en suis point surpris. C'est que vous priez mal, ou que vous ne demandez pas ce qu'il faut; ou si vous le demandez, vous ne le demandez pas de la manière qu'il faut. Car enfin, que demandez-vous à Dieu, dans vos prières? des choses presque toujours inutiles, et quelquefois même préjudiciables à votre salut. Seigneur, lui dites-vous tous les jours, donnez-moi des richesses, de la beauté et de la santé; élevez-moi aux honneurs de la terre; bénissez mon commerce; donnez un heureux succès à mes entreprises; faites réussir ce mariage; faites-moi gagner ce procès; délivrez-moi de cet ennemi qui m'inquiète, de cette maladie qui me tourmente. Eh! mon frère, que demandez-vous à Dieu? et si Dieu voulait vous punir, pourrait-il le faire d'une manière plus terrible, qu'en vous accordant l'effet de vos demandes? Et ne voyez-vous pas que toutes ces demandes ne sont propres qu'à vous damner? Vous demandez des richesses et de la santé, et vous ne les faites servir qu'à l'oisiveté, au

déréglement et à la débauche. Vous demandez des dignités, des honneurs, du crédit, et toutes ces élévations ne servent qu'à vous rendre fier, orgueilleux, hautain et méprisant. Vous demandez le gain de ce procès ; et ce procès n'est au fond qu'une injustice couverte que vous soutenez par la chicane : la bénédiction de ce mariage; et ce mariage doit être pour vous une source de malédiction : l'agrément du visage et la beauté du corps; et tous ces attraits ne serviront qu'à vous tenter et à tenter les autres, qu'à perdre les hommes et à vous perdre avec eux. O pécheurs! quel outrage ne faites-vous pas à ce Dieu de sainteté, de vouloir qu'il soit par-là le fauteur de vos vices, le complice de vos crimes, et la cause principale de votre damnation? Faut-il s'étonner, après cela, si Dieu, qui vous aime, ne daigne pas seulement écouter vos prières qui vous tiennent lieu de péché, et qui vous condamnent? *Exeat condemnatus, et oratio ejus fiat in peccatum* (1). Un père donnerait-il un poignard à son enfant, sachant qu'il veut s'en servir pour s'égorger lui-même? Si vous voulez être exaucé, demandez à Dieu des choses plus dignes de lui, et plus avantageuses pour vous : demandez-lui la sanctification de son nom, l'avénement de son règne, l'accomplissement de sa volonté : demandez-lui qu'il vous ôte votre santé, votre réputation, vos biens, s'ils sont un obstacle à votre salut : demandez-lui votre conversion, et toutes les vertus d'un parfait chrétien, la charité, l'humilité, la patience, la chasteté, l'obéissance, enfin la victoire de toutes vos

(1) Psal. CVIII. 7.

passions. Il n'y a rien, dans ces prières, qui ne vous soit très-utile, et qui ne soit digne de Dieu et des divines largesses. Mais, ajouterez-vous encore, il m'est arrivé quelquefois de lui avoir fait ces sortes de demandes, cependant j'ai toujours été refusé. C'est, mes frères, que vous ne les avez pas faites comme il faut. Car enfin, pour prier comme il faut, il faut prier, dit l'Évangile, au nom de Jésus-Christ et par ses saints mérites, ainsi que vous l'enseigne l'Église; et c'est à quoi vous ne pensez presque jamais. Vos prières, dit saint Cyprien, n'ont de vertu qu'autant qu'elles sont unies aux prières et aux mérites de Jésus-Christ : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (1).

Pour prier comme il faut, il faut prier avec humilité; et vous portez ordinairement à la prière un esprit élevé, un cœur tout plein d'estime et de complaisance pour vous-même. Vous demandez à Dieu des grâces, mais comment? non point comme des grâces, mais comme des dettes : prêts à vous énorgueillir, s'il vous les accorde; prêts à murmurer et à vous plaindre, s'il ne vous les accorde pas. En un mot, vous croyez avoir rendu un grand service à Dieu, et qu'il vous est extrêmement obligé, parce que vous l'aviez prié quelque temps et avec quelque dévotion, comme si Dieu devait avoir des égards pour nous, comme s'il devait nous distinguer, comme s'il devait nous tenir compte de nos prières. Mais que dirai-je de ces vanités extérieures, de ces postures vaines et indécentes avec lesquelles vous les faites pour l'ordinaire? Combien parmi vous

(1) Joan. XVI. 23.

qui ne se mettent presque jamais à genoux pour prier Dieu ! S'ils font quelque prière le matin et le soir, ce n'est qu'en s'habillant, en s'appuyant sur un lit, sur une chaise, souvent en dormant, presque toujours en parlant à ceux de la maison, et peut-être même en consultant leur miroir. Combien parmi vous qui, au milieu de nos églises, à la vue de nos Autels, et pendant les Offices divins, prient avec des yeux égarés, des regards extravagants, et avec des postures tout-à-fait indignes, pour ne pas dire quelque chose de pis! Combien qui ne sont pas même plus respectueux au temps du redoutable Sacrifice, qui n'ont pas de honte d'assister à la sainte Messe, étant debout, ou assis, sans nécessité, lorsque les Anges et toute la Cour céleste est abîmée de respect et de révérence! Eh quoi! tout genou fléchit au nom de Jésus, dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers, et vous qui n'êtes que cendre et que poussière, comment vous tenez-vous en sa redoutable présence?

Nous lisons dans l'Évangile de Dimanche prochain (1), que les Apôtres ont le cœur rempli de tristesse du départ de leur Maître, et que le Sauveur lui-même se plaint de ce que personne d'eux ne lui demande où il va : *Quo vadis* (2)? Cette plainte amoureuse qu'il leur fait dans l'état accablant où ils se trouvent, m'a fait comprendre qu'il était très-important de recourir à la prière dans les abandons appa-

(1) Le IVe après Pâques.
(2) Joan. XVI. 5.

rents, dans les sécheresses et dans les afflictions qu'on sent au service de Dieu. Que l'on éprouve des tentations et des dégoûts, en servant un si bon Maître, c'est ce qui paraît surprenant; c'est cependant une vérité constante, que c'est là le vrai chemin du salut, et le sort particulier des âmes qui lui sont fidèles. Mon fils, dit le Sage, voulez-vous être adopté dans la Maison du Seigneur? il faut préparer votre âme à la tentation, quelque affligeante qu'elle soit : *Præpara animam tuam ad tentationem* (1). Vous étiez agréable à Dieu, disait un Ange à Tobie; c'est pour cela qu'il a fallu nécessairement que vous fussiez mis à l'épreuve. Dieu reçoit, dit saint Paul aux Hébreux, les enfants de l'adoption, mais il n'en reçoit aucun qu'il ne le corrige; et si vous n'êtes pas du nombre de ceux qu'il afflige, continue cet Apôtre, vous n'êtes point les enfants de l'Époux, vous êtes des enfants étrangers, nés dans l'adultère, auxquels l'héritage céleste n'est point destiné. Vous marquerez, dit le Seigneur à l'Ange, ce signe de prédestination sur le front de ceux qui s'affligent et qui souffrent, qui sont dans l'amertume, dans les gémissements. Les Élus ne goûteront la joie du Seigneur qu'après avoir senti ce que l'affliction a d'amertume.

Il faut donc se résoudre au combat, quand on embrasse le parti de la vertu; il faut se préparer à l'affliction, quand on veut suivre notre divin Maître. Car enfin la chair, le monde et le démon, ennemis jurés de Jésus-Christ, et les plus redoutables que nous

(1) Eccli. II. 1.

ayons à combattre en cette vie, ont conjuré notre perte. Exposés à tant de hasards, battus de la tentation, et agités de tant d'orages et de tempêtes, hélas! à qui avoir recours? A Jésus-Christ, par la prière.

Si quelqu'un de vous est triste, dit l'apôtre saint Jacques, s'il vit dans les sécheresses et dans la privation des grâces sensibles : *Tristatur aliquis vestrûm? Oret* (1); qu'il prie, qu'il réclame avec confiance la protection du Ciel, qu'il élève les yeux vers les saintes Montagnes d'où lui viendra le secours dont il a besoin. *Oret;* qu'il invoque le Père céleste dans un esprit d'adoption et d'amour. C'est par la prière qu'il trouvera des forces et des armes pour vaincre ses ennemis. Son ardeur et son courage redoubleront aux approches du combat, et le Ciel couronnera bientôt ses victoires. *Oret;* le calme succédera à la tempête, la joie au dégoût et à l'ennui; en sorte qu'il pourra dire avec le Prophète : Seigneur, la verge de votre justice et le bâton de votre colère ont fait ma consolation. *Oret;* qu'il prie et qu'il élève sa voix, qu'il gémisse et qu'il pousse des cris vers le Ciel : c'est dans la prière qu'il goûtera des douceurs capables de bannir à jamais la tristesse de son âme. Que du fond de l'abîme de ses misères il pousse des cris vers le Seigneur. Peut-être qu'il ne se fera pas d'abord sentir, et qu'il ne se rendra pas si tôt à vos prières; cependant vous ne devez pas cesser de réclamer sa miséricorde, et d'attendre en paix votre délivrance. C'est ainsi que le Sauveur éprouva la foi de ses Disciples, au milieu d'une tem-

(1) Jacob. v. 13.

pête qui s'éleva sur la mer. Car l'Évangile remarque qu'il dormait pour lors : *Ipse verò dormiebat* (1). Mais enfin, sollicité, vaincu par les ardentes prières que lui firent ses Apôtres à la vue du péril qui les menaçait, il s'éveille, il menace les vents et les flots, et il se fait un grand calme. Tels seront à peu près les succès d'une prière humble et confiante, lorsqu'un chrétien, assailli des accidents de la vie, et battu de la tentation comme un vaisseau l'est de la tempête, s'adresse au souverain Maître des flots et des vents. Je recourrai donc à Jésus-Christ, par la prière, dans mes afflictions. Pressé par les sécheresses et les dégoûts qu'il fait éprouver à ses serviteurs, je lui dirai : Seigneur, sauvez-moi, je péris; je suis trop faible et trop charnel pour digérer un Pain si solide; il faut être parfait pour en tirer tout le fruit que votre bonté se propose : *Perfectorum autem est solidus cibus* (2). Je suis encore un enfant dans la voie de la justice, j'ai besoin du lait et de la douceur de vos grâces : *Qui lactis est particeps, parvulus enim est* (3). Pourquoi m'en sevrez-vous ainsi par votre éloignement? *Quò vadis?* Vous vous plaignez, Seigneur, dans l'Évangile qui fait le sujet de mes réflexions, vous vous plaignez de ce que personne ne vous demande où vous allez. Hé bien, Seigneur, souffrez que je vous prie de me découvrir pourquoi vous m'abandonnez, pour ainsi dire, à moi-même, et où vous allez, quand la tristesse s'empare de mon cœur : *Quò vadis?* Ne craignez point, me répondra ce divin Maître, rassurez-vous, calmez vos alarmes, il est

(1) Matth. VIII. 24. — (2) Hebr. v. 14. — (3) Hebr. v. 13.

de votre intérêt que je m'en aille : *Expedit vobis ut ego vadam* (1). Ah! Seigneur, puisqu'il est de votre gloire et de l'intérêt de mon âme que je sois privé des charmes de votre présence sensible, retirez-vous de moi, éloignez-vous de ce pécheur; que mon esprit et mon cœur se livrent à une sainte désolation. . .

(1) Joan. XVI. 7.

SERMON

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces.

Deut. VI. 5.

Souffrez, chrétiens, que dès l'entrée de cet important discours sur l'amour de Dieu, je vous fasse part d'un trait d'histoire que je me souviens d'avoir lu dans les Vies des Pères des déserts, et qui fait parfaitement bien à mon sujet. Il est rapporté, dans ces Vies édifiantes, qu'un ancien Anachorète, après avoir blanchi dans les grottes et les solitudes, eut enfin envie, sur ses vieux jours, de devenir savant. Il se transporta, pour cet effet, dans une célèbre Académie où les arts et les sciences étaient en vogue plus qu'en aucun autre lieu du monde; et là, de maître qu'il était dans la haute et véritable science du Ciel, il se fait écolier pour apprendre celle des hommes. Il ne fut pas plus tôt assis sur les bancs pour écouter, qu'un Docteur monta en chaire, la tête chargée de spéculations et de difficultés pour les débiter à ses auditeurs, lequel débuta justement par la question que nous traitons aujourd'hui : *Utrùm Deus sit ex toto corde diligendus?* Si Dieu doit être aimé de tout notre cœur

et de toutes nos forces? Le saint Solitaire, bien surpris de voir mettre en avant cette proposition pour servir de sujet d'une contestation indécise, se leva brusquement, quitta la place qu'il avait prise, et retourna s'enfoncer dans sa grotte, tout scandalisé de voir qu'on faisait un sujet de controverse d'un premier principe, qui, à son avis, était si évident, qu'il ne fallait pas être homme pour en douter. Mais ensuite donnant la liberté à ses larmes, pour déplorer l'aveuglement des hommes et sa vaine curiosité : Ah! je vois bien, s'écria-t-il, que je suis plus savant que je ne le pensais, puisqu'il y a plus de trente ans que je tiens pour infaillible ce qui est encore en question parmi les plus grands Docteurs de ce siècle! Plût à Dieu, mes frères, et je le dis de bon cœur, que vous me fissiez aujourd'hui les uns et les autres un pareil affront! Oui, mes frères, plût à Dieu qu'étonnés, que choqués même de ce que j'entreprends de vous convaincre qu'il faut aimer Dieu, vous vous écriassiez tous, en sortant en ce moment de cette église : Eh quoi! le ciel, la terre, toutes les créatures de l'univers ne nous rappellent-elles pas sans cesse le souvenir des grandeurs et des miséricordes de notre Dieu, et ne nous invitent-elles pas continuellement, chacun dans son langage, à l'aimer de tout notre cœur? Pourquoi donc entreprendre aujourd'hui de nous y porter par un discours entier et rempli des motifs les plus pressants! Ah! mes frères, que votre étonnement serait légitime! que vos plaintes mêmes et vos murmures seraient, en ce cas-là, justes et raisonnables! qu'il serait doux pour moi d'être obligé de me taire dans

cette occasion, et qu'il serait glorieux pour vous de sortir présentement de cette assemblée, pour n'avoir nul besoin d'être exhortés à l'amour d'un Dieu. Mais, hélas! je vois bien, et je ne le vois qu'avec la larme à l'œil, et pour votre confusion, que vous n'êtes point encore dans des dispositions si heureuses, et que je ne dois point craindre de vous faire un entretien sur un sujet si important, et qui néanmoins vous touche si peu. Car enfin, qui est celui d'entre vous qui peut se flatter de n'être pas du nombre de ces ingrats et de ces cœurs insensibles à l'amour divin? O Dieu souverainement aimable! vous êtes bien peu aimé des hommes. Arrêtez-vous donc, chrétiens, et donnez-moi toute votre attention : vos besoins le demandent. Je viens tâcher d'amollir la dureté de vos cœurs, et les embraser, si je puis, du feu de ce saint amour, soit en vous proposant tous les plus puissants motifs qui vous engagent à aimer votre Dieu, soit en vous apprenant de quelle manière il exige que vous l'aimiez. Vous devez aimer Dieu, mes frères; je vous en ferai sentir les raisons dans ce premier discours. Quel est l'amour que vous lui devez; c'est ce que je tâcherai de vous développer dans un second. En un mot, l'indispensable obligation d'aimer Dieu, les règles qu'il faut garder pour bien l'aimer, voilà tout mon dessein. Demandons, avant de commencer, les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

N'est-il pas bien surprenant, mes frères, que les Prédicateurs de l'Évangile soient obligés de tant ex-

horter les hommes à aimer Dieu, puisqu'ils ne peuvent ignorer l'obligation où ils sont de l'aimer, qu'en affectant, pour ainsi dire, d'ignorer qu'ils sont hommes, et que Dieu est Dieu? Est-il rien, en effet, de plus naturel à l'homme, rien de plus conforme à sa raison et à tous les penchants de son cœur, que d'aimer un Dieu qui mérite tout son amour par tous les titres imaginables? Il est notre Souverain, il est notre Dieu, il est notre Bienfaiteur : trois puissants motifs, mes frères, qui nous engagent à avoir pour lui l'amour le plus tendre et le plus ardent, et que je trouve heureusement dans la simple exposition des paroles mêmes de mon texte. Appliquez-vous-y, je vous prie.

Diliges Dominum Deum tuum : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Vous l'aimerez; pourquoi? parce qu'il est votre Souverain, et que par sa suprême autorité il vous ordonne de l'aimer : *Diliges Dominum.* Vous l'aimerez; pourquoi? parce qu'il est votre Dieu, et que par ses perfections infinies, il mérite d'être aimé : *Deum.* Vous l'aimerez; pourquoi? parce qu'il est votre bienfaiteur, et tout à vous, et que par ses bienfaits continuels il vous engage à l'aimer : *Tuum.* En trois mots, mes frères, notre Dieu veut être aimé par le commandement exprès qu'il nous en fait : il mérite d'être aimé par les amabilités infinies qu'il renferme : il nous engage à l'aimer par les bienfaits signalés dont il nous prévient. Trois réflexions, mes frères, qui vont faire le partage de ce discours. Reprenons, et si toutes ces raisons ne suffisent pas pour nous porter à l'aimer de toute l'étendue et de toutes les forces de notre cœur, ah ! avouons du moins que

le marbre et l'airain ne sont pas plus durs ni plus insensibles que nous.

Oui, mes frères, notre Dieu veut être aimé, et il veut l'être à quelque prix que ce soit : il le commande, il l'ordonne, il punit même très-sévèrement quiconque ne l'aime pas; de telle sorte, dit saint Paul, que l'amour, le seul amour est l'accomplissement de la loi tout entière. Répondez-moi, disait Moïse au Peuple de Dieu : Que vous demande le Seigneur, et qu'est-ce qu'il vous ordonne? *Quid Dominus Deus tuus petit à te* (1)? sinon que vous le craigniez et que vous l'aimiez, mais que vous l'aimiez de tout votre cœur, que vous l'aimiez de toute votre âme et de toutes vos forces, que vous l'aimiez, en un mot, sans partage et sans réserve : *Nisi ut timeas Dominum Deum tuum, et diligas eum in toto corde tuo, et in tota anima tua.* C'est là, dit Jésus-Christ dans l'Évangile, voulant donner un nouveau poids à ces paroles, c'est là le premier commandement, le plus grand commandement qui ait jamais été fait aux hommes, et de qui toute la Loi et tous les Prophètes dépendent : *Hoc est maximum et primum mandatum; in his duobus mandatis universa Lex pendet et Prophetæ* (2). Ce commandement, en effet, est grand, de quelque côté qu'on le considère. Grand par rapport à son ancienneté. Parcourez, si vous voulez, tous les âges du monde, même les plus reculés; que ce soit dans la Loi de nature, ou dans la Loi de grâce: quel temps, quel siècle trouverez-vous où l'indispensable obligation d'aimer Dieu n'ait été établie et reconnue? Ce divin précepte

(1) Deut. x. 12. — (2) Matth. xxii. 38. 40.

ne fut-il pas toujours gravé au milieu de tous les cœurs, et ne doit-on pas, par conséquent, avouer que le commandement d'aimer Dieu est aussi ancien que le monde même? Que de caractère de grandeur, en effet, n'y découvrons-nous pas, de quelque côté que nous l'envisagions? Grand par rapport à sa nécessité, puisque sans l'amour de Dieu, toutes nos bonnes œuvres, même les plus éclatantes, ne méritent aucune récompense dans l'éternité : ni la prédication de l'Évangile, quand elle se ferait par la langue des Anges; ni la foi divine, quand elle transporterait les montagnes; ni l'aumône chrétienne, quand on s'épuiserait à donner tous ses biens aux pauvres : au lieu que quand elles sont faites par le motif de la charité, nos moindres actions, et les plus indifférentes d'elles-mêmes, sont d'un mérite et d'un prix inestimable devant Dieu. En un mot, si nous aimons Dieu, dit saint Augustin, nous accomplissons toute la loi, et le salut nous est assuré. Grand par rapport à son étendue : il oblige généralement tous les hommes. Un malade est dispensé de jeûner et de faire de longues prières; mais il ne saurait se dispenser d'aimer son Dieu, même dans ses plus cruelles maladies. Un pauvre est dispensé de faire l'aumône; mais d'aimer son Dieu, c'est un devoir indispensable pour lui. N'ayez donc, si vous voulez, ni force, ni santé, ni science, ni esprit, ni talents, ni industrie, ni biens, ni voix : vous avez tous un cœur; cela suffit pour que vous soyez tous sans exception indispensablement obligés d'aimer votre Dieu. Grand par rapport à sa dignité. Ce que l'or est parmi les métaux, le feu parmi les éléments,

le soleil parmi les astres, les Séraphins parmi les Anges, le ciel empyrée parmi tous les autres cieux qui roulent sur nos têtes, la charité l'est parmi toutes les autres vertus : elle tient, sans contredit, le premier rang parmi tous les dons de Dieu, et tout ce qu'il y a de plus sublime dans l'ordre de la grâce. C'est un or, disent les saints Pères, qui nous enrichit, un feu qui nous enflamme, un soleil qui nous éclaire, un ciel empyrée où nous jouissons, pour ainsi dire, ici-bas, des avantages mêmes des Bienheureux. En peut-on concevoir une plus magnifique idée? Ce commandement est grand par rapport à sa durée; il embrasse tous les temps, il s'étend dans tous les siècles, et il subsistera pendant toute l'éternité. Dans le Ciel, plus de foi, puisque nous y verrons Dieu à découvert; plus d'espérance, puisque nous y posséderons Dieu pour toujours; plus de pénitence, puisqu'il n'y aura plus de pécheurs ; plus de miséricorde, ni spirituelle, ni corporelle, puisqu'il n'y aura plus de misérables : prophéties, dons surnaturels, grâces, vertus chrétiennes, tout cela cessera, dit l'Apôtre, la charité seule ne cessera jamais, mais elle règnera dans tous les siècles. Ce commandement est grand par rapport à sa facilité. Dans tous les autres commandements, dit saint Augustin, les hommes peuvent apporter quelques prétextes pour s'en dispenser; mais dans celui de l'amour de Dieu, il est impossible de se défendre par aucune excuse. Il ne faut point, en effet, pour l'accomplir, se donner des mouvements étonnants, faire de grands et généreux efforts, parcourir la terre, traverser les mers, ni s'exposer à mille dangers. Non, il ne s'agit que d'ai-

mer. Or tout cela ne se trouve-t-il pas dans nous-mêmes et dans notre cœur? *Juxtà est in ore tuo et in corde tuo* (1). L'amour n'est-il pas le mouvement le plus naturel et le plus aisé du cœur de l'homme? que dis-je? il est tellement né pour l'amour, que ce serait une violence et un martyre pour lui de ne pas aimer. Ah! mes frères, si vous n'êtes faits que pour aimer, pouvez-vous ne pas aimer un Dieu souverainement aimable? Ce commandement enfin est grand par rapport à ses charmes et à ses douceurs. Est-il rien en effet de plus charmant, de plus agréable et de plus délicieux, que d'aimer le souverain bien; la beauté suprême, la beauté éternelle, la beauté infinie! O vous, âmes saintes, qui brûlez de l'amour divin, dites-nous, si vous le pouvez, quelle est la douceur, la suavité, l'onction, quelles sont les consolations, les joies, les transports que vous ressentez dans l'exercice de cet amour. Mais, hélas! pourriez-vous jamais nous les faire comprendre? Telle est, mes frères, la nature du commandement que le Seigneur nous fait de l'aimer; telles sont les glorieuses prérogatives qui l'accompagnent, et qui doivent être pour nous comme autant de pressants motifs pour nous engager à l'accomplir avec toute la fidélité et toute la ferveur dont nous sommes capables. Mais si un commandement si précis et si formel de sa part, si un commandement si ancien, si nécessaire, si élevé, si étendu, si facile et si doux, ne peut vous déterminer à l'aimer; voici quelque chose encore de plus fort et capable de faire impression sur

(1) Deut. xxx. 14.

les cœurs les plus endurcis : ce sont les châtiments terribles et épouvantables dont il menace tous ceux qui sont assez ingrats et assez malheureux que de lui refuser leur amour. Écoutez, pécheurs, écoutez, et soyez frappés de terreur et d'admiration tout ensemble, de voir qu'un Dieu aussi grand, aussi puissant, aussi redoutable, veuille bien mettre tout en usage, jusqu'aux menaces et aux punitions, pour attirer à lui de si chétifs et de si indignes cœurs que les nôtres. Si vous ne me servez et ne m'aimez de toute l'affection de votre cœur, dit Dieu dans l'ancien Testament, si vous vous laissez détourner de mon amour par l'éclat des richesses, par les charmes de la prospérité, par le faux brillant des créatures, je vous déclare que vous servirez malgré vous vos ennemis, dans la faim, dans la soif, et dans toutes sortes de misères. Le plaisir que je me suis fait de vous combler de mes faveurs, je le ferai consister désormais à vous perdre et à vous détruire. Je vous chargerai d'un joug de fer, je vous attirerai des persécuteurs des extrémités du monde, enfin je vous accablerai de toutes sortes de maux. Ainsi, mes frères, le Seigneur parlait aux Hébreux, pour leur faire sentir qu'il voulait être aimé à quelque prix que ce fût. Mais écoutez un moment Jésus-Christ, qui, dans l'Évangile, ne vous menace à son tour de rien moins que d'un enfer et d'une peine éternelle, si vous ne l'aimez pas. Que signifie, en effet, cette parabole des Vierges folles, à qui la salle des nôces fut fermée, pour n'avoir présenté à l'Époux qu'un feu éteint dans leurs lampes, sinon que la porte du Ciel sera éternellement fermée à quiconque

n'aura pas eu soin d'entretenir le feu de l'amour de Dieu dans son cœur? Ah! pécheur, toujours sourd, pendant la vie, à la voix qui te crie : Aime ton Dieu; quel regret, quel désespoir pour toi de ne trouver enfin, à l'heure fatale de la mort, qu'un Dieu immortel, éternel, dont l'amour négligé et méprisé sera transformé tout entier en indignation et en colère? *Nescio vos*, te criera pour lors cet Époux irrité, d'une voix terrible et menaçante : *Nescio vos :* Je ne sais qui tu es, je ne te connais point. Va, mondain; retire-toi, mondaine; ton cœur n'a jamais brûlé que d'un amour criminel et profane; qu'il brûle à jamais dans les flammes éternelles. Je vous demande, mes frères, par où ce Dieu de bonté pouvait-il nous convaincre plus fortement qu'il désire d'être aimé, que par cet excès de rigueur qu'il doit exercer un jour contre ceux qui ne l'aiment point? Eh quoi ! Seigneur, devons-nous nous écrier ici, avec le grand saint Augustin, si nous ne vous aimons point, vous nous menacez des plus grands malheurs! Eh! fut-il jamais un plus grand malheur que celui de ne vous point aimer? Non, mon Dieu, si vous voulez nous épouvanter, ne nous menacez plus, nous vous en conjurons, des feux de l'enfer, mais menacez-nous seulement que nous ne brûlerons point des feux de votre amour; et cette menace sera pour nous plus terrible que celle de l'enfer même. Cependant, mes frères, adorons l'ineffable bonté de notre Dieu, dans l'usage qu'il a fait de son autorité suprême, en nous commandant de l'aimer sous de si grièves peines; mais rougissons en même temps et confondons-nous d'avoir besoin d'un pareil commandement sur ce que la rai-

son même et la nature nous prescrivent envers l'Être le plus parfait et le plus aimable. Car s'il veut être aimé comme Souverain, par le commandement exprès qu'il nous en fait : *Diliges Dominum;* il ne le mérite pas moins comme Dieu, par les amabilités infinies qu'il renferme : *Diliges Dominum Deum;* second motif, mes frères, qui nous oblige à l'aimer de toute l'ardeur de notre cœur.

SECOND POINT.

Je l'avoue d'abord, mes frères, c'est ici que j'aurais besoin de toutes les langues des Séraphins, pour vous donner quelque faible idée de la souveraine grandeur de votre Dieu. Car, ô mon Dieu! qu'est-ce que l'homme, s'écrie saint Augustin, l'homme pécheur et mortel qui porte en lui-même le témoignage de son péché et de sa misère, pour oser entreprendre de vous louer et de sonder l'impénétrable abîme de vos adorables perfections! Le ciel et la terre ne peuvent vous comprendre : et comment un esprit aussi faible et aussi borné que le nôtre, pourrait-il jamais se former une juste idée de ce que vous êtes! Mais non, Seigneur, si vous voulez que nous concevions quels sont vos charmes, vos beautés, vos amabilités infinies, découvrez-nous vous-même la majesté de votre visage; répandez dans nos âmes un seul rayon de cette gloire que vous étalez sur l'empyrée, et dès-lors nos cœurs, à qui il faut tant de motifs pour les échauffer maintenant, et tant de considérations pour les exciter à vous aimer, se porteront comme nécessairement vers vous de tout le poids de leurs inclinations et de toute l'étendue de leur désir.

En effet, chrétiens, qu'y a-t-il dans tout l'univers qui puisse toucher et charmer vos cœurs, que Dieu ne possède éminemment, et qui ne doive par conséquent vous enflammer d'amour pour lui? Est-il rien de grand, de beau, de charmant, de puissant, de sage, de saint, de juste, de bon, de parfait, qui ne soit dans Dieu comme dans sa source et dans son centre? Dites-moi, mes frères : Qu'est-ce que vous aimez avec le plus d'ardeur dans cette vie? qu'est-ce qui est le plus vif objet de votre empressement et de votre amour? Aimez-vous, dit saint Eucher, cette fastueuse grandeur qui brille dans les plus éclatants emplois? Ah! cherchez dans Dieu, vous dit ce saint Docteur, ce qu'une aveugle ambition vous fait chercher dans le siècle : rien n'est si grand, si élevé, si majestueux que Dieu; il est plus haut que le ciel, dit l'Écriture, il est plus profond que l'enfer, il est plus étendu que la terre et la mer; tout l'univers publie sa grandeur et est rempli de sa gloire. Est-ce la puissance qui vous éblouit et qui vous charme? eh! quelle puissance peut être comparée à la sienne! Le soleil, les astres, les cieux, la terre, les éléments, le monde entier ne lui a coûté qu'une seule parole : c'est sa main qui en soutient toute la masse; rien ne résistera jamais à la force de son bras. S'il veut en un moment renverser et anéantir tous les hommes, faire disparaître les collines et les montagnes du monde, le ciel et la terre, qui osera le contredire, ou qui sera assez hardi pour lui demander raison de sa conduite? La science et la sagesse ont-elles des appas pour vous? Mais votre Dieu, mes frères, n'est-il pas la science et la sagesse même?

Ignorez-vous que ses yeux sont plus lumineux que le soleil? qu'il sait tout, qu'il voit tout? que le passé et l'avenir lui sont toujours présents? qu'il conduit, en un mot, toutes choses à leur fin par les moyens les plus proportionnés. L'ordre admirable qui règne dans tout l'univers ne vous fait-il pas sentir qu'il faut qu'il y ait une science et une sagesse infinie qui le gouverne? Et comment y aurait-il quelque chose qui pût échapper aux soins de la Providence et aux lumières d'un Dieu qui perce jusques dans le fond des abîmes, qui découvre de loin les plus secrètes pensées des hommes, et qui ne souffre pas même qu'un seul cheveu tombe de leur tête sans sa permission et sans son ordre? Cherchez-vous, chrétiens, une bonté immense, une miséricorde à toute épreuve, ou même une justice inflexible et incapable de se laisser corrompre? Ah! le Seigneur ne possède-t-il pas excellemment lui seul ces divines perfections, qui paraissent entre elles si opposées? Père et Juge tout ensemble, il aime tendrement tous ses ouvrages, et ne hait rien de ce qu'il a créé; mais il hait souverainement et l'impiété et l'impie. Juste et miséricordieux tout à la fois, il sait punir et pardonner quand il le faut, et rendre à chacun ses œuvres : infiniment miséricordieux, il attend le pécheur, il appelle le pécheur, il pardonne le pécheur et le comble de mille biens, malgré son indignité et son ingratitude; mais infiniment juste, il ne fait acception de personne; il ne confond point le bon et le méchant, et se venge en Dieu des cœurs durs et impénitents qui méprisent les richesses de sa patience et s'amassent un trésor de colère pour le jour des vengeances. Enfin, mes frères, demandez-

vous une beauté accomplie? ah! donnez l'essor à vos esprits, et ramassez, si vous le pouvez, tout ce qu'il y a d'éclatant et de beau dans tous les êtres créés, tout ce qui vous plaît et tout ce qui vous charme dans cette vie, tout ce qu'il y a de plus propre à contenter vos désirs, et de plus capable de frapper vos yeux et de satisfaire tous vos sens; figurez-vous encore, si vous voulez, tout ce que les grâces de l'art peuvent ajouter à celles de la nature, et réunissez tous ces charmes dans un seul objet. Hélas! mes frères, toutes ces beautés réunies ensemble ne sont qu'un léger écoulement de la beauté souveraine de votre Dieu, que des traces et des vestiges bien grossiers qu'il a répandus dans ses créatures pour vous attirer à l'amour de ses aimables et infinies perfections. Non, non, quand vous vous figureriez tout ce qu'il peut y avoir de plus parfait et de plus accompli, vous n'atteindriez pas pour cela à tout ce qu'il y a de réel dans les perfections divines : il faut être Dieu pour avoir une juste idée de sa souveraine beauté. N'en soyez pas au reste surpris, chrétiens, vous dit saint Augustin: celui qui a fait toutes les beautés de l'univers, combien doit-il être plus beau que toutes les beautés qu'il a faites : *Qui pulchra fecit, pulchrior est omnibus quæ fecit.* Celui qui a répandu tant de beautés dans nos jardins, dans nos campagnes, sur les fleurs, sur les astres, sur la terre, sur la mer. et sur cette diversité infinie de créatures qui se présentent à nos yeux, que n'en possède-t-il point lui-même? S'il en a tant donné aux autres, que n'a-t-il point retenu? Si chacune des beautés, prises séparément, nous enlève, nous en-

chante et nous ravit, ah! quelles impressions ne doit point faire cette infinie beauté qui les renferme toutes dans un degré si éminent, sans mélange d'aucun défaut ni d'aucune imperfection? Car voilà, mes frères, l'essentielle différence qui se trouve entre les perfections de Dieu, que vous n'aimez pas, et les perfections des créatures, que vous aimez éperdument. Dans les créatures, les perfections sont partagées en différents sujets; mais ce qui n'est ainsi que partagé dans tous les êtres créés, se trouve tout réuni en Dieu, comme dans sa source et dans son principe. Dans les créatures, il n'est point de perfection sans défauts; mais, au contraire, en Dieu, tout est accompli, tout est souverainement parfait, sans mélange d'aucun défaut ni de tache. O Dieu souverainement parfait et au-dessus de toute perfection, s'écrie ici le grand saint Augustin, qui êtes toujours ancien et toujours nouveau, toujours agissant et toujours tranquille, qui changez tout sans changer vous-même, qui recueillez partout sans avoir besoin de rien, qui portez tout sans vous lasser, qui nourrissez tout sans vous épuiser, qui donnez à tous sans vous appauvrir; que vous êtes grand, que vous êtes riche, que vous êtes admirable! Seigneur, vos perfections et vos beautés sont au-dessus de tous nos sentiments et de toutes nos pensées. Ah! jugez-en, chrétiens, puisqu'il ne fallut qu'un rayon de cette suprême beauté pour transformer Moïse en un homme tout divin, et pour jeter une sainte et douce terreur parmi tous les Israélites, quand ce Dieu souverainement parfait descendit sur la montagne tout éclatant de gloire, quoiqu'ils ne la vissent que dans de courts

et rapides moments. Jugez-en, puisque la seule vue de la beauté extérieure de Jésus-Christ sut tellement charmer et ravir les Disciples, qu'ils tombèrent dans la défaillance, et que transportés hors d'eux-mêmes, ils s'écrièrent : Ah! Seigneur, que nous sommes heureux d'être ici! établissons-y notre demeure. Jugez-en enfin, mes frères, puisque du moment que ce divin objet se fut montré à sainte Thérèse, dès-lors, ainsi qu'elle nous le rapporte dans l'histoire de sa vie qu'elle a composée elle-même par l'ordre de son Confesseur; dès-lors, dis-je, les personnes les mieux faites et les plus accomplies ne lui parurent que des squelettes vivants; les beautés les plus éclatantes, que des fleurs sèches et arides; les plaisirs les plus doux, que tristesse et qu'amertume ; le soleil, en un mot, et tous les astres les plus brillants, ne versaient plus à son gré sur la terre que de tristes et pâles ombres. Encore un coup, chrétiens, qu'il faut que cet Être divin renferme en lui-même d'amabilités et de charmes, puisqu'il tient attachés, collés et abîmés tous les entendements des Anges et des hommes durant une éternité tout entière, sans qu'ils se lassent de le voir, de le contempler, de l'adorer et de l'aimer! Ah! mes frères, comprenez donc quel est l'excès de votre impiété et de votre folie, de vous laisser ensorceler par le charme de tant de beautés périssables, tandis que vous refusez votre amour à ce grand Dieu, à ce Dieu souverainement parfait, qui seul mérite toutes les ardeurs et toutes les tendresses de votre cœur.

Mais ce n'est pas assez : non-seulement Dieu mérite d'être aimé par les perfections infinies qu'il renferme :

Diliges Dominum Deum; nous devons l'aimer encore, parce qu'il est tout à nous, et qu'il nous y engage par ses bienfaits continuels : *Diliges Dominum Deum tuum.* C'est ma troisième réflexion.

TROISIÈME POINT.

Oui, mes frères, Dieu est tout à nous, et il est tellement à nous, dit saint Augustin, qu'il semble, pour ainsi dire, qu'il ne soit Dieu que pour nous. Que de bienfaits signalés n'avons-nous pas reçus et ne recevons-nous pas encore tous les jours de la main de notre Dieu! Il nous a donné tout ce qu'il a fait, il nous a donné tout ce que nous sommes, il nous a donné tout ce qu'il est. O vous qui êtes si sensibles aux bienfaits, et qui vous piquez de générosité envers toute personne qui vous oblige, si ces trois excès de profusion de la part d'un Dieu ne vous engagent pas à l'aimer, dites-moi, quelle apparence de raison pouvez-vous avoir pour excuser une si noire, une si impie ingratitude? Jetez donc, je vous prie, un coup d'œil sur tout ce vaste univers. Voyez le ciel, l'air, la terre, toutes les eaux qui l'arrosent, tous les arbres qui la couvrent, les fleurs, les fruits qui l'ornent et qui l'embellissent, tous les animaux dont elle est peuplée, toutes les créatures enfin qu'elle renferme; tout cela, mes frères, est à vous, et c'est Dieu qui l'a fait pour l'amour de vous. A ces traits, de quels sentiments de reconnaissance, d'admiration et d'amour ne devez-vous pas être saisis envers l'Auteur de tous ces excellents ouvrages qui ne les a faits que pour vous? Je vous demande, mes frères, quelle fut la joie de la Reine

de Saba, à la vue des richesses et de la magnificence du palais de Salomon! L'Écriture remarque qu'elle en fut transportée hors d'elle-même : *Videns domum et ordines ministrantium, non habebat ultrà spiritum* (1). Mais si on eût dit à cette Reine que ce magnifique palais n'était construit que pour elle; que ces riches meubles, que ces jardins délicieux, que ces harmonieux concerts, n'étaient préparés que pour son plaisir; si on lui eût dit que ce nombre infini d'Officiers qui se présentaient à ses yeux, n'étaient établis que pour exécuter ses volontés et la servir; je vous le demande encore une fois, quel eût été son étonnement, sa surprise; quel eût été l'excès de sa joie; quels eussent été les tendres mouvements de son cœur pour Salomon! Or, ce qu'on ne dit pas à cette Reine, au sujet du palais qu'elle admirait, on vous le dit à vous, par rapport à ce vaste univers que vous habitez. Et qui vous le dit? c'est ce même Dieu qui vous a tiré du néant, et qui ne vous en a tiré qu'après avoir formé ce monde entier pour être soumis à vos ordres, et fournir à tous vos besoins et à tous vos plaisirs. Voilà que je vous donne tout, dit-il à l'homme après avoir créé l'univers, et que tout est à vous : *Ecce omnia dedi vobis* (2). Ah! mon cœur, comment pourras-tu n'être pas touché des plus vifs sentiments d'amour pour un Dieu qui a opéré pour toi tant de merveilles, et qui n'a formé une si prodigieuse multitude de créatures, que pour ton usage, que dans la vue de te plaire et de t'élever à lui! Eh quoi! doit se

(1) III. Reg. x. 4. 5. — (2) Gen. 1. 29.

dire chacun de nous, quoi! j'ai pour Maître et pour Père un Dieu qui n'a besoin ni de soleil pour l'éclairer, ni de feu pour l'échauffer, ni d'air, ni d'eau pour le rafraichir, ni de maison pour le loger, ni d'aliment pour le nourrir, ni d'odeur, ni de couleur pour le charmer et le réjouir, ni de rien de tout ce qui est ici-bas pour le faire subsister : c'est moi qui ai besoin de tout cela, et c'est uniquement pour moi, pour subvenir à mes nécessités, pour pourvoir même à mes innocents plaisirs, que sa Providence a formé tous ces excellents ouvrages et a produit tous ces miracles de la nature; et je ne suis pas transporté pour lui d'amour! Ah! ne faudrait-il pas que je fusse un monstre d'ingratitude! Mais non-seulement il nous a donné tout ce qu'il a fait, il nous a donné encore tout ce que nous sommes, en nous donnant l'être et la vie, et tout ce qui peut contribuer à nous les conserver. Entendez-vous, peuple ingrat et insensé, s'écrie le Prophète, vous seriez encore dans le néant, comme une infinité d'autres qui n'existeront jamais : c'est le Seigneur votre Dieu, votre Père, qui vous en a miséricordieusement tirés, qui vous a faits et qui vous a créés semblables à lui, pour nous rendre participants un jour de son bonheur. C'est lui qui a formé votre âme de ses divines mains, cette âme qui fait la plus noble partie de vous-même, cette âme si excellente et si précieuse, spirituelle, immortelle, et comme divinisée, capable de le connaître, de l'aimer et de le glorifier à jamais. C'est lui qui nous a formé nos corps avec tant d'art et de sagesse dans le sein même de nos mères, ces yeux qui nous sont si chers, cette lan-

gue qui nous sert à tant d'usages, ces oreilles qui nous font entendre, ces pieds qui nous aident à marcher, ces mains, ces bras, et généralement tout ce qui compose, qui orne et qui embellit ce chef-d'œuvre de ses divines mains. Ah! tant de bienfaits réunis dans celui de notre création, n'exigent-ils pas de nous l'amour le plus vif et le plus reconnaissant envers celui de qui nous les avons reçus? Mais ce qui me paraît encore plus obligeant de la part de notre Dieu, c'est l'infinie bonté avec laquelle il veille sans cesse à notre conservation : car s'il cessait un seul moment de nous soutenir et de veiller sur nous, bientôt, hélas! toutes les parties de ce corps si bien arrangées se démentiraient, tout fondrait, tout serait dans une horrible confusion, et bientôt nous rentrerions dans le chaos et le néant dont nous sommes sortis. Je vous le demande, mon cher auditeur, quelle reconnaissance et quel amour n'auriez-vous pas pour un homme qui vous aurait tiré d'un grand danger, qui vous aurait conservé et prolongé la vie de quelques années? Eh, mes frères, il y a dix, vingt, trente, quarante ans que Dieu vous rend ce service. Sans sa protection et son secours, mille et mille fois vous auriez perdu la vie qu'il vous a donnée, et vous seriez retombés dans la poussière dont il vous a tirés. Et quel est votre retour vers lui, votre reconnaissance et votre tendresse pour un Dieu si bon et si libéral? Et ne me dites point ici que ces bienfaits sont communs à tous les hommes; car, parce qu'ils sont plus communs, devez-vous pour cela y être moins sensibles? Mais manquez-vous de raisons particulières qui vous engagent à l'aimer? Qui

doute que ce souverain Créateur de toutes choses n'eut pu vous faire naître, comme tant d'autres, de parents idolâtres ou nourris dans l'erreur, ou du moins de parents impies et libertins qui n'auraient pris aucun soin de votre conduite, et qui vous auraient fait sucer avec le lait tous leurs déréglements de tous leurs vices? Ah! comptez-vous pour un petit bienfait, la grâce qu'il vous a faite d'être né dans le grand jour de la foi, dans le sein de l'Église, et issu d'une famille dont vous avez reçu la plus sainte et la plus honnête de toutes les éducations? Mais de combien d'autres grâces qui vous ont été plus particulières encore, son aimable Providence ne vous a-t-elle pas comblé dans tous les âges de votre vie? Que de secours si nécessaires et si peu attendus n'en avez-vous pas reçus dans le temps même que vous en étiez le plus indigne! De combien d'autres malheurs ne vous a-t-il pas délivré? de combien de redoutables ennemis ne vous a-t-il pas fait triompher? de combien de tentations violentes ne vous a-t-il pas rendu victorieux? Est-ce un petit don de sa part, que la santé et le temps qu'il vous donne, et qu'il refuse à tant de milliers d'hommes que la mort enlève au moment que je parle, au milieu de leurs plus florissantes années, et peut-être au milieu de leurs plus grands désordres? N'est-ce pas enfin de ses divines mains que vous avez reçu ce succès, cette prospérité, cette abondance, cet esprit, cette beauté, ces talents, toutes ces belles qualités qui vous distinguent si fort dans le monde, tandis qu'il en laisse une infinité d'autres dans l'obscurité, dans l'infirmité, dans toute sorte de misère et de mépris? Ah! chrétiens,

comptez, si vous pouvez, tous les moments de votre vie, et vous reconnaîtrez aisément qu'il n'en est pas un seul qui ne soit marqué par quelque trait de bonté de votre Dieu. Voilà, mes frères, ce que le Seigneur a fait et ce qu'il fait encore tous les jours en votre faveur, pour vous prouver l'excès de son amour. Ingrats que vous êtes! Dieu n'en a-t-il pas encore assez fait pour mériter votre cœur? Faut-il encore de nouveaux miracles et de nouveaux bienfaits pour exciter votre reconnaissance et votre tendresse? Les voici : car non content de vous avoir donné tout ce qu'il a fait, tout ce que vous êtes, il vous donne encore tout ce qu'il est.

Oui, mes frères, Dieu nous donne tout ce qu'il est; il nous donne son Fils! Ah! chrétiens, Dieu nous donne son Fils! Pouvait-il nous donner davantage! Il nous donne son Fils, qui est sa propre substance et un autre lui-même; son Fils qu'il engendre de toute éternité dans la splendeur de sa gloire; son Fils, qui est l'unique objet de ses plus tendres complaisances. C'est ce Fils adorable qu'il nous donne, qu'il immole, qu'il sacrifie, qu'il fait mourir sur une croix pour nous. Oui, mon Dieu, c'est avec cet excès, c'est avec cette ardeur incompréhensible que vous avez aimé les hommes, jusques à arracher, pour ainsi dire, de votre sein ce Verbe consubstantiel à vous-même, pour le donner à des ingrats, à des perfides, à des pécheurs, pour en faire leur victime : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (1). O excès de charité de

(1) Joan. III. 16.

la part d'un Dieu! quel est le cœur si dur et si insensible qui ne se laissera pénétrer et embraser de ces flammes! Mais l'amour de notre Dieu va bien plus loin encore. Ce n'est pas assez pour lui de s'être donné à nous dans l'adorable mystère de l'Incarnation, en se faisant homme, et en mourant sur une croix pour nous: ce même Dieu revient encore tous les jours sous nos yeux, couvert des viles espèces du pain, dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, pour s'unir plus intimement à nos cœurs, pour nous servir d'aliment et de nourriture, et pour prendre lui-même en nous ses plus chères délices. Enfin poussant sa charité aussi loin qu'un Dieu peut la porter, il veut encore lui-même devenir pendant toute l'éternité, notre sort, notre possession, notre héritage, ou, pour mieux dire, n'être plus dans le Ciel qu'un avec nous, en nous rendant vivants de sa vie, heureux de son bonheur, glorieux de sa gloire, immortels de sa propre immortalité. Ah! mes frères, après de tels excès, ne devons-nous pas nous écrier ici avec le Prophète : Que le Dieu d'Israel est bon, qu'il est doux, et qu'il est miséricordieux, qu'il est libéral et magnifique envers les hommes! Non, sa bonté, sa douceur, sa miséricorde, sa clémence et son amour pour nous, sont au-dessus de toutes nos expressions et de nos pensées. J'abandonne donc, mes frères, à vos plus profondes méditations, tous les excès de sa charité. L'éloquence humaine n'a rien à y ajouter : ce sont là de ces sujets qui en confondent toutes les règles et qui en effacent toutes les couleurs.

Mais après avoir considéré, mes frères, tous ces puissants motifs qui vous portent si efficacement à

aimer votre Dieu, serez-vous si déraisonnables et si durs, que dis-je? serez-vous si impies, que de lui refuser votre amour? Quoi! un Dieu vous commande de l'aimer, et ne s'irrite contre vous que parce que vous ne l'aimez pas; il possède lui seul toutes les perfections, tous les attraits et toutes les beautés qui peuvent toucher un cœur raisonnable; il vous a aimés lui-même de toute éternité de son plein gré, sans y être engagé par votre mérite, sans y être obligé par vos services, et sans aucun intérêt de sa part; il vous aime encore avec ardeur et avec empressement, et, si j'ose le dire, sans ménagement et sans mesure, jusqu'à vous donner tout ce qu'il a fait et tout ce que vous êtes, jusqu'à se donner lui-même pour vous témoigner son amour : cependant, cœurs insensibles et dénaturés! quel est votre juste retour envers lui? quel est votre attachement et votre tendresse pour un Dieu si bienfaisant et si aimable? quel est votre empressement à lui plaire, votre juste crainte de l'offenser, votre exactitude à garder sa sainte loi, votre soumission à sa volonté, et votre patience dans les divers maux de cette vie? Quel est enfin votre zèle et votre ardeur à le faire connaître, à le faire aimer de tous les hommes, de toutes les personnes surtout que sa divine Providence a confiées à vos soins? Ah! ingrats, le ciel, la terre, toutes les créatures de l'univers entier, tout vous crie d'aimer votre Dieu, tout vous le dit, tout vous y invite; et tout me dit d'une autre part que vous ne l'aimez pas. Déplorable aveuglement des hommes! il ne faut quelquefois dans le monde qu'un seul bienfait pour leur faire concevoir les sentiments d'une éter-

nelle amitié pour la personne de qui ils l'ont reçu; et vous, grand Dieu, devant qui tout l'univers n'est qu'un atome et qu'un néant, vous paraîtrez à nos yeux sous un visage rempli de charmes, avec un cœur tout brûlant d'amour, et les mains pleines de bienfaits pour les répandre sur nous, sans donner aucune atteinte à nos cœurs et sans faire aucune impression sur nos esprits! Mais je vais plus loin, chrétiens : si un étranger, un inconnu, un barbare vous eût rendu le moindre des services que Dieu vous rend tous les jours; ah! je suis si parfaitement convaincu de votre bon cœur, que je ne doute pas que vous n'eussiez pour lui une tendresse extrême, quoique vous ne l'eussiez jamais vu, quoique vous n'en dussiez jamais plus rien attendre. Malheureux que vous êtes! n'y aura-t-il donc que votre Dieu qui, à force de titres et de bienfaits, ne puisse pas gagner un cœur que vous livrez, que vous prodiguez à tout autre objet? Car enfin, à quoi ne le prodiguez-vous pas ce cœur qui n'est fait que pour Dieu? (rougissez-en ici, chrétiens, et confondez-vous); hélas, à de faibles et indignes créatures qui ne sont que cendre et que poussière, à de fragiles beautés qui ne sont ce qu'elles sont que par l'illusion de la couleur, des ajustements et du fard, et qui sont d'autant plus viles et plus méprisables qu'elles ont besoin de tous ces artifices pour cacher leurs défauts. Voilà ces idoles à qui vous avez porté votre encens et vos soupirs, peut-être depuis que vous êtes au monde. Mais enfin ces idoles périront bientôt, et il ne vous restera que la honte et le regret d'y avoir mis vos complaisances et attaché votre cœur. Mais encore, à qui livrez-vous ce

cœur dont Dieu est si jaloux? le dirai-je? à de faibles biens, à des biens périssables, qui ne sont rien par eux-mêmes, dont l'acquisition vous coûte des peines infinies, et dont la perte vous cause mille regrets cuisants; à de l'or, à de l'argent qui n'est estimable que par le caprice et la fantaisie des hommes; à des viandes, à des liqueurs qu'il faut qu'on déguise chaque jour pour les rendre plus supportables à votre goût dépravé; à des honneurs frivoles qui n'ont rien de réel, et qu'un souffle de vent emporte; à des plaisirs enfin qui portent leur poison dans leurs charmes, et qui vous tuent en vous amusant et en vous flattant. Voilà, pécheurs, ce qui attire vos soins, votre empressement, votre amour, au préjudice de votre Dieu. Voilà ce que vous recherchez, ce que vous aimez à la folie; et votre Dieu essentiellement bon, et votre Dieu éternellement grand et souverainement aimable, ah! tout me le dit, encore une fois, vous ne l'aimez pas. Misérables enfants des hommes! s'écrie le Prophète, jusques à quand n'aimerez-vous donc que la vanité et le mensonge? N'entendez-vous pas, vous dit saint Augustin, toutes les différentes voix qui s'élèvent de parmi toutes les créatures, pour vous reprocher votre endurcissement et votre stupidité déplorable, et pour vous engager à détacher vos cœurs de tous ces méprisables objets, pour ne les attacher qu'à Dieu seul : *Clamat cœlum, clamat terra, Non me diligas, sed Deum.*

Ah! Seigneur je ne mériterai plus ce juste et accablant reproche, puisque c'est à ce moment même que je tourne mes yeux, mon esprit, mon cœur, toutes mes affections vers vous, et que je veux vous aimer unique-

ment. Oui, je veux vous aimer, et vous aimer uniquement toute ma vie. Car quelle ingratitude énorme, quelle affreuse injustice, que de vous refuser plus long-temps un amour qui vous est dû par tant de titres? Vous me commandez de vous aimer : puis-je refuser de vous obéir, ayant sur moi le pouvoir et l'autorité que vous avez, et daignant vous en servir pour me faire un commandement si aimable et si doux? Vous êtes rempli de tant de charmes et de tant de beautés : comment pourrais-je donc vous refuser mon amour, ô centre de toutes les perfections? Vous m'engagez à vous aimer par de si insignes bienfaits : ne serais-je pas bien ingrat, si je ne vous payais d'un juste retour, et si je ne vous aimais de toutes les forces et de toutes les affections de mon cœur? Ah! je vous donne donc mille et mille fois tout mon amour, tout l'amour le plus ardent et le plus étendu dont une faible créature puisse être capable. Je vous aime de tout mon esprit, je vous rends dès à présent l'unique maître de toutes ses pensées. Je vous aime de tout mon cœur, et je vous consacre ici mille fois toutes ses tendresses et tous ses désirs. Je vous aime de toute mon âme, et je vous jure qu'elle n'aura désormais de penchant, d'inclination et de goût, que pour vous. Je vous aime de toutes mes forces, et j'ose vous protester qu'il n'y aura rien au monde que je ne fasse, que je ne sacrifie, que je n'entreprenne et que je ne souffre pour votre amour et pour votre gloire. Faut-il, ô mon Dieu, que pour vous témoigner l'amour dont je brûle pour vous, je renonce à mes passions, que je me détache de tous les faux biens de cette vie, que je m'interdise les com-

pagnies mondaines, ces danses, ces fréquentations, ces spectacles qui me détournent de votre saint amour; que j'abandonne pour toujours ces funestes créatures qui vous ont disputé si long-temps la possession de mon cœur? Je les quitte, je les fuis pour toujours; je vous fais tous ces sacrifices. Faites que pour vous prouver mon attachement et ma fidélité, j'accomplisse votre loi, j'exécute vos saintes volontés, je suive exactement jusqu'à vos plus parfaits conseils mêmes et vos maximes, que je pratique la charité, l'humilité, l'obéissance, toutes les vertus chrétiennes. Faut-il enfin que je souffre la calomnie, le mépris, la persécution, l'injustice, toutes les croix et toutes les adversités de cette vie, le fer, la violence et la mort même? Ah! je suis prêt à tout entreprendre et à tout souffrir pour vous prouver toute l'ardeur et toute la vivacité de mon amour. Votre amour, Seigneur, votre seul amour sera la règle, le principe et le mobile de toutes mes pensées, de tous mes désirs et de toutes mes actions. Votre amour, votre seul amour fera toute mon occupation, toute ma joie, tout mon repos, toutes mes délices, la source de tout mon bonheur dans cette vie; votre amour, votre seul amour fera le sujet de mon éternelle félicité dans l'autre, que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

DEUXIÈME SERMON

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces.

Deut. VI. 5.

C'EST ainsi, chrétiens, que Moïse conclut son discours aux Israélites, après leur avoir fait sentir l'indispensable obligation où ils étaient d'aimer un Dieu qui les comblait de tant de biens; et telle est la juste conclusion que vous avez dû tirer du dernier discours que j'ai eu l'honneur de vous faire. *Ama itaque Dominum Deum tuum* (1) : Aimez donc le Seigneur votre Dieu, mes frères : il le veut, il vous le commande, comme votre Souverain et votre Maître, et c'est tout ce qu'il exige absolument de vous. Il le mérite comme votre Dieu; et c'est lui seul qui le mérite, parce qu'il renferme lui seul toutes les beautés et toutes les perfections qui peuvent toucher et ravir un cœur susceptible d'amour. Il vous y engage par les bienfaits continuels dont il vous prévient, en se donnant même tout à vous : seriez-vous assez ingrats que de lui refuser votre cœur, et de n'être pas tout à lui? Aimez donc le Seigneur votre Dieu, mes frères : *Ama itaque Domi-*

(1) Deut. XI. 1.

num Deum tuum. Ah! quand une fois, chrétiens, nous saurons bien aimer, nous posséderons dans cet amour toute la science du salut; et dès cette vie même nous commencerons ce qui doit faire toute notre occupation et tout notre bonheur dans l'éternité. Mais n'est-il pas étrange, mes frères, qu'uniquement créés pour aimer notre Dieu, nous ayons peut-être ignoré jusqu'à présent en quoi consiste son saint amour? et que, soumis à sa loi, nous ne connaissions pas le premier et le plus grand de tous les préceptes que cette même loi nous impose? Il est donc important pour vous, et d'un devoir essentiel pour moi, de vous en donner une connaissance claire et exacte; et c'est ce que j'entreprends aujourd'hui dans cette Instruction. Car inutilement je vous aurais proposé tous les puissants motifs qui vous portent à aimer votre Dieu, si je ne m'attachais ensuite à vous expliquer les règles et la pratique de cet amour. Or, c'est à quoi nous allons procéder, après que nous aurons salué MARIE, en lui disant avec l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si je demande à chacun de vous, disait saint Grégoire à ses auditeurs, s'il aime Dieu; il n'y en a point qui, sans hésiter, ne soit prêt à s'écrier qu'il l'aime sûrement : *Securâ mente respondet, Diligo*. Que dis-je! il n'est pas même jusqu'aux personnes les plus engagées dans le monde, qui ne répondent avec assurance qu'elles aiment Dieu autant qu'elles sont capables de l'aimer : *Securâ mente respondet, Diligo*. Mais que vous reconnaîtrez bientôt, chrétiens, l'illu-

sion et la fausseté de votre amour, si vous voulez bien vous donner la peine d'en juger par les principes que je m'en vais établir, et par la règle que Dieu nous en donne lui-même. Aimer Dieu de la manière qu'il l'ordonne, dit Jésus-Christ, nous intimant et nous expliquant ce divin précepte dans l'Évangile, c'est l'aimer de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toute notre âme : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua* (1). C'est par-là, dit saint Augustin, que le Seigneur a voulu exiger de la créature raisonnable tout ce qu'elle a de plus précieux. En lui demandant son esprit, il a voulu se rendre maître de toutes ses pensées; en lui demandant son cœur, il a voulu se consacrer toutes ses affections et toutes ses ardeurs; en lui demandant son âme, il a voulu se rapporter à lui-même tous ses mouvements et toutes ses actions : en sorte, dit le saint Docteur, que par ce précepte aussi étendu qu'il est, Dieu n'a voulu laisser à l'homme aucune partie vide de lui-même, et a voulu l'occuper entièrement lui seul : *Nullam partem vacuam in ipso reliquit, ut nullâ re aliâ velit frui.* C'est là où tend tout l'effort de l'amour et de la charité : *Quò totus dilectionis impetus currit;* et en quoi consiste, dit le même Saint, toute la pratique de l'Amour divin. Mais, hélas! qui est-ce qui l'aime de la sorte? presque personne. En effet, dans les uns, c'est un amour divisé et partagé; ils ne veulent rien sacrifier pour Dieu : dans les autres, c'est un amour stérile et oisif; ils ne veulent rien

(1) Matth. XXII. 37.

faire pour Dieu : presque dans tous c'est un amour délicat et commode; ils ne veulent rien souffrir pour Dieu. Or, l'aimer de cette manière, c'est s'abuser, c'est s'aveugler, puisque ce n'est pas l'aimer véritablement et comme il prétend que nous l'aimions. Voici donc l'amour qu'il exige de nous par ce grand commandement qu'il nous impose, lorsqu'il nous dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme. Il demande pour preuve de votre amour, qu'il n'y ait rien que vous ne soyez en état de sacrifier pour vous attacher uniquement à lui; qu'il n'y ait rien que vous ne soyez résolu d'entreprendre pour le servir; qu'il n'y ait rien enfin que vous ne soyez dans la disposition de souffrir pour lui plaire; en un mot, il vous demande un amour qui vous fasse tout sacrifier, qui vous fasse tout entreprendre, et qui vous fasse tout souffrir pour sa gloire, chaque fois que l'occasion s'en présente. Trois circonstances, chrétiens, qui nous découvrent parfaitement toute la force et toute l'étendue de ce premier de tous les préceptes, et qui demandent toute la docilité de votre esprit et toute la soumission de votre cœur. O vous qui vous flattez d'aimer votre Dieu, parce qu'il s'élève quelquefois dans votre âme quelque léger sentiment d'amour pour lui, reconnaissez à ces traits, mais avec une vive douleur, que vous ne l'avez jamais véritablement aimé; et reconnaissant votre malheur, travaillez efficacement à le réparer, en aimant désormais votre Dieu de la manière qu'il le veut et qu'il le mérite.

Je dis, en premier lieu, que Dieu demande de vous un amour qui vous fasse tout sacrifier pour lui, en sorte que vous soyez disposés, mais sincèrement, à perdre tout ce que vous avez de plus cher au monde, plutôt que de consentir à perdre un seul moment sa grâce et son amour. Dieu, mes frères, ne vous commande pas absolument de l'aimer d'un amour tendre et sensible; cette sensibilité n'est pas toujours en votre pouvoir : il ne vous commande pas de l'aimer d'un amour contraint et forcé; il ne lui serait pas honorable d'être aimé de la sorte : il ne vous commande pas même de l'aimer d'un amour fervent jusqu'à un certain degré; ce degré de ferveur ne vous étant point connu, Dieu, par condescendance à votre faiblesse, n'a pas voulu vous le prescrire. Mais il exige de vous, et il l'exige sous peine d'une éternelle damnation, que vous l'aimiez préférablement à toutes les créatures, que vous l'aimiez par-dessus tout ce qui n'est pas Dieu, que vous l'aimiez plus que tous les biens extérieurs et sensibles, que vous l'aimiez d'un amour qui vous engage à sacrifier toutes les attaches et à rompre tous les liens qui peuvent vous séparer de lui. N'eussiez-vous, en un mot, qu'un cher et unique Isaac, il veut que, comme le fidèle Abraham, vous soyez prêt à tout moment à le sacrifier, à l'immoler pour sa gloire. Voilà, mes frères, ce que Dieu lui-même nous a appris en cent endroits de l'Écriture, et voilà à quoi se termine le devoir capital de l'homme : *Diliges Dominum Deum tuum.* Et ne pensez pas, au reste, dit saint Chrysostôme, que le Seigneur en demande trop; puisqu'à le bien examiner, il ne peut pas en demander

moins. Car enfin, comme le remarque ce saint Docteur, Dieu étant au-dessus de tout et dominant sur toutes les créatures, que peut-il moins exiger de nous que d'être aimé au-dessus de toutes choses et par préférence à tout être créé? Voyez donc à présent si vous pouvez aujourd'hui vous rendre ce consolant et glorieux témoignage, que vous aimez votre Dieu. C'est saint Paul qui vous donne une règle sûre et infaillible pour le connaître. Mon cher frère, vous dit cet Apôtre des nations, de toutes les choses que vous envisagez dans le monde et qui pourraient être les objets de votre ambition et de votre cupidité, en est-il quelqu'une capable de vous ébranler et de vous renverser, s'il s'agissait de donner à Dieu une preuve de votre amour et de la fidélité que vous lui devez? *Quis nos separabit à caritate Christi?* Y aurait-il donc dans tout l'univers quelque objet si dangereux et si redoutable, qu'il pût vous séparer de l'amour de Jésus-Christ? Si vous étiez, par exemple, réduit à soutenir une violente persécution, et qu'il fût en votre pouvoir de vous en délivrer par une vengeance permise selon le monde mais condamnée de Dieu, vous en délivreriez-vous à cette condition? *An persecutio* (1)? Si par un revers de fortune, ou par la perte d'un procès, vous vous trouviez dans une extrême misère, et qu'il ne tînt qu'à vous, pour en sortir, de franchir un pas hors des bornes de la justice et de la conscience, oseriez-vous le hasarder? *An angustia?* Si pour acquérir ou pour conserver la faveur et la protection d'un riche du siè-

(1) Rom. VIII. 35.

cle, il ne de dépendait que d'avoir pour lui une complaisance criminelle, l'auriez-vous en effet au préjudice de votre pureté et de votre devoir? *An principatus?* Si la voie de l'iniquité, enfin, était la seule par où vous puissiez vous sauver dans une occasion où il y irait de votre vie, succomberiez-vous à la crainte de la mort, et aimeriez-vous mieux commettre le péché que de mourir? *An periculum?* Ah! mes frères, sachez que si l'amour que vous croyez avoir pour Dieu n'est pas d'une qualité à prévaloir au-dessns de tout cela, et à vous faire sacrifier généralement tout ce que vous regardez comme vos plus chers intérêts, quelque ardent et quelque affectueux d'ailleurs qu'il puisse paraître, ce n'est point là l'amour que Dieu vous demande. Pourquoi? parce que cet amour prétendu ne donne point à Dieu, dans votre cœur, la place qu'il y doit occuper, et que faisant plus d'état de votre vie, de vos biens, de vos plaisirs, de votre repos, de votre honneur, que de Dieu même, cet amour n'est point l'amour de préférence qu'il attend de vous et que la loi vous ordonne : *Diliges Dominum Deum tunm.* Et c'est ainsi, chrétiens, que saint Augustin l'avait également compris, lorsque instruisant son peuple sur le même sujet que je traite, il leur dit: Que votre cœur me réponde, mes frères : *Respondeat cor vestrum, fratres;* car pour aujourd'hui c'est votre cœur que j'interroge, n'osant pas m'en tenir au témoignage de votre bouche; sachant bien que sur ce qui regarde l'amour, il n'y a que le cœur qui ait droit de parler. Que ce soit donc votre cœur qui parle : *Respondeat cor vestrum.* Si Dieu, dit ce saint Docteur, vous laissait sur la terre dans la

possession de tous les biens, dans la jouissance de tous les honneurs et de tous les plaisirs, dans une santé parfaite, et qu'il vous dit : Je vous donne tout cela, vous le posséderez toujours, et vous ne serez jamais sujet à la mort; mais aussi je vous déclare que vous ne me verrez jamais, que vous n'entrerez jamais dans ma gloire : *Ergo si diceret Deus, Faciem meam non videbitis; an gauderetis istis bonis?* Je vous le demande, reprend saint Augustin, si Dieu vous parlait de la sorte, seriez-vous content d'une pareille destinée, ou en seriez-vous réellement affligé? accepteriez-vous cette offre, ou bien ne l'accepteriez-vous pas : *An gauderetis istis bonis?* Ah ! si cette proposition vous révoltait, si vous ne l'acceptiez pas, ce serait une preuve évidente que vous aimeriez Dieu de tout votre cœur, puisque vous le préféreriez à tous les biens créés; mais, au contraire, si vous étiez assez malheureux que de l'accepter et de vous en réjouir, ce serait une marque infaillible que vous n'avez pas encore seulement commencé de l'aimer : *Si gauderes, nondum cœpisti esse amator Dei;* et la raison qu'en donne ce saint Docteur, c'est que l'indispensable loi de la charité vous oblige à aimer Dieu, et à désirer de le posséder, plus que toutes les richesses, plus que tous les plaisirs, plus que tous les biens temporels, plus que vos parents, vos amis, plus que votre vie même et que tout ce que vous avez de plus cher au monde; et que tout, généralement tout, doit être sacrifié pour le posséder et pour lui plaire, sans quoi point d'amour ni de charité pour Dieu. De là, mes frères, comprenez combien Dieu est peu aimé des hommes, puisqu'il y en a si peu qui

aient pour lui cet amour de préférence, et qui soient en état de tout perdre et de tout sacrifier plutôt que d'encourir sa disgrâce. En effet, hommes charnels et corrompus! comment pouvez-vous dire que vous aimez Dieu, vous qui ne vous attachez qu'à de fragiles et à de viles créatures que vous aimez, que vous recherchez, que vous adorez comme autant de divinités; à qui vous sacrifiez ce que vous avez de plus précieux, à qui vous consacrez tous vos pensées et tous vos sentiments, et pour qui vous avez toutes sortes de complaisances, jusqu'à oublier, jusqu'à négliger, que dis-je? jusqu'à mépriser même l'obligation essentielle que vous avez de n'aimer que votre Créateur et votre Dieu?

Pères et mères, de quel front oseriez-vous vous assurer que vous aimez Dieu, vous qui, pour enrichir, pousser, élever et agrandir vos enfants, ne vous faites aucun scrupule de vous rendre coupables de mille injustices que la loi de Dieu vous défend? vous qui, pour ne pas déplaire à ces enfants dont vous êtes idolâtres, les laissez vivre dans une licence effrénée et au gré de leurs passions, sans jamais les reprendre, sans jamais les châtier? Ne méritez-vous pas que Dieu vous fasse le même reproche qu'il fit au grand-prêtre Héli : *Magis honorasti filios tuos quàm me* (1). Parce que vous avez eu plus d'amour pour vos enfants que pour moi, je vous réprouve et je vous abandonne.

Femmes chrétiennes, comment auriez-vous la présomption de protester que vous aimez Dieu, vous qui

(1) I. Reg. II. 29.

sacrifiez si souvent à votre passion criminelle la pureté, la sainteté du mariage que vous avez embrassé; qui, pour complaire à un mari brutal, allez au-delà des bornes que la pudeur vous prescrit; qui n'avez de pensées, de sentiments d'amour et de tendresse et des transports que pour lui, tandis que vous n'avez que de l'insensibilité pour Dieu; vous enfin qui préférez à votre Dieu, un mari, un époux que vous ne pouvez, que vous ne devez aimer que pour Dieu même? Ah! pensez-vous que le Seigneur vous pardonne une si indigne, une si outrageuse préférence?

Enfin, chrétiens, qui que vous soyez, comment seriez-vous assez aveugles et assez insensés pour vous flatter d'aimer Dieu, tandis qu'on vous voit si souvent préférer à ce Dieu, un ami, un frère, un parent, un compagnon de débauche dont vous approuvez, dont vous autorisez les violences, les emportements, les excès, les désordres? tandis qu'on vous le voit sacrifier tous les jours à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos passions, à vos débauches, à tant de vanités dont vous êtes le malheureux esclave? ce grand Dieu, dis-je, qui, pour la supériorité de son être, mérite lui seul toute votre préférence et tout votre amour!

Ah! détrompez-vous, mes frères : ni les uns, ni les autres, non, non, vous ne l'aimez pas; puisque dès-lors que vous n'êtes point dans la disposition de préférer Dieu à tout, et de tout sacrifier pour sa gloire, vous n'avez plus l'amour qu'il exige de vous et que sa loi vous prescrit : *Diliges Dominum.*

SECOND POINT.

Mais ce n'est pas assez : non-seulement l'amour de Dieu doit nous porter à tout sacrifier pour lui; il doit encore nous engager à tout faire et à tout entreprendre pour son service. Si vous m'aimez, dit Jésus-Christ, gardez mes commandements, et observez exactement ma loi. Ce n'est donc point ni par les pensées, ni par les mouvements passagers, qu'il faut juger de l'amour que nous avons pour Dieu; mais par les actions, par la conduite de notre vie, et par tout ce que nous entreprenons pour sa gloire. En effet, soit que nous considérions cet amour dans son principe ou dans les qualités qui lui sont propres, soit que nous l'envisagions dans les symboles et dans les figures où l'Écriture sainte nous le représente, partout il est aisé de reconnaître que ce doit être un amour vif, agissant, courageux et capable d'opérer les plus grandes choses. Son principe, c'est Dieu qui agit toujours, qui donne l'être, le sentiment, le mouvement et l'action dans tous les différents sujets où il se trouve. Les qualités propres de cet amour sont d'agir, de combattre, d'attaquer, de résister, de donner de la force aux autres vertus, d'en être l'âme et la vie; ce qu'il ne ferait pas, sans doute, s'il était mort, languissant et oisif. Enfin l'Écriture sainte le compare tantôt au feu, qui est le plus actif de tous les éléments; tantôt à une semence, qui n'est répandue sur la terre que pour y germer et produire; tantôt à une racine, qui ne fait que pousser des rejetons et des branches; et tantôt à une eau vive, qui ne s'arrête jamais, et qui coule toujours pour ap-

porter de l'agrément et de la fécondité partout où elle passe. D'où nous devons conclure, que l'amour de Dieu est si essentiellement agissant et opérant, qu'il cesserait d'être, dès lors qu'il cesserait d'opérer et d'agir.

La foi, dit saint Augustin, peut être morte, parce qu'on peut croire, sans agir d'une manière conforme à sa croyance : telle est la foi des mondains et des réprouvés. L'espérance peut être morte, parce qu'on peut espérer l'éternelle félicité, sans prendre les voies pour y arriver : telle est l'espérance des chrétiens lâches et présomptueux. Mais où la charité n'est pas vivante, mais où l'amour de Dieu n'est pas accompagné de la pratique des bonnes œuvres, certainement il n'y a ni charité ni amour. Cherchez tant qu'il vous plaira, mes frères, c'est toujours le même Saint qui parle, cherchez une charité languissante et paresseuse, un amour inutile, oisif, et qui n'agisse point : *Da mihi amorem vacantem in anima;* et je vous défie de le trouver jamais : *Et non invenies.* Ah! cette vérité est si constante, que quand une fois un cœur est pénétré de cet amour divin, il ne demande qu'à se signaler par des épreuves éclatantes. Oui, quand une âme en est une fois éprise, ce n'est plus de sa part que zèle, que feu, qu'ardeur et que flamme. Ses mouvements secrets sont trop vifs pour ne pas se déclarer et se produire au dehors; ses actions extérieures deviennent les interprètes de ses sentiments intérieurs. Il faut, en un mot, que partout et dans toute occasion elle donne des marques sensibles de son amour au Dieu qu'elle adore et qu'elle aime tendrement. Un petit détail va

vous le faire sentir. S'agit-il d'accomplir tout ce que la loi de son Dieu lui prescrit de plus pénible et de plus austère : comme elle sait que la plus forte preuve qu'elle puisse lui donner de son amour, c'est l'accomplissement de sa loi toute sainte, elle court, elle vole, rien ne l'arrête pour en exécuter les moindres préceptes. Quelque pesant que puisse être ce joug, elle ne le sent point, rien ne la rebute jamais. Elle ne s'excuse pas sur sa faiblesse, parce que rien n'est au-dessus de ses forces : elle est en effet capable de tout, puisqu'on la voit pratiquer avec ardeur une infinité de choses qui étonnent et qui découragent tous ceux qui n'ont point d'amour. S'agit-il de dompter ses passions, de réprimer ses penchants, de crucifier sa chair, et de la crucifier, comme dit saint Paul, avec ses vices et ses concupiscences, de résister aux illusions du monde, au torrent de la coutume, à l'attrait du mauvais exemple; de faire une guerre continuelle à ses sens, et de se renoncer continuellement soi-même : ah! comme elle est convaincue que quiconque ne porte pas sa croix en cette vie n'est pas digne de Jésus-Christ et ne saurait lui plaire, on la voit, cette âme fidèle, faire tous ces généreux efforts sans peine et sans contrainte, se vaincre, se contrarier, se mortifier sans cesse, se refuser même avec plaisir toutes les douceurs les plus permises de la vie. Jeûnes, larmes, pénitence, retraite, lecture, privation du jeu, de parties, d'assemblées, de spectacles, et de tout ce qui peut être une occasion de péché pour elle, ce sont là ses plus chères délices. S'agit-il de pratiquer avec une fidélité constante toutes les œuvres de la charité chré-

tienne, de supporter les faibles, de corriger les méchants, de secourir les misérables, de consoler les affligés, de protéger la veuve et l'orphelin, et de contribuer de son crédit et de son bien à les délivrer de l'oppression : ah! persuadée qu'elle ne peut plaire au Dieu de miséricorde, qu'en faisant elle-même miséricorde, elle ouvre aux pauvres ses mains libérales, aux affligés ses entrailles compatissantes; elle adoucit l'amertume des uns, elle soulage l'indigence des autres; elle instruit ceux-ci, elle corrige et ramène ceux-là; non contente de leur pardonner à tous, si elle en a reçu quelque injure, elle prie pour eux, et les comble de biens; toujours enfin on la voit prête à exercer la charité envers ses frères malheureux, parce qu'ils sont les images, les enfants, les frères du Dieu qu'elle aime uniquement. Enfin, s'agit-il de vaquer à la prière, à la méditation et aux autres exercices de la piété, de fréquenter les Sacrements, de remplir les devoirs de son état, et d'accomplir toute justice, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain, soit à l'égard de soi-même : comme elle ne trouve de l'attrait et du goût que dans tout ce qui peut la rendre agréable et l'unir toujours plus étroitement au divin objet de son cœur, il n'est aussi aucun de ces devoirs ni aucun de ces saints exercices, où elle ne se porte avec toute l'affection et toute l'ardeur dont elle est capable. Voilà, mes frères, les admirables effets de l'amour de Dieu, dans un cœur qui ne respire que pour lui. Voilà ce qu'il produit et ce qu'il opère nécessairement dans une âme qui se sent animée de sa vertu et brûlée de sa flamme. D'où il faut tirer encore une fois cette

conséquence, que l'amour divin, dans une âme, ne saurait être sans mouvement et sans action, et que dès-là qu'il n'opère rien de semblable dans vous, il ne peut être véritable : *Da mihi amorem vacantem in anima, et non invenies.* Je dis qu'il n'opère rien de semblable dans vous : car enfin, que faites-vous pour lui plaire, je vous le demande? quelle violence faites-vous à vos passions, et quelles bonnes œuvres pratiquez-vous pour lui témoigner votre amour? Car enfin, c'est là la pierre de touche à laquelle vous devez vous éprouver vous-même, et qui vous fera connaître si vous aimez véritablement votre Dieu. Je ne vous dis rien, au reste, ici de tant de péchés énormes et de tant d'horribles prévarications dont vous vous rendez si fréquemment coupables; de tant d'indignes mépris que vous faites tous les jours de ses lois et de ses maximes, et qui sont autant de violements essentiels de son amour. Non, mais je vous parle seulement de tant d'œuvres de piété auxquelles son amour devrait naturellement vous porter, et que vous négligez cependant de pratiquer, parce que vous croiriez peut-être vous avilir et vous dégrader en les pratiquant. En effet, mes frères, si d'une part nous vous exhortons, conformément à la loi de votre Dieu, de pratiquer les vertus chrétiennes, d'être plus vigilants, plus attentifs sur vous-mêmes, plus circonspects dans vos paroles, plus modestes dans vos habits, plus modérés dans vos repas, plus sincères, plus équitables dans votre commerce, plus réglés dans toute votre conduite, que nous répondez-vous? Ah! ne nous répondez-vous pas ce que répondirent à Jésus-Christ ces Disciples

lâches et infidèles, que ce discours est dur, que cette doctrine est outrée, que cette morale est trop rigoureuse et trop sévère, et que vous ne sauriez jamais vous résoudre à la suivre, parce qu'elle vous paraît trop peu favorable à vos passions? Si de l'autre nous vous invitons à exercer votre charité envers les pauvres de Jésus-Christ, à vous mettre en état de vous approcher plus souvent du tribunal de la Pénitence et de la sainte Table, à vous rendre plus assidus aux exercices de la Paroisse, et surtout à cette Messe qui s'y célèbre pour les paroissiens chaque Dimanche, et où vos Pasteurs ont soin de vous expliquer toujours quelque article de la loi du Seigneur; quelle foule de raisons n'apportez-vous pas pour manquer à tous ces devoirs que vous mettez au rang des œuvres de surérogation, que vous ne croyez propres que pour le peuple et pour les âmes vulgaires? Ne vous flattez-vous pas ridiculement que vos emplois, votre noblesse, votre esprit, sont autant de titres qui vous en dispensent? Enfin si nous vous prescrivons des lectures à faire, des messes à entendre, des jeûnes, des mortifications à pratiquer, un certain nombre d'exercices de piété à suivre, ah! toujours vous nous alléguez quelque frivole excuse : la faiblesse de votre âge, la délicatesse de votre complexion, l'embarras et la multitude de vos affaires; et jamais vous ne pouvez vous résoudre à rien faire ni à rien entreprendre de ce que le Seigneur attend de votre fidélité; en sorte que toute votre vie ne se passe et ne se consume qu'en assoupissement pour votre salut et qu'en mollesse, et ne devient enfin qu'un tissu d'œuvres mortes et cri-

minelles. Et cependant vous nous dites après tout cela, que vous avez la charité, et que vous sentez en vous-même de vives étincelles de l'amour divin; en vérité, n'est-ce pas vouloir tromper les autres par votre hypocrisie, et vous tromper vous-même par l'aveuglement le plus volontaire et le plus condamnable? Aveugles que vous êtes! vous vous imaginez donc que de pousser vers Dieu quelques soupirs, que de lui faire quelque protestation d'attachement et de fidélité, que de sentir au-dedans de vous-même quelque saillie et quelque léger mouvement d'amour pour lui, c'est l'aimer véritablement? Mais quelle est votre erreur, de prendre pour un mouvement de la grâce, ce qui n'est que l'effet d'une affection naturelle; de regarder comme un effet de votre fidélité, ce qui n'est qu'un simple mouvement de l'Esprit-Saint; et de confondre l'inspiration qui vous porte à aimer Dieu, avec l'amour même! Erreur grossière et présomptueuse, qui ne fait qu'un fantôme et une chimère de la plus grande de toutes les vertus, qui est l'amour de Dieu. Ah! chrétiens, si vous voulez vous désabuser et être confondus, allez, dit le Prophète, descendez chez ces nations qui adorent de fausses divinités : *Transite ad insulas Cethim, et videte;* voyez et examinez de près ce qu'elles font pour elles, *Et considerate vehementer;* combien de vœux, combien d'encens, combien d'offrandes et de sacrifices, pendant que vous négligez votre Dieu, et que vous ne faites rien pour lui : *In Cedar mittite, et videte si factum est hujuscemodi* (1). Mais

(1) Jerem. II. 10.

non, détrompez-vous, âmes mondaines, et désabusez-vous vous-mêmes, amants insensés, en considérant tout ce que vous faites tous les jours pour un vil objet que vous aimez. Hélas! que faites-vous, ou plutôt que ne faites-vous pas pour lui plaire? Votre esprit et votre cœur n'étant occupés nuit et jour que de l'objet de votre passion, avec quel zèle ne parlez-vous pas de ses beautés et de ses perfections prétendues? avec quel empressement et quelle vivacité ne vous acquittez-vous pas de tout ce qui peut lui causer le moindre plaisir? avec quelle chaleur ne prenez-vous pas toujours à cœur ses intérêts et tout ce qui le regarde? Quelle appréhension d'encourir sa disgrâce et sa froideur! quelle inquiétude mortelle de lui avoir déplu! mais si vous avez eu le malheur de lui déplaire, quelles assiduités et combien d'avances et de démarches humiliantes ne faites-vous pas pour rentrer dans son amitié! quelle attention à vous y conserver! Biens et richesses, dons et présents, honneur et liberté, tout est sacrifié; peines, rebuts, veilles, voyages, lettres, soins et fatigues, rien n'est épargné, et rien ne coûte; et pourquoi? parce que vous aimez. Mais quel peut être l'objet d'un amour si fort et si agissant? hélas! rougissez-en, chrétiens : une indigne créature, qui ne vous prépare peut-être que de l'ingratitude, que des infidélités et des mépris; pendant que votre Dieu, tout grand, tout libéral, tout puissant et tout aimable qu'il est, est négligé, rebuté et abandonné de votre part, et que vous ne voulez faire aucune démarche pour lui marquer votre amour et votre tendresse. Comment donc, hommes aveugles et insensés, osez-vous nous

dire ensuite avec assurance que vous l'aimez? Non, non, vous n'aimez pas votre Dieu : l'amour divin, non plus que le profane, ne demeure point oisif. Si vous étiez animés de ce feu tout divin, il vous porterait sans contredit à tout faire et à tout entreprendre pour Dieu. J'ajoute enfin qu'il vous engagerait à tout souffrir pour lui.

TROISIÈME POINT.

C'est dans l'Évangile même que nous trouvons une solide preuve de cette vérité, lorsque Jésus-Christ enseigne qu'on ne peut donner un plus grand témoignage ni une plus forte preuve de son amour, que lorsqu'on souffre et qu'on endure la mort pour la personne qu'on aime : *Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (1). Et n'est-ce pas là ce que le divin Sauveur a voulu nous faire entendre, lorsqu'après avoir exigé de saint Pierre un triple témoignage de son amour, il ajouta, que les ignominies, les opprobres, les prisons, les contradictions, les exils, les souffrances et la mort, seraient un jour son partage, et comme les merveilleux effets de l'amour ardent qu'il venait de lui témoigner. Quand vous étiez plus jeune, lui dit Jésus-Christ, vous vous ceigniez vous-même, et vous alliez où il vous plaisait; mais lorsque vous serez devenu plus vieux, un autre vous ceindra, et vous mènera où vous ne voudrez pas : *Cùm esses junior, cingebas te, et ambulabas ubi volebas; cùm autem senueris, alius te cinget, et ducet quò tu non vis* (2). Or, Jésus lui parla de la sorte, remarque

(1) Joan. xv. 13. — (2) Joan. xxi. 18.

l'Évangile, pour lui faire entendre ce qu'il devait souffrir pour glorifier le Seigneur, et lui donner des marques de l'ardente charité qu'il avait pour lui. En effet, qu'est-ce que cet amour divin n'est pas capable de faire souffrir à une âme qui en est enflammée? Ah! vous êtes quelquefois étonnés de voir tout ce que les Apôtres ont souffert et enduré pour la gloire de Jésus-Christ : veilles, jeûnes, fatigues, pénibles voyages, naufrages dangereux, mauvais traitements, persécutions sanglantes, prisons, chaînes, tourments, croix et supplices. Pour moi, je ne suis point surpris qu'ils souffrent tout cela courageusement et avec joie, parce que je sais que l'amour de Dieu les anime, les ravit, les transporte, et qu'ils sont convaincus eux-mêmes qu'ils ne peuvent jouir de ce saint amour qu'autant qu'ils sont trouvés dignes de souffrir l'ignominie et le mépris. Vous tremblez, mes frères, vous frémissez même, et vous êtes saisis d'une sainte horreur, chaque fois que nous vous racontons les glorieux combats des Martyrs, de tant de saints vieillards chargés d'années, de tant de jeunes enfants, de tant de filles et de vierges tendres et délicates : on les saisit, on les lie, on les charge de fers, on les déchire de coups, on les enferme dans des cachots, on les livre à des lions affamés, on les jette dans des brasiers ardents, on les attache à des croix, on les étend sur des roues, on les fait périr par la faim et par la soif, par le glaive et par le feu ; que dis-je? ce sont eux-mêmes qui, la paix dans le cœur, la sérénité sur le visage, et des cantiques de louange dans la bouche, se présentent aux supplices, affrontent leurs tyrans, montent sur les échafauds, et donnent

leur tête à couper et leur sang à répandre. Ah! mes frères, ce détail vous fait frémir sans doute; pour moi rien de tout cela ne m'étonne, parce que je sais que l'amour divin les pénètre, les enflamme, les embrase, et qu'ils sont eux-mêmes persuadés qu'ils ne peuvent donner à leur Dieu une marque plus éclatante de leur charité, qu'en donnant leur sang et leur vie pour son amour. Enfin, vous ne pouvez soutenir tout ce qu'on vous dit des faits héroïques des Saints, et de tout ce qu'ils ont souffert dans leur vie, de peine, d'affliction et d'amertume; des piéges qu'on leur a tendus, des persécutions qu'on leur a suscitées, des calomnies, des fausses accusations dont on les a chargés, des mépris, des railleries, des outrages dont on les a accablés, des adversités, des maladies, des douleurs aiguës qu'ils ont essuyées, des jeûnes, des soupirs, des larmes, des mortifications, des sécheresses d'esprit, des pénitences, des retraites affreuses auxquelles ils se sont eux-mêmes condamnés : tout cela, dis-je, vous effraie et vous décourage. Pour moi, je ne trouve rien dans tout cela qui me surprenne; parce que je sais que ces Saints aimaient Dieu de tout leur cœur, et qu'ils savaient fort bien eux-mêmes que ce n'était que par les souffrances et les croix qu'ils pouvaient lui prouver solidement leur attachement et leur amour. C'est ainsi, chrétiens, que les Apôtres, les Martyrs et tous les Saints ont aimé Dieu, jusqu'à tout souffrir et tout endurer pour lui; mais c'est ainsi que vous ne l'aimez pas vous-mêmes, puisque vous ne voulez ni rien endurer ni rien souffrir pour son amour. Ah! vous voulez bien aimer Dieu, dites-vous? eh! quel est le mondain, le libertin, l'impie, qui

ne voudrait pas l'aimer? ce sentiment d'amour n'est-il pas généralement gravé dans tous les cœurs? Vous voulez aimer Dieu? Mais comment, et à quelle condition? à condition que vous ne ferez que ce que vous voudrez, que vous ne trouverez point de contradiction ni de peine dans tout ce que vous entreprendrez pour lui; à condition qu'il n'y aura ni austérités, ni mortifications, ni pénitence à pratiquer, ni railleries, ni mépris, ni persécutions à supporter, ni médisances, ni calomnies, ni disgrâces, ni revers de fortune, ni mauvais traitement à souffrir dans l'exercice de son amour. Vous voulez aimer Dieu, mais c'est à condition que vous ne serez ni troublé dans votre repos, ni attaqué dans votre bien, ni blessé dans votre honneur, ni affligé dans votre santé, ni rebuté, ni traversé dans votre zèle, ni fatigué dans votre patience, ni moins bien servi dans votre ménage et dans le secret de vos maisons. Vous voulez enfin aimer Dieu, mais vous voulez l'aimer d'un amour aisé et commode, sensuel et délicat, qui vous permette de jouir de tous les plaisirs et de toutes les douceurs de la vie; qui ne demande de vous aucun effort, aucun sacrifice, aucune violence, et qui ne vous coûte rien. Ah! ingrates et malheureuses créatures! est-ce donc ainsi que Dieu vous a aimées? et ne lui en a-t-il rien coûté pour vous témoigner l'amour dont il brûlait pour vous? Portez-vous, je vous prie, en esprit sur le Calvaire, et jetez un coup d'œil sur sa Croix. C'est bien là, ô mon divin Sauveur, que vous nous avez fait sentir combien vous nous aimiez, puisque vous y avez voulu verser tout votre sang jusqu'à la dernière goutte pour notre amour. C'est là que

vous avez voulu permettre qu'on vous perçât le sein d'une lance cruelle et meurtrière, pour nous découvrir votre cœur, et nous faire sonder, jusques dans la source de votre vie, la grandeur et la profondeur de votre charité. C'est là que vous avez comme gravé toutes les tendresses de votre âme sur toutes les parties de votre Corps, par la pointe des clous et des épines. C'est là que, tout accablé, tout épuisé, vous avez enduré la violence d'une soif qui ne peut s'exprimer, et qui ne partait sans doute que de la violence de votre charité pour nous. C'est là enfin qu'accablé d'outrages, étendu sur un bois infame, tout défiguré, tout flétri, vous avez souffert, par un excès d'amour pour les hommes, la mort la plus cruelle et la plus barbare. Voilà, chrétiens, ce qu'il en a coûté à votre Dieu, pour vous témoigner son affection et sa tendresse. C'est parce qu'il vous a aimés, c'est parce qu'il a aimé les hommes jusqu'à l'excès, dit saint Thomas, qu'il a souffert pour eux tout ce que les hommes sont capables de souffrir : la faim, la soif, le travail, la lassitude, la tristesse, les calomnies, les trahisons, les fouets, les épines, les clous, le vinaigre, le fiel, les plus sensibles outrages, les plus cruels tourments, les plus mortelles agonies, la mort la plus infame et la plus humiliante. Comment donc, après cela, ô hommes lâches et sensuels! pouvez-vous avoir l'effronterie de nous dire que vous l'aimez, en ne voulant rien souffrir pour lui? Ah! non, vous ne l'aimez pas; non, vous ne l'aimez pas. Mais dès lors que vous n'aimez pas votre Dieu, mes frères, comprenez-vous l'extrême malheur où vous vivez, et l'affreux abîme où vous êtes plongés? Hélas! vous

n'êtes plus dans l'heureux état de la grâce, mais vous êtes dans le funeste état de la mort : *Qui non diligit, manet in morte* (1). Vous n'êtes point dans la voie du salut, mais vous marchez dans celle de la perdition; vous n'êtes plus un vase d'élection, d'amour et de miséricorde, mais un vase d'ignominie et d'horreur, préparé pour le feu. Vous n'aimez pas votre Dieu; mais dès lors, comme prévaricateurs de la charité divine, quelle terrible malédiction et quels effrayants anathèmes ne devez-vous pas prononcer contre vous-mêmes, et à quelle affreuse damnation ne devez-vous pas vous attendre, puisqu'il faut de toute nécessité que vous brûliez du feu de la charité dans cette vie, ou que vous soyez consumés par le feu de la colère dans l'autre? Ah! chrétiens, vous n'aimez pas votre Dieu. Mais dites-moi, chrétiens malheureux, chrétiens morts et insensibles, chrétiens sans cœur, sans amour, aussi durs que le marbre et plus froids que la glace, sous quel climat bizarre, sous quel ciel de fer et de bronze, sur quelle terre barbare et maudite avez-vous donc pris naissance et avez-vous jusqu'ici habité, pour ne pas aimer un Dieu essentiellement bon, souverainement aimable, et qui seul mérite d'être aimé? Ah! vous n'aimez pas votre Dieu. O soleil, qui refusâtes votre lumière pour n'être pas le triste témoin de la mort d'un Dieu; terre, qui tremblâtes, rochers, qui vous fendîtes à la vue d'un si lamentable spectacle, eh! que n'attendiez-vous de faire éclater votre douleur sur l'étonnante insensibilité des hommes, qui, malgré

(1) Joan. III. 14.

toutes ces puissantes preuves qu'un Dieu leur donne de sa charité en mourant pour eux sur une croix, sont encore assez impies et assez endurcis pour lui refuser leur affection et leur amour?

Ah! Seigneur, il est vrai, je le confesse dans toute l'amertume de mon âme, c'est trop long-temps résister et à vos ordres pressants, et aux charmes de votre bonté, et à toutes les marques de votre tendresse. Malheureux, perfide, ingrat que je suis! j'ai pu vous aimer, j'ai dû vous aimer tout le temps de ma vie. N'ayant point encore rempli un juste devoir, y a-t-il à délibérer un moment, ô mon Dieu, sur ce que je dois faire? C'en est donc fait, Seigneur : puisque vous me commandez de vous aimer, que vous méritez si fort d'être aimé, que vous m'engagez à vous aimer par tant de bienfaits, puisque vous êtes tout charité et tout amour pour moi; que je sois donc désormais tout charité, tout feu, tout flamme et tout amour pour vous! que cet amour divin m'engage à tout sacrifier pour votre honneur! qu'il me porte à tout entreprendre pour votre service, et qu'il me fasse enfin tout souffrir pour votre gloire! C'est là l'unique objet de mes souhaits et de mes vœux, et tout ce que je désire le plus ardemment dans ma vie. Ah! retirez-vous donc d'ici, et retirez-vous-en pour toujours, indignes passions, richesses périsables, funestes plaisirs, malheureuses créatures, qui avez occupé et ensorcelé jusqu'ici mon perfide cœur. Sortez, sortez de ce cœur, amour profane, puisqu'il n'est pas fait pour vous; et qu'il ne se parle plus chez moi que de l'amour divin. Que tout y respire ce saint amour, que

tout y agisse par son esprit, et que tout y obéisse à à ses lois. Hélas ! il est bien juste que, puisque je ne vis et que je ne subsiste que pour aimer mon Dieu, son amour soit désormais ma vie, mon occupation, mon entretien, mon repos, ma joie, ma consolation, mes délices et mon salut. Il est bien juste que, puisque je ne suis fait que pour aimer un Dieu si aimable et si bon, je ne vive aussi que de son amour, je ne respire que son amour, je ne me conduise que par son amour, je ne tende qu'à son amour, et que je mette enfin dans son saint amour toute mon ambition, toute ma félicité et toute ma gloire. O Dieu d'amour! ou vous aimer donc enfin, ou mourir à ce moment même; car je ne dois plus vivre, si je ne vous aime de toute l'étendue de mon cœur, de toutes les forces de mon âme, de toute l'ardeur et de toute la perfection dont je suis capable. Ah! mes frères, aimons donc notre Dieu, et protestons-lui, pleins d'une sainte confiance, avec l'Apôtre, que ni la mort, ni la vie, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni la pauvreté, ni les richesses, ni la violence, ni l'injustice, ni les principautés, ni les puissances, ni quelque autre créature que ce puisse être, ne pourra jamais nous séparer de son saint amour. C'est ainsi qu'après l'avoir aimé tendrement et constamment sur la terre, nous mériterons de l'aimer éternellement dans le Ciel, que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

FRAGMENTS

SUR LE MÊME SUJET.

Amour divin, que vous êtes ingénieux et puissant! Semblable à cet amour dont parle un Ancien, qui après avoir inutilement employé toutes ses flèches pour blesser un cœur insensible, enfin, par une invention qui ne pouvait partir que de l'amour même, se jeta dans ce cœur obstiné, et par ce moyen s'en rendit le maître : ainsi, ô mon Dieu, en agissez-vous tous les jours à notre égard. Après avoir tâché de nous faire quelque amoureuse blessure par une infinité de traits que votre bonté décoche sans cesse contre nous, après avoir essayé de nous gagner par une infinité de faveurs que vous répandez continuellement sur nous; ne pouvant point subjuguer notre cœur par la force de vos présents ni par la multitude de vos dons, vous venez enfin vous-même vous donner à nous en mille manières différentes comme pour forcer notre amour, dans votre naissance, pour être le compagnon de notre pélerinage; dans votre vie, pour être le modèle de notre sainteté; dans votre mort, pour être le prix de notre rédemption; dans votre Sacrement, pour être le salut et la vie de notre âme; dans votre gloire enfin, pour être l'objet de notre félicité, et tout notre bonheur même; en sorte qu'on peut dire, avec deux de vos plus grands Serviteurs, que vous êtes tout à nos

usages, et qu'il semble que vous n'êtes Dieu que pour nous.

Quelque désagréable que paraisse l'adversité, qu'elle est délicieuse, dit saint Augustin, quand on la souffre pour Dieu! L'amour divin eut toujours le secret d'assaisonner tout ce qui semble le plus amer et le plus insipide : *Tu es, Domine, dulcedo illa per quam omnia amara dulcorantur.* Mais écoutez saint Bernard, qui s'exprime sur ce sujet d'une manière si tendre : Qui ne goûte, qui ne savoure, qui ne met toutes ses délices dans les afflictions et dans les croix, quand on les souffre pour l'amour de Jésus-Christ : *Quis non sapiat quæ pro Christo est tribulatio?* O qu'il m'est bien plus doux, ô mon Dieu, de m'affliger avec vous, que de me réjouir avec le monde! J'aimerais bien mieux être avec vous, dans le torrent de la douleur, que de vivre sans vous, au milieu même de la volupté; et je préférerais une prison, où vous seriez, au palais de la gloire, si vous n'y étiez pas; parce que je ne puis trouver hors de vous qu'un enfer, et que je trouverais toujours avec vous le paradis même : *Bonum mihi in tribulatione magis amplecti te, quàm esse sine te vel in cœlo.*

Ah! que ne ferions-nous pas, si l'amour divin régnait dans nos cœurs, s'il nous animait de sa vertu, s'il nous consumait de sa flamme! Nous irions par toute la terre, comme tant de saints Personnages, porter tous les hommes, autant qu'il serait en nous, à

l'amour de Jésus-Christ. Nous dirions à tous les tyrans, qu'ils n'ont pas assez de supplices pour arracher de nos cœurs l'amour de Jésus-Christ. Nous nous plaindrions, au milieu de nos peines, de nos croix, de nos souffrances, de n'en endurer pas assez pour l'amour de Jésus-Christ. Nous ferions comme tant d'illustres amantes de Jésus-Christ, qui, dans leurs amoureuses extases et dans les divins emportements de leur amour, disaient à tous ceux qu'elles rencontraient : O âmes, n'aimez-vous point Jésus-Christ? O cœurs, que vous êtes durs, si vous n'aimez point Jésus-Christ qui vous a tant aimés! O amour! ô amour! ô amour de Jésus, s'écriaient les autres, que vous êtes incompréhensible!

Quand une fois un cœur est pénétré de ce divin amour, vous le savez, mesdames, ne demande-t-il pas toujours à se signaler par des preuves éclatantes? Oui, quand une âme en est éprise comme il faut, ce n'est plus de sa part que zèle, que feu, qu'ardeur et flamme, sans que rien soit jamais capable d'arrêter et de suspendre ses amoureux transports. Point de précepte de la loi si difficile, qu'elle n'accomplisse ; point de pénitence si rigoureuse, qu'elle n'embrasse; point de vertu si austère, qu'elle ne pratique; point d'œuvre de charité, qu'elle n'entreprenne; point d'obstacles et de difficultés du salut, qu'elle ne dévore; point de passions et de penchants si violents, qu'elle ne réprime; enfin point de sacrifices si généreux, qu'elle ne fasse, pour donner des marques sensibles de son amour au Dieu qu'elle adore et qu'elle aime tendrement.

Quel exemple également récent et éclatant n'avons-nous pas de tout ce que j'avance, dans la personne de cette pieuse et illustre dame de la Cour, qui, au grand étonnement de tout Paris, vient de renoncer au monde avec tant d'édification et d'éclat, pour se consacrer tout entière à l'amour divin parmi les austérités de la retraite. C'est de madame la comtesse d'Egmond, de la famille des Villars, que je parle. Elle était veuve; elle était encore jeune, et douée d'une rare beauté; elle était riche, et possédait des revenus immenses; elle avait de l'esprit; sa réputation, de même que celle de Judith, était si bien établie, que personne dans toute cette Capitale du royaume ne parlait d'elle qu'avec estime. Il était difficile qu'ayant tant d'agréments pour le monde, le monde aussi n'en eût beaucoup pour elle. Aussi comprit-elle bientôt que c'était un ennemi qu'il fallait fuir, et que toutes les belles qualités qu'elle avait étaient des armes dont il pourrait bien se servir pour la perdre, si elle ne se cachait. Qu'a-t-elle donc fait pour se mettre à couvert de tous ses dangers? elle s'est enfin jetée et comme ensevelie toute vivante dans le fond d'un cloître, pour y vivre dans un continuel exercice de pénitence et d'amour...

FRAGMENTS

D'UNE INSTRUCTION

SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

..... Il semble même que le Sacrifice de la Messe l'emporte en quelque chose sur celui-ci, par ce que je vais dire. Car le Sacrifice de la Croix ne s'est offert que dans un lieu, qui est la montagne du Calvaire; et le Sacrifice de la Messe s'offre dans tous les lieux du monde où le nom de Jésus-Christ est connu : *In omni loco sacrificatur* (1). Le Sacrifice de la Croix ne s'est offert qu'une fois; et celui de la Messe s'offre tous les jours et à tous les moments; c'est un Sacrifice perpétuel : *Juge Sacrificium* (2). Le Sacrifice de la Croix n'a duré que peu d'heures; et celui de la Messe durera jusqu'à la consommation des siècles : *Usque ad consummationem seculi* (3). Le Sacrifice de la Croix fut sanglant et douloureux; et celui de la Messe se fait sans douleur et sans effusion de sang. Enfin, le Sacrifice de la Croix fut l'effet de la barbarie la plus noire et du plus horrible attentat qui pût se commettre; et le Sacrifice de la Messe s'accomplit par l'action la plus sainte, la plus glorieuse à Dieu, et la plus méritoire pour l'homme, qui soit dans la religion. Voilà, mes frères, quelle est la grandeur et la dignité

(1) Malach. I. 11. — (2) Dan. VIII. 11. — (3) Matth. XXVIII. 28.

du Sacrifice de la Messe. Mais quelle profonde vénération, quel respect ne devez-vous pas avoir pour un Sacrifice si saint et si auguste! car enfin, dit un savant homme du dernier siècle, quand nous aurions vécu, selon l'expression de saint Paul, sous les éléments du monde, c'est-à-dire, sous les figures de l'ancienne Loi, et que nous n'aurions eu d'autres sacrifices que les sacrifices imparfaits des Juifs, il faudrait toujours y assister avec crainte et avec tremblement; il faudrait toujours respecter ces chairs mortes, toujours vénérer ces taureaux égorgés et sanglants, toujours se prosterner devant ces autels chargés des oblations et des prémices de la terre. C'étaient des créatures, il est vrai, mais ces créautres étaient les victimes et les holocaustes du Dieu vivant, et cela seul les élevait à un ordre supérieur, et les consacrait. Aussi, poursuit le même Docteur, voyez avec quelle révérence, avec quelle religion, les Juifs entraient dans le Sanctuaire pour offrir à Dieu leurs sacrifices et le sang des animaux qu'ils immolaient! combien de cérémonies et de purifications n'étaient-ils pas obligés de faire! C'était assez, dit saint Augustin, pour leur rendre vénérables jusqu'à ces ombres et ces figures, qu'elles fussent les figures et les ombres du grand Sacrifice des Chrétiens. C'était assez, pour les saisir d'une sainte horreur, que ces victimes immolées, quoique viles et abjectes, leur représentassent cette victime pure et sans tache, cette Hostie divine, qui devait être immolée pour eux et pour nous. Or, qu'eussent-ils pensé, qu'eussent-ils fait, s'ils eussent vu, comme nous, la vérité? et que devons-nous penser, que devons-nous faire nous-

mêmes, de quel tremblement, de quelle frayeur ne devons-nous pas être pénétrés, lorsque nous avons l'honneur d'assister à ce redoutable Mystère? Toutes les fois que je vais au Sacrifice que célèbre l'Église, je vais au Sacrifice de la mort d'un Dieu, le même qui fut offert sur le Calvaire, le même que Jésus-Christ consomma sur la Croix. Ce n'est point une supposition : c'est un point de foi. J'assiste à un Sacrifice dont réellement et sans figure la victime est le Dieu même que je sers et que j'adore. . . . . .

. . . . . .

SECOND POINT.

Les avantages que nous retirons du Sacrifice non sanglant de la sainte Messe, sont inestimables. Ils sont tous renfermés dans les fins pour lesquelles Jésus-Christ a institué cet adorable Sacrifice, qui ne sont autres que celles pour lesquelles le Seigneur avait établi les sacrifices de l'ancienne Loi. Ces principales fins étaient, premièrement, d'honorer Dieu, à raison de sa suprême Majesté; en second lieu, de le prier, en vue des biens qu'on en attendait; en troisième lieu, de le remercier, en conséquence des grâces qu'on en avait reçues; quatrièmement enfin, d'apaiser sa colère irritée par les péchés commis contre lui. Ce sont là, dit saint Thomas, quatre sortes de dettes que nous avons contractées envers Dieu, et que nous pouvons acquitter avec la sainte Messe, incomparablement mieux que les Juifs ne le faisaient avec leurs sacrifices.

Nous devons donc, premièrement, honorer Dieu, et nous lui devons un honneur et un respect infini, parce

qu'il est digne d'une gloire infinie. Louons-le selon l'immensité de sa grandeur, dit le Prophète. Mais qu'offrirons-nous à Dieu, qui soit digne de lui? devons-nous nous écrier, frappés de respect et d'étonnement. Sera-ce en nous abaissant, en nous prosternant devant sa Majesté, que nous lui rendrons hommage? mais qu'est-ce que tout cela pour un Monarque dont l'empire s'étend sur tout l'univers? Lui offrirons-nous des oblations et des holocaustes, toutes les créatures du monde, pour reconnaître le souverain domaine qu'il a sur nous? mais où trouver de pures créatures qui soient capables d'honorer parfaitement un Dieu? Il n'y a qu'un Dieu-homme qui puisse le faire, et qui le fasse en effet en se mettant sur nos autels dans un état de victime et de mort. Si donc les grands hommages honorent les grands rois, quelle gloire pour le Seigneur de voir le Tout-Puissant même humilié en sa présence! Ah! chrétiens, voulez-vous rendre à votre Dieu tout le respect et toute l'adoration qu'il mérite! vous le pouvez : assistez au redoutable Sacrifice de la Messe. Une seule Messe lui rend plus d'honneur et de gloire que ne lui en peuvent rendre tous les Anges et tous les hommes unis ensemble, quand ils sacrifieraient à sa grandeur, leurs biens, leur réputation, leurs richesses, leur vie, tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils possèdent. Apprenez donc aujourd'hui quel est le prix de ce sacrifice, et quel est le fruit que vous en pouvez tirer.

Nous devons, en second lieu, prier le Seigneur pour obtenir de lui les biens et les grâces que nous en attendons : devoir que la religion nous impose, pour

marquer à Dieu, par nos demandes, notre entière dépendance. Invoquez-moi, dit ce Dieu de bonté, dans le jour de l'affliction, et vous me trouverez prêt à vous secourir. Mais comment oser de nous-mêmes recourir à lui? Chargés de péchés et accablés sous le poids de nos misères, ce grand Dieu voudrait-il nous écouter? Grâces immortelles soient rendues à notre aimable Rédempteur, d'avoir laissé à son Église un Sacrifice qui nous fait toujours favorablement écouter de son Père, et où, selon le docte Suarèz, il vient lui-même nous servir de Grand-Prêtre et de commun Avocat pour nous obtenir du Ciel tous les secours nécessaires. Ah! chrétiens, si vous êtes donc si paresseux à garder la Loi de votre Dieu et à remplir les devoirs de votre état; si vous n'approchez qu'avec peine des Sacrements; si vous avancez si peu dans la vertu; si vous ne pouvez vous résoudre à quitter cette compagnie dangereuse et à rompre cette habitude criminelle, n'est-ce pas à vous seuls que vous devez vous en prendre? N'êtes-vous pas vous-mêmes l'unique source de vos malheurs, puisque vous méprisez en la Messe un trésor qui peut remédier à vos misères, et pourvoir à tous vos besoins? Voulez-vous en ressentir les doux effets? Venez unir vos prières à celles que Jésus-Christ fait pour vous dans le saint Sacrifice, de la manière la plus humble et la plus respectueuse, et vous recevrez infailliblement l'effet de vos demandes. Eh quoi, le Père éternel pourrait-il ne pas se laisser attendrir par les prières de son Fils? Pourrait-il se refuser aux tendres cris, aux supplications réitérées que ce Fils bien-aimé fait pour nous? Non, sans doute. Il faut

donc avouer, avec saint Chrysostôme, que le temps de la Messe est un temps très-précieux, un temps de bénédiction et de grâce pour quiconque sait en profiter.

Nous devons, en troisième lieu, remercier le Seigneur des biens qu'il lui a plu de nous faire : obligation très-étroite et très-indispensable, obligation néanmoins dont il nous est impossible de nous acquitter parfaitement. Car, comment pouvoir le remercier de tous ces inestimables bienfaits? il nous a tirés du néant, et formés de ses mains; il nous a rachetés par son Sang, et sanctifiés par sa grâce; il nous a délivrés de l'enfer pour nous procurer le séjour de sa gloire; il est notre nourriture dans l'Eucharistie, et il veut être encore dans le Ciel notre éternelle récompense. O mon Dieu! devons-nous nous écrier avec Jacob, ne sommes-nous pas infiniment au-dessous de vos miséricordes? et que pouvons-nous vous rendre qui ait quelque proportion avec des bienfaits si rares? Ah! chrétiens, ne vous troublez point; Jésus-Christ y a pourvu par l'établissement du plus auguste de tous les sacrifices. Nous avons, dit saint Irénée, avec le Sacrifice de la Messe, de quoi nous empêcher d'être ingrats envers le Seigneur. C'est à la faveur de ce Sacrifice eucharistique, qu'il nous est permis de nous présenter devant le Très-Haut, et que nous pouvons lui dire avec confiance : Il est vrai, Père céleste, que vos grâces et vos faveurs sont sans nombre et sans mesure; mais le don que nous vous faisons en vous offrant votre Fils, ses mérites, ses souffrances, son Sang, (car enfin tout cela nous appartient,) ne surpasse-t-il pas infiniment tous ceux que nous avons reçus de vos li-

bérales mains, et ne doit-il pas nous tenir lieu de la plus juste reconnaissance?

Quatrièmement enfin, nous devons apaiser la colère de Dieu. Ah! pécheurs, tant d'impuretés, tant de sacriléges, tant de blasphèmes, tant de débauches et tant d'injustices que vous avez commis, ont irrité le Seigneur contre vous. Il a déjà le bras levé pour vous frapper dans sa colère, et pour vous précipiter dans les feux éternels. Songez donc à le désarmer, et à calmer son courroux. Verserez-vous des larmes? jeûnerez-vous pendant plusieurs jours? sacrifierez-vous vos richesses et votre vie pour attendrir ce Père justement irrité? Mais comment quelques jeûnes, quelques soupirs, quelques aumônes, comment la vie d'un homme et même la vie de tous les hommes ensemble, pourraient-ils expier la grièveté de vos péchés, qui, de leur nature, vont jusqu'à faire mourir un Dieu? Non, mes frères, la chose est si difficile, qu'elle ne se peut faire que par l'entremise d'un divin Médiateur, tel qu'est le Verbe éternel, devenu homme pour notre amour. C'est sur la Croix qu'il a satisfait pour nos péchés, et c'est encore sur nos autels qu'il devient tous les jours notre Victime, c'est là que son Sang et ses plaies sollicitent notre pardon, crient sans cesse miséricorde pour nous. Et soyez persuadés, pécheurs, que si le Seigneur n'a pas fait éclater jusqu'ici sur vous ses plus terribles vengeances, c'est que Jésus-Christ, qui est tous les jours offert en qualité de Victime, retient les effets de sa colère, et arrête les foudres que son Père tient suspendues sur vos têtes. Pour moi je ne doute point que la terre, étant chargée

de tant de crimes et de tant de criminels, n'eût été depuis long-temps entièrement abîmée, si le grand Sacrifice de la Messe ne se fût plusieurs fois opposé à sa ruine.

Voilà, mon cher Confrère, quels sont en quatre mots les précieux avantages que nous retirons du Sacrifice auguste que vous allez offrir avec tant de piété et d'édification. N'en soyez point surpris, chrétiens, ce nouveau Prêtre qui fait aujourd'hui le sujet de notre joie, a été partout, depuis son enfance, la bonne odeur de Jésus-Christ. La prière, le recueillement, l'humilité, la retraite, l'étude, ont toujours fait ses plus chères délices. Le témoignage que je vous rends de l'innocence de ses mœurs et de la régularité de sa conduite, doit vous être d'autant moins suspect, Messieurs, que j'ai eu la consolation de vivre plus long-temps avec lui. Nourri des vérités les plus saintes de notre foi, parmi des parents très-pieux, et rempli des lumières les plus pures de la science sacerdotale dans un célèbre séminaire, ce jeune Ministre connut de bonne heure quelle était l'excellence et le prix de sa vocation. Aussi en a-t-il déjà rempli en partie les obligations les plus importantes, par les catéchismes, et la prédication de l'Évangile qu'il a annoncé avec autant de fruit que de zèle. A sa parole pleine de douceur et d'onction, que de consciences ébranlées, que d'impies confondus, que de pécheurs convertis, que de justes consolés! Il ne vous manquait plus, mon cher Confrère, pour coopérer entièrement avec Dieu dans le salut des âmes, que la puissance d'appliquer aux hommes les grâces et les mérites de Jésus-Christ

par le canal des Sacrements; il ne vous manquait plus que le pouvoir d'offrir pour les pécheurs l'Hostie de propitiation, qui est la seule que Dieu regarde; pouvoirs divins dont vous venez d'être revêtu par le sacré Sacerdoce, et dont nous espérons que vous userez avec toute la prudence, toute la douceur et toute la sainteté qu'exige de vous un si haut ministère.

Mais, mes frères, pendant que ce nouveau Prêtre portera vos hommages et les siens aux pieds du trône du Dieu vivant, ne serez-vous pas vous-mêmes assez malheureux que de déshonorer ce grand Dieu par vos irrévérences et vos immodesties? Pendant qu'il présentera vos besoins à ce divin Agneau, pour vous obtenir des grâces, ne serez-vous pas assez insensés que de tarir la source de la miséricorde par vos profanations et vos sacriléges? Pendant qu'il offrira au Seigneur des actions de grâces pour vous, ne commettrez-vous pas à l'égard de ce Dieu de bonté les plus noires et les plus énormes ingratitudes? Enfin, pendant qu'il tâchera, par le Sacrifice, de désarmer la colère du Tout-Puissant irritée contre vous, ne l'enflammerez-vous pas davantage par les exécrables péchés que vous commettrez dans nos églises, durant même la célébration de nos saints Mystères? Car enfin, n'est-ce pas là ce que vous avez fait jusqu'ici, et ce que vous ferez peut-être encore dans la suite? Quelle horreur! quelle abomination! Anges du Ciel, combien de fois n'avez-vous pas été témoins de ces horribles scandales, et n'avez-vous pas gémi sur l'insolence et la témérité des chrétiens, qui venaient insulter leur Dieu jusques dans sa propre Maison? Et vous, Ministres du Seigneur,

combien de fois n'avez-vous pas été obligés d'interrompre le Service divin pour arrêter ces impiétés au milieu même du Sanctuaire? Ah! mes frères, j'espère que vous rentrerez en vous-mêmes, et qu'à l'avenir, plein d'une vive foi sur ce Mystère redoutable, vous assisterez en tremblant au Sacrifice non sanglant de nos autels, qui sera pour vous une source de grâces et de bénédictions, que je vous souhaite, mes frères, Au nom du Père, etc.

MÉTHODE

Pour assister avec fruit au saint Sacrifice de la Messe.

Ire PARTIE DE LA SAINTE MESSE.

DEPUIS LE COMMENCEMENT JUSQU'A L'ÉPITRE.

On doit s'entretenir dans des sentiments de respect, d'humilité, de contrition de ses péchés, par les actes suivants :

Oserai-je, ô mon Dieu ! m'approcher de votre autel, moi qui ne suis que cendre et que poussière, et qui suis souillé de mille crimes? Non, mon Dieu, je n'oserais pas m'en approcher, et la confusion où je suis à la vue de mes désordres m'en éloignerait pour toujours, si je ne savais que le plus grand plaisir que puisse vous faire un pécheur, est de venir se jeter à vos pieds, pour s'humilier devant vous, et pour vous demander pardon de ses crimes.

Je confesse donc devant vous, ô Dieu tout-puissant et tout aimable, que je vous ai infiniment offensé par mes pensées, par mes paroles et par mes actions. Le cœur percé de douleur et les yeux baignés de larmes, je vous demande très-humblement pardon de tant d'offenses. Vierge très-sainte et très-pure, soyez mon avocate auprès de votre Fils, pour m'obtenir miséricorde. Saints Anges, qui êtes ici présents, sollicitez,

je vous prie, Jésus-Christ à me pardonner. Bienheureux du Ciel, et vous Justes de la terre, intéressez-vous tous pour fléchir mon Juge, et faites vos efforts pour me procurer le par pardon que je lui demande.

Ah! Seigneur, il est vrai, je suis un malheureux qui ne mérite plus de pardon, parce que j'ai cent fois abusé de celui que vous m'avez généreusement accordé. Je reconnais que la multitude et l'énormité de mes péchés devrait vous obliger à me rejeter éternellement de votre face. Mais, mon Dieu, mais, mon bon Père, que gagnerez-vous à ma perte? et si je me damne, quelle utilité retirerez-vous de ma mort éternelle, puisque ceux qui descendent dans l'enfer ne loueront pas votre saint Nom? Ah! pardonnez-moi donc, je vous en conjure, pardonnez-moi mes crimes. Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Exercez envers moi votre grande miséricorde, et faites, s'il vous plaît, que je ne vous offense plus à l'avenir, et que je vous serve désormais avec la dernière fidélité.

IIe PARTIE DE LA SAINTE MESSE.

DEPUIS L'ÉPITRE JUSQU'A L'OFFERTOIRE.

Il faut s'exciter, par les actes suivants, à une vive foi, et à un grand amour de la Doctrine que Jésus-Christ *nous a enseignée, et former la résolution de la pratiquer.*

Je crois fermement, ô mon Dieu, toutes les vérités renfermées dans l'Épître et dans le saint Évangile. Je les reçois, ces vérités, comme des leçons que vous nous avez données par vos Prophètes et par vos Apôtres, et comme des instructions que votre Fils lui-même

nous a faites pendant qu'il était sur la terre. Je les adore, je les aime, je les embrasse de tout mon cœur. Sanctifiez mes oreilles qui les écoutent; purifiez mon cœur qui les reçoit.

Que j'ai de honte, ô mon divin Maître, d'avoir mené une vie si peu conforme à votre saint Évangile. Hélas! je n'ai aimé que ce que le monde aime et estime. Je n'ai pu me résoudre à renoncer à mes mauvaises habitudes. J'ai eu horreur de porter ma croix tous les jours, comme si je pouvais aller au Ciel par un autre chemin que par celui que vous m'avez frayé vous-même.

Ah! mon Sauveur, c'en est fait, je veux vous suivre partout, je ne veux écouter que vous, qui seul avez les paroles de la vie éternelle. Gravez-les si avant dans mon cœur, qu'elles ne s'effacent jamais. Donnez-moi la force, ô mon divin Maître, de ne point rougir de votre saint Évangile, et la grâce d'en pratiquer toutes les maximes, jusqu'au dernier soupir de ma vie.

IIIe PARTIE DE LA SAINTE MESSE.

DEPUIS L'OFFERTOIRE JUSQU'A LA CONSÉCRATION.

Il faut s'unir au Prêtre qui offre le Sacrifice, et s'offrir soi-même pour être tout changé et transformé en JÉSUS-CHRIST, *ainsi que le Pain et le Vin vont être changés en son Corps et en son Sang : ce que l'on peut faire en formant les actes qui suivent.*

Recevez, Père éternel, notre Sacrifice. Ce n'est encore que du pain matériel que nous vous offrons, mais ce pain deviendra bientôt, par les paroles de la consécration, l'objet de nos adorations et de nos respects.

Ce pain deviendra bientôt aussi cette Hostie pure et sans tache que vous avez demandée pour la rédemption de nos âmes. Nous vous l'offrons de tout notre cœur, comme devant être digne de vous. Recevez encore ce Calice, que vous allez rendre capable de mille mondes.

Je désire, mon Dieu, m'unir à votre Fils, et m'offrir avec lui tout à vous en holocauste. Je vous offre mon corps, mon âme, ma personne, mes biens, et tout ce que j'ai reçu de vous. O mon Dieu, changez-moi tout moi-même, afin que je ne fasse plus qu'un avec votre cher Fils, et que je devienne une partie de sa substance, comme ce Pain et ce Vin vont devenir son Corps et son Sang. Adorable Trinité, bénissez et sanctifiez ce Sacrifice; je vous l'offre, selon les mêmes intentions du Prêtre, pour rendre hommage à votre Sainteté et à votre Majesté infinie. Je vous l'offre pour vous remercier de vos grâces et de vos bienfaits, pour vous faire satisfaction de tous mes péchés, et pour obtenir de votre bonté tous les secours dont j'ai besoin pour mon salut et pour ma perfection. Je vous offre encore ce Sacrifice, ô Père éternel, pour honorer et réjouir toute la Cour céleste; je vous l'offre pour l'Église, afin qu'il vous plaise toujours la conduire par votre divin Esprit; je vous l'offre pour les âmes du Purgatoire, afin que vous daigniez les délivrer de ses flammes horribles, et leur accorder l'entrée de votre Paradis; je vous l'offre pour la persévérance des justes, pour la conversion des pécheurs, et surtout des pauvres infidèles qui n'ont pas le bien de vous connaître; je vous l'offre enfin pour la conservation de

mes parents, et pour toutes les nécessités spirituelles et temporelles de cette paroisse. Nous espérons, mon Dieu, que vous exaucerez nos vœux, et que vous recevrez nos offrandes, unies à celles de Jésus-Christ votre cher Fils.

IVe PARTIE DE LA SAINTE MESSE.

DEPUIS LA CONSÉCRATION JUSQU'AU PATER.

On passera ce temps à faire des actes d'adoration et d'mour, en s'unissant aux Anges et aux Saints.

O Jésus! caché sous cette Hostie, je vous adore comme l'objet le plus digne de nos adorations et de nos respects. Je vous reconnais, sur cet autel, pour mon Roi et pour mon Dieu; je m'anéantis mille fois devant vous, pour rendre hommage à votre majesté suprême. Je m'unis aux Anges et aux Saints, qui vous adorent sans cesse, et qui tremblent de crainte et de respect devant vous.

O Corps adorable de mon Dieu! O Sang précieux de mon Sauveur! Jésus, la joie et les délices des Saints dans le Ciel! O Jésus! souverain Seigneur de toutes choses! peut-on s'empêcher de vous aimer, en vous voyant ainsi caché et humilié dans ce mystère pour notre amour? Eh! comment pourrions-nous, après de tels anéantissements, vous refuser nos cœurs? Ah! je vous donne mon cœur, ô Jésus tout aimable, et je vous le consacre mille fois tout entier. Je vous offre tout son amour et toutes ses affections, et je vous assure que si mes vœux étaient exaucés et mes désirs accomplis, mon cœur, ô doux Jésus, brûlerait jour et nuit de l'amour le plus ardent, le plus tendre et le plus

parfait. Anges et Bienheureux du Ciel, prêtez, je vous prie, prêtez-moi votre cœur, afin que je puisse aimer parfaitement mon Sauveur et mon Dieu.

Seigneur, embrasez-moi du feu sacré de votre saint amour, et faites que je cesse plutôt de vivre que de cesser de vous aimer.

Ve PARTIE DE LA SAINTE MESSE.

DEPUIS LE PATER JUSQU'A LA COMMUNION.

Il faut réciter le Pater avec le Prêtre, pour demander à Dieu tous nos besoins. Ensuite il faut se disposer à la Communion spirituelle; par des actes de foi, de demande et de contrition.

Je crois, ô mon Dieu, que la sainte Hostie que je vois sur l'autel, est le pain des Anges; que Jésus, votre Fils, est renfermé dans cette Hostie; que c'est ce Fils unique que vous avez formé dans le sein de la très-sainte Vierge, qui est né dans Bethléem, et qui est mort pour nous sur le Calvaire; je crois enfin que c'est le même qui règne maintenant avec vous dans la Ciel. Seigneur, augmentez ma foi.

Divin Jésus, qui effacez les péchés du monde, lavez et effacez les miens dans votre Sang. Au moins laissez couler une goutte de ce Sang précieux sur ma pauvre âme, qui, pénétrée d'une vive douleur de s'être souillée de tant de crimes, ne désire rien tant que d'être pure à vos yeux, et de s'unir à vous par une fervente Communion.

Ah! quand sera-ce, mon doux et mon bien-aimé Sauveur, que je vous recevrai dans ma poitrine?

Venez bientôt, mon doux Jésus, venez à moi, l'objet

de mon amour. Mon âme désire avec ardeur de s'unir à vous. Venez vous unir si étroitement à moi, que rien ne soit plus capable de m'en séparer.

Je languis, Seigneur, et je me meurs d'amour, si je ne me nourris au plus tôt de votre Chair adorable. Heureux et mille fois heureux le Prêtre qui peut vous reçevoir!

Seigneur mon Dieu, si je ne puis vous recevoir sacramentellement comme le Prêtre, venez au moins me visiter spirituellement par vos faveurs et par vos grâces.

VIe ET DERNIÈRE PARTIE DE LA SAINTE MESSE.

DEPUIS LA COMMUNION JUSQU'A LA FIN.

On doit passer ce temps à remercier Dieu des grâces qu'il nous a faites pendant le saint Sacrifice.

Je vous remercie, ô mon Dieu, de la grâce que vous m'avez faite d'avoir assisté à ce saint et salutaire Sacrifice de la Messe, et de toutes les faveurs que j'y ai reçues. Je prie les saints Anges et tous les Esprits bienheureux de vous en rendre des actions de grâces éternelles. J'invite de tout mon cœur le Ciel et la Terre de bénir à jamais votre saint Nom, en reconnaissance de tous vos bienfaits; et je vous supplie, ô mon divin Sauveur, par cet amour infini que vous venez de me témoigner en vous immolant pour moi sur nos autels, de m'accorder la grâce de passer saintement cette journée, qui ne m'est donnée que pour me sanctifier, et qui peut-être sera la dernière de ma vie.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

CONFÉRENCE sur l'Aumône. Page 1
FRAGMENTS sur le même sujet. 98
FRAGMENTS d'un DISCOURS sur la Restitution. 113
SERMON sur la Prière. 124
FRAGMENTS d'une Instruction sur la Prière. 169
Ier SERMON sur l'Amour de Dieu. 204
IIe SERMON sur l'Amour de Dieu. 232
FRAGMENTS d'une INSTRUCTION sur le saint Sacrifice de la Messe. 262
MÉTHODE pour assister avec fruit au saint Sacrifice de la Messe. 272

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.